

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI

**Le passage de la maturation silencieuse à l'action
transformatrice**

Explicitation d'un chemin vers l'apaisement du chaos

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de Maîtrise en étude des pratiques psychosociales

en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR

© **Ludovic Decoret**

DECL15018601

Janvier 2015

Composition du jury :

Pascal Galvani, président du jury, Université du Québec à Rimouski

Jean-Marc Pilon, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski

Pierre Paillé, examinateur externe, Université de Sherbrooke

DEPOT FINAL LE 19 JANVIER 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

À mon garçon, Manu Décoret
Morin. Parce qu'un bon ami m'a dit un
jour : ce que tu fais, tu le fais pour ton
fils.

REMERCIEMENTS

L'aboutissement de ce mémoire n'aurait pu se faire sans la participation de nombreuses personnes qui, tout au long de ces trois ans, ont su par leurs gestes m'aider, m'accompagner et me guider dans ce parcours au cœur de ma pratique.

Le premier concerné est Jean-Marc Pilon, directeur de recherche, superviseur de travail, collègue et homme de cœur dans ma vie. Je le remercie d'avoir accepté de m'accompagner dans une démarche qui le concerne autant, puisque son nom est cité plus d'une centaine de fois dans ce document ! Il est étrange pour moi de réaliser que cette maîtrise représente l'aboutissement de ce qu'il me transmet depuis 5 ans, tant au niveau personnel que professionnel. Tout y est présent : l'homme, le père, l'étudiant, le passionné d'analyse de pratique et l'évaluateur. Je souhaite une fois de plus, à travers ce mémoire, rendre hommage à la place majeure qu'il occupe dans ma vie. Sans lui, je n'aurais pas terminé cette maîtrise. Mais surtout, je ne serais pas l'homme et le père que je suis aujourd'hui.

Les remerciements suivants vont à mes professeurs et collègues de maîtrise. Sans leurs enseignements, leurs questionnements et leurs remises en cause de mon sujet et de mes découvertes, je n'aurais pas pu aller aussi loin dans l'exploration de ma pratique. Leur regard a été majeur et demeure présent à travers toute ma démarche de maîtrise.

Et enfin, je souhaite remercier ma conjointe de vie Lucie pour la patience dont elle a fait preuve lors de ces trois années de maîtrise. Tous les soirs où j'ai étudié mes textes et écrit mes chapitres, où je suis resté dans mon bureau alors qu'elle s'occupait de notre famille. Sa compréhension et son organisation m'ont permis d'être totalement rassuré quant aux bons soins apportés à notre fils et ainsi, d'écrire l'esprit tranquille. Un jour, ce sera à mon tour de lui rendre la pareille.

RÉSUMÉ

Ma recherche s'intitule : « Le passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice : explicitation d'un chemin vers l'apaisement du chaos ».

Ce que je nomme une action transformatrice peut s'apparenter au Kairos dont parle Pascal Galvani, « un instant d'émergence, un moment créateur, l'émergence d'une mise en sens, d'une nouvelle forme » (Galvani, 2011). Le mot transformateur fait référence au bouleversement de l'identité suite à cette action. Elle est mise en opposition à un processus invisible, la maturation silencieuse, lui permettant d'atteindre sa pleine maturité et ainsi d'être la conclusion d'une séquence menant à un renouvellement de l'identité. J'appelle ce renouvellement l'apaisement du chaos, car il fait référence à une harmonie retrouvée suite à ces actions transformatrices.

J'ai une croyance forte : la façon dont j'accompagne les groupes dans une mise en action est similaire à la façon dont je me mets en action dans ma vie personnelle. Regarder les deux niveaux pour ma recherche me permet donc une grande richesse pour analyser ma pratique psychosociale au sens large. J'ai donc utilisé un événement de ma vie personnelle et ma pratique de consultant en évaluation comme terrain de recherche.

Ce qui m'intéresse essentiellement dans ce thème est de mieux comprendre ce qui favorise ce passage : quelles sont les conditions favorisant le passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice ? Des objectifs logiques découlent de ce niveau : explorer comment se déroule ce passage, en décrire le processus puis identifier les conditions facilitantes.

Pour être en cohérence avec les deux niveaux de réflexion sur ma pratique nommés plus tôt, j'ai choisi des méthodologies de collecte de données issues de la phénoménologie. Pour le niveau pragmatique de l'action, je me suis tourné vers l'entretien d'explicitation selon Pierre Vermersch (2012). Et pour la construction existentielle, j'ai privilégié le récit autobiographique. L'analyse privilégie la méthode de théorisation ancrée inspirée des travaux de Glasser et Strauss (2010).

Cette recherche m'a conduit vers l'analyse de pratique de type praxéologique. Le but du passage est, à partir de la préparation d'un geste rituel de révéler le sens « invisible » dans la maturation silencieuse aux porteurs d'une action, pour mieux comprendre cette action et ainsi l'améliorer. L'action transformatrice trouve son aboutissement dans le geste rituel, mais le fait de chercher le sens en fait également partie. L'apaisement du chaos vient de la réactualisation de l'identité issue de la prise de conscience du sens, d'abord présent en acte, mais non en conscience. Ma plus grande découverte est l'intention que je porte et qui vient lier tout ceci : celle de rendre hommage à l'intelligence de l'agir.

Mots clés : maturation silencieuse, action, analyse de pratique, praxéologie, renouvellement d'identité, rendre hommage.

ABSTRACT

My research is entitled « Passage from silent maturation to transformative action: elicitation of a path toward the appeasement of chaos ».

What I call transformative action can be likened to Pascal Galvani's concept of Kairos « an emerging moment, a creative instant, the emergence of meaning making, of a new form (2011). The word transformation refers to the upsetting (bafflement) of identity following such action. It's put in contrast with an invisible process, the silent maturation, enabling it to acquire its full maturity and so become the conclusion of a sequence leading to a renewal of identity. I call this renewal, the appeasement of chaos in reference to a restored harmony following those transformative actions.

I have a firm belief. The way I accompany groups to move into action is very similar to the way I take action in my own personal life. To consider those two levels in my research gives me a large wealth of data to analyse my psychosocial practice in its broader senses. So I used both, an event in my personal life and my practice as a consultant in the evaluation domain as my field of research.

What interest me essentially in this theme is to understand what favors this passage: what are the conditions that facilitates the transition from silent maturation to transformative action? Logical objectives can be deduced from that level: to explore how that process takes place, describe it and identify the facilitating conditions.

To be consistent with the two levels of consideration on my practice identified earlier, I've chosen methodologies for collecting data from the field of phenomenology. For the pragmatic level of action, I turned toward the elicitation interview according to Pierre Vermersch (2012). As for the existential construction, I favored the autobiographical narrative. The analysis used the grounded theory inspired by the work of Glaser and Strauss (2010).

This research leads me to the praxeology approach to practice analysis. The main purpose of the progression or passage is, originating from the preparation of a ritual gesture to revealing the "invisible" meaning in the silent maturation to the bearers of an action, to better understand this action and so be able to improve it. The transformative action finds its ripening in the ritual gesture but the simple fact of searching for its significance remains an integral part of it. The appeasement of the chaos comes from actualising anew the identity emerging from the awareness of the meaning first present in action, but not in consciousness. My greatest discovery is the intention that I carry that binds everything: to pay homage to the intelligence imbedded in the action.

Key-words : silent maturation, action, practice analysis, praxeology, renewal of identity, pay homage.

Kasàlà¹ – 17 novembre 2012

Je me nomme Ludovic Décoret

Fils de Jacques Décoret, homme au cœur de Lyon

Et de Madeleine Dang, femme à la passion des fleurs et au cœur d'Orchidée.

Union improbable, rencontre de deux familles que tout oppose.

Et pourtant, un point commun rattrape l'intergénérationnel de leurs deux peuples,

Un point si fort, qu'il détruit des montagnes, défait des vies,

Éradique des villes et déplace des familles : La guerre.

Dans leur élan de paix, de quiétude, de vie meilleure,

Ces deux êtres opposés ont osé : ils ont osé s'aimer, le temps d'un instant,

Cette force de résilience a permis le miracle de la vie, le miracle de ma vie.

Il faut croire que ce combat entre peuples a laissé trop de traces

Dans le cœur du Lyon et les pétales de l'Orchidée.

Car ils ont continué cette guerre, à leur façon

Avec les armes du mariage, de la séparation

Et la déchirure d'une promesse non tenue :

Celle de vivre heureux à jamais.

Ce combat, je leur ai laissé volontiers, pour ne plus subir les balles perdues

Et surtout m'occuper d'un problème beaucoup plus personnel :

La guerre, celle-là même qui ronge mes familles depuis des générations

Et qui s'attaque maintenant à mon intérieur.

Il me fallait une terre neutre pour apaiser, calmer, transformer.

¹ Le Kasàlà est une forme de poème issu de la tradition africaine et qui propose à son auteur de s'auto-louanger en racontant sa vie comme une épopée.

C'est alors que la vie m'a tranquillement poussée vers la Terre des Orignaux,
Lieu d'habitation d'êtres mi-humains mi-spirituels
Qui devaient me montrer les voies de passage.

Jeanne-Marie dite la rugissante,
Mire-ô, l'écoutant de l'âme du monde à la langue bien habile,
Pascal Galvani, le français italien amérindien
Ou encore Jean-Marc, l'ermite social qui connaissait le secret de mon déploiement.

Tous m'ont permis de rencontrer mes légendes intérieures :
Rassembleur de mondes silencieux
Couille Fou Panda, ou dernièrement gymnaste de la concertation.
À chaque découverte, le feu de la guerre s'apaise peu à peu
Et le masculin et le féminin se retrouvent pour danser ensemble.
La grenouille sacrifiée en est témoin, au nom de mes futurs enfants.

Le prochain défi reste de taille, car il appelle le renouvellement du regard.
Ce regard, si tourné vers l'action, souhaite maintenant embrasser l'émotion.
Et pas n'importe laquelle, celle suffisamment puissante
Pour briser la barrière séparant l'invisible du visible,
Redéfinir l'identifié et finalement,
M'autoriser/ motoriser l'action transformatrice.
Voici nommé mon défi de chercheur.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	IX
RESUME	XI
ABSTRACT	XIII
KASALA – 17 NOVEMBRE 2012	XV
TABLE DES MATIERES	XVII
LISTE DES TABLEAUX	XXI
LISTE DES FIGURES	XXIII
INTRODUCTION GENERALE	1
CHAPITRE 1 PRESENTATION DE MA PROBLEMATIQUE	3
1.1 L'HOMMAGE A JEAN-MARC	3
1.2 LE PASSAGE DE LA REFLEXION A L'ACTION.....	7
1.3 PERTINENCE PROFESSIONNELLE ET SOCIALE	12
1.4 L'ARRIVEE D'UNE ACTION TRANSFORMATRICE	14
1.5 ET LE CHAOS DANS TOUT CELA ?.....	19
1.6 QUESTION ET OBJECTIFS DE RECHERCHE	22
CHAPITRE 2 EPISTEMOLOGIE DE LA MAITRISE EN ETUDE DES PRATIQUES PSYCHOSOCIALES	25
2.1 LA MAITRISE EN ETUDE DES PRATIQUES PSYCHOSOCIALES	25
2.2 LA POSTURE A LA PREMIERE PERSONNE : PLONGER DANS L'EXPERIENCE	29
2.3 DERRIERE LA PREMIERE PERSONNE : LA METHODE HEURISTIQUE	31
2.4 PHENOMENOLOGIE ET RETOUR AUX SOURCES.....	33
CHAPITRE 3 METHODES DE PRODUCTION DE DONNEES	35
3.1 L'ENTRETIEN D'EXPLICITATION	35
3.2 DONNEES PRODUITES : RENDRE COMPTE DE L'INTELLIGENCE DE L'AGIR.....	39
3.3 LE RECIT AUTOBIOGRAPHIQUE : MISE EN PERSPECTIVE.....	42
3.4 DONNEES PRODUITES : REPLONGER DANS LE CHAOS ET L'APAISEMENT.....	46
3.5 RECIT PHENOMENOLOGIQUE : « JE ME SOUVIENS »	48

3.6 DONNEES PRODUITES : PROBLEMATISATION ET PRATIQUE PROFESSIONNELLE	49
CHAPITRE 4 METHODES D'ANALYSE QUALITATIVE ET VALIDITE.....	51
4.1 ANALYSE QUALITATIVE ET THEORISATION ANCREE	51
4.2 ANALYSE REFLEXIVE ET DIALOGIQUE	55
4.3 VALIDITE DE L'ANALYSE QUALITATIVE EN POSTURE A LA PREMIERE PERSONNE.....	57
CHAPITRE 5 ANALYSE DES DONNEES.....	61
5.1 ENTRETIEN D'EXPLICITATION 1 : LE PETIT GARÇON QUI PREND SA PLACE.....	63
5.1.1 <i>Le petit garçon qui cherche sa place.....</i>	63
5.1.2 <i>La marche et la vision.....</i>	65
5.2 ENTRETIEN D'EXPLICITATION 2 : L'ALLER-RETOUR ENTRE L'ECOUTE EXTERIEURE ET MON MONDE INTERIEUR.....	69
5.2.1 <i>Savoir se laisser emporter</i>	71
5.2.2 <i>La procédure de l'action, une affaire de vision.....</i>	75
5.2.3 <i>Les souvenirs du passé : une gratitude à l'épreuve de tout.....</i>	77
5.2.4 <i>La mise en action au service de l'apaisement du chaos.....</i>	80
5.3 ENTRETIEN D'EXPLICITATION 3 : LA TRAVERSEE DU MUR	83
5.3.1 <i>Savoir si j'aurai du temps pour mon rituel : encore prendre ma place.....</i>	83
5.3.2 <i>La validation de mon hommage.....</i>	85
5.3.3 <i>Le moment décisif : me lever ou rester assis.....</i>	87
5.4 SYNTHÈSE DES APPRENTISSAGES	92
5.4.1 <i>Le déplacement dans l'espace et le temps au service de l'action.....</i>	92
5.4.2 <i>Le temps et le renouvellement de l'identité.....</i>	94
5.4.3 <i>Moment et entre-moment.....</i>	96
5.4.4 <i>Maturation silencieuse et événement.....</i>	98
5.4.5 <i>Le passage : une ritualisation révélatrice du processus.....</i>	101
CHAPITRE 6 EVALUATION ET PASSAGE	109
6.1 MANDAT D'EVALUATEUR ET ETABLISSEMENT DU PLAN D'EVALUATION : L'ELEMENT DECLENCHEUR	110
6.2 LA COLLECTE DE DONNEES : PREMIER CONTACT AVEC LA MATURATION SILENCIEUSE	114
6.3 L'ANALYSE : PLONGEE DANS LA MATURATION SILENCIEUSE ET REVELATION DU SENS	118

6.4 LA PRESENTATION DES DONNEES : LE RITUEL DU PASSAGE DE LA MATURATION A L'ACTION TRANSFORMATRICE	122
6.5 RENDRE HOMMAGE A L'INTELLIGENCE DE L'ACTION : LA POSTURE PRAXEOLOGIQUE EN ANALYSE DE PRATIQUE.....	128
CONCLUSION GENERALE.....	135
BIBLIOGRAPHIE	139

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Indicateurs de validité et de fidélité en recherche qualitative.....	58
Tableau 2 : Conditions facilitantes pour le passage.....	106
Tableau 3 : Comparaison entre le processus du passage au RQPHV et en évaluation.....	112
Tableau 4 : Informations contenues dans un plan d'évaluation.....	113
Tableau 5 : Informations contenues dans un cadre logique.....	114

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Représentation de la fenêtre de Johari.....	9
Figure 2 : Première explication de la structure diachronique de l'hommage	16
Figure 3 : Mise en évidence de la maturation de l'action.....	18
Figure 4 : Le système des informations satellites de l'action vécue.....	37
Figure 5 : Place dans le temps des moments explicités	40
Figure 6 : Étapes de la théorisation ancrée	54
Figure 7 : Les deux mouvements de l'analyse réflexive et dialogique.....	56
Figure 8 : Étapes du passage de la maturation à l'action.....	105

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Ce mémoire s'inscrit dans le cadre du programme de maîtrise en étude des pratiques psychosociales. Il présente l'essentiel de ma démarche de recherche réalisée au cours de mes trois années de scolarité. Le thème du mémoire, le passage de la maturation à l'action transformatrice, fait référence à une fascination du geste que je porte depuis de nombreuses années.

Je ne sais pas exactement où ni quand a pris forme cet intérêt pour le geste. J'ai quelques hypothèses dans mon histoire, comme la pratique des arts martiaux vietnamiens commencée à l'âge de 7 ans et poursuivie assidûment jusqu'à mes 22 ans. Je ne compte plus le nombre d'heures passées à répéter des « quyens », ces combats imaginaires similaires aux katas du Karaté, jusqu'à en maîtriser les moindres millimètres de déplacement. Peut-être que cela a profondément enraciné la pratique du geste dans mon identité.

Arrivé au Québec en 2007 pour faire des études au baccalauréat en Psychosociologie option communication - relation humaine, à l'Université du Québec à Rimouski, cet intérêt pour le geste s'est poursuivi et conscientisé lors de travaux universitaires et plus particulièrement lors du cours de Technique d'entretien en psychosociologie. On y propose de mettre en place une très courte démarche de recherche pour pratiquer des techniques d'entretien qualitatif. Mon sujet traitait alors de ce que l'on pense, mais que l'on ne dit pas. Le rapport avec le geste se situe dans l'incarnation dans le mode réel par rapport à un monde caché, inconnu des autres. La parole est ici prise comme un geste, qui traduit le passage d'une zone cachée des autres (ce que l'on pense) à une zone accessible à tous (une fois que l'on a parlé). La réalisation d'un geste pouvant être vu aux yeux de tous est donc l'aboutissement d'un processus interne que j'étais curieux de découvrir.

Presque six ans après ce cours, je réalise que mes intérêts de recherche restent similaires, puisque le titre de mon mémoire est : « Le passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice : explicitation d'un chemin vers l'apaisement du chaos ». Je m'intéresse aux mécanismes qui caractérisent le passage d'une partie silencieuse et en maturation à la création d'une action transformatrice.

Pour traiter ce sujet adéquatement, je vais présenter dans un premier temps ma problématique en décrivant les mots composants mon titre de mémoire. Ceci m'amènera à poser les objectifs de ma maîtrise. Une présentation sera faite par la suite de la manière dont le programme d'étude des pratiques psychosociales aborde la recherche, ce qui me permettra de présenter ensuite les méthodes de production et d'analyse de mes données. L'analyse se concentre essentiellement sur les entretiens d'explicitations réalisés à partir de mon expérience de salut adressé à Jean-Marc. J'y découvre comment un processus et des savoir-faire m'ont permis de passer d'une maturation silencieuse à un geste rituel d'hommage, en favorisant une action transformatrice et un renouvellement de mon identité. Dans le dernier chapitre de ce mémoire j'établis des liens avec ma pratique d'évaluateur et plus généralement avec le champ de l'analyse de pratique de type praxéologique.

CHAPITRE 1

PRÉSENTATION DE MA PROBLÉMATIQUE

Pour présenter ma problématique, je commencerais par le récit l'événement central de ma recherche : l'hommage rendu à Jean-Marc Pilon lors du XVIII^e symposium Réseau Québécois pour les Histoires de Vie. J'expliquerais ensuite l'évolution du titre de ma maîtrise. Ceci me permettra de nommer les pertinences personnelles, professionnelles et sociales de ma recherche. La dernière partie de ce chapitre pose la question ainsi que les objectifs de recherche.

1.1 L'HOMMAGE À JEAN-MARC

Avant de rentrer dans les détails de ma recherche, il m'apparaissait important de présenter en détail le récit des événements du salut à Jean-Marc². Cette séquence est tellement majeure pour aborder la suite de ma recherche que je me devais de faire son récit au début de mon chapitre de problématique. J'y reviendrais de nombreuses fois au cours de mon mémoire. Sa lecture permet d'ailleurs, selon moi, d'illustrer d'une fort belle manière ce que j'appelle le passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice.

Voici donc un extrait du récit autobiographique écrit dans le cadre de ma maîtrise, en avril 2012, qui conte les événements ayant eu lieu avant et pendant la réalisation de mon hommage à Jean-Marc Pilon.

² Jean-Marc Pilon est un des fondateurs de la maîtrise en étude de pratiques psychosociales. Il est aujourd'hui professeur retraité de l'Université du Québec à Rimouski. J'ai eu l'occasion d'être son élève lors de mon baccalauréat en communication – relations humaines puis son assistant lors de formation et enfin son collègue lors de contrats de consultation. C'est un mentor important au niveau professionnel. Il est également mon directeur dans le cadre de ce mémoire. C'est enfin une personne très importante pour ma famille, car il joue dans ma vie le rôle de père adoptif et de grand-père pour mon fils.

Nous sommes à la fin du premier séminaire de mon premier cours de maîtrise. Peu après le passage de Jean-Marc dans notre cours, Diane Léger, la professeure donnant le cours d'introduction à la maîtrise, nous annonce qu'à la fin du mois de septembre 2011 est organisé le XVIII^e symposium du Réseau Québécois pour les Histoires de Vie (RQPHV). Comme Jean-Marc en est le cofondateur, il y a plus de 18 ans, les organisateurs ont décidé de lui rendre hommage lors de ce symposium. Diane nous invite donc à y participer, afin de profiter du colloque, mais aussi d'assister à l'hommage rendu à cet homme, qui a fondé le RQPHV, mais aussi la maîtrise en étude des pratiques psychosociales. Au moment où Diane a nommé cela, ma décision était prise, il fallait que j'assiste à cet hommage, pour tout ce que Jean-Marc avait pu faire pour moi dans ma vie. Ça n'a pas été très difficile d'arranger mon emploi du temps pour pouvoir y aller. Et comble du bonheur, j'allais pouvoir faire le trajet avec Jean-Marc et partager la chambre d'hôtel avec lui.

Tout ceci était évidemment une surprise, Jean-Marc ne devait jamais savoir que l'on allait lui rendre hommage. Alors, j'ai joué le jeu complètement. Sans jamais rien dévoiler, je tentais de lui servir de support pour sa présentation du samedi matin, le colloque se déroulant du jeudi après-midi au samedi matin. Le voyage ainsi que l'arrivée et l'installation furent très agréables, avec des amies que nous avons embarquées avec nous. Comme nous allions arriver trop tard pour le souper, nous nous sommes même arrêtés en chemin pour manger au Mc Donald, juste pour me faire plaisir. Finalement, en arrivant, le repas venait tout juste de commencer à être servi. Je m'en voulais tellement ! Un repas avec plein d'étoiles gâché à cause d'un fast-food. Puis il y a eu la découverte de la chambre d'hôtel avec Jean-Marc, le choix du lit, l'installation de mes bagages. Plein de petits détails que je n'ai jamais connus avec un père et que je savoure maintenant avec simplicité. Après quelques minutes, nous allons rejoindre les autres à la salle à manger et la soirée se poursuit au travers des salutations et des discussions.

Le lendemain, les conférences commencent. Je suis bien déçu, car j'ai raté la conférence d'ouverture de Luis Gomez, un autre professeur enseignant à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales, que je souhaite entendre depuis longtemps. Ce sera pour une autre fois. Au programme ce matin, il y a une présentation de Marie Beauchesne, une ancienne étudiante de la maîtrise, concernant sa recherche et l'histoire avec son père. Cela fait maintenant deux fois que je l'entends, je commence à connaître cette histoire par cœur. Mais Marie est une bonne conférencière, alors je n'ai pas de problème à l'écouter. Elle nous embarque dans son récit comme elle sait si bien le faire, avec son père, la marche au Maroc, la pierre menaçante, la réconciliation. Je ne sais pas exactement quand, mais lors de son récit, un déclic s'est produit dans mon cerveau, un revirement de situation totalement inattendu : je ne devais pas être simplement spectateur de l'hommage à Jean-Marc, je devais moi aussi lui rendre hommage. Je devais être

acteur. Et avec cela est venu la vision de le faire grâce à un salut d'arts martiaux. Cela devenait l'évidence même, il fallait que je rende hommage à Jean-Marc moi-même. Avec cette simple pensée, le flot d'émotions est arrivé de façon fulgurante. Il s'agissait d'un entrelacement de gratitude infinie pour ce qu'il a fait pour moi, de tristesse profonde pour le petit garçon qui a vécu les difficultés avec son père, de réconciliation avec ces horreurs du passé et de profonde joie d'avoir l'impression de pouvoir exprimer cette gratitude au reste du monde.

Mais encore fallait-il que je le réalise, ce geste. Le reste de la journée a été consacré à cela, naviguer entre le flot d'émotions accompagné de souvenirs plus ou moins précis de mon passé et me repasser sans cesse dans ma tête le scénario de l'hommage avec le salut d'arts martiaux. Le film se créait dans ma tête petit à petit, ce que j'allais dire, comment j'allais impliquer la foule avec moi, pourquoi je devais impliquer la foule, pourquoi le salut d'arts martiaux. Tous les détails possibles apparaissaient et s'imbriquaient dans mon esprit. J'ai eu bien du mal à écouter le reste des conférences et à cacher ma fébrilité. Je fondais en larmes un peu n'importe quand de toute façon, encore bouleversé par cette idée et ce que je m'apprêtais à faire le lendemain matin. Jean-Marc l'a bien remarqué, puisqu'il m'a demandé à un moment si j'étais stressé. J'ai répondu évasivement que oui, j'étais stressé pour lui et sa présentation du lendemain matin. Alors qu'il était justement en train de se préparer pour cela peu avant de se coucher, j'étais allongé à côté de lui les yeux fermés et je me demandais encore si cela était vrai. Si j'allais vraiment oser faire ce salut.

Ce n'était pas vraiment une option de toute façon. Je devais faire ce salut, un point c'est tout, sous peine de rater une occasion qui n'arrive qu'une seule fois dans une vie. Je nous revois marcher à l'extérieur de l'hôtel le samedi matin, lui stressé par sa présentation et moi la main sur la poitrine, comme pour essayer de calmer mon cœur qui battait à toute allure. J'avais tellement peur de rater ma chance ! Pour m'assurer de pouvoir profiter de la scène, je suis allé voir l'animateur de l'activité, Jean-Philippe, pour être certain qu'il allait y avoir une période de commentaires. La réponse était positive, cela me rassurait un peu, mais je sentais tout de même que j'allais devoir faire plus qu'un simple commentaire. Puis la session commence, Jean-Marc est devant avec Marie-Christine Josso, une professeure de l'université de Genève active dans le mouvement des histoires de vie en Europe. La foule est en demi-cercle autour d'eux, il y a environ 80 personnes. On leur pose des questions et ils répondent, tout simplement, sur la création du réseau des histoires de vie, sur leur pratique. Puis l'hommage arrive, toute la salle est debout, à applaudir ces deux grandes figures des Histoires de vie. Je comprends alors que mon hommage est d'une tout autre nature et cela renforce encore plus la nécessité que je le fasse.

Et le drame arriva, compte tenu de l'heure, Jean-Philippe, l'animateur de la discussion nous annonce qu'il n'y aura pas de période de commentaires. La nouvelle eut l'effet d'une bombe, qui créa une immense fissure dans ma certitude d'action. L'espace d'un instant, j'ai cru que ma chance allait s'évaporer, que tout le monde allait partir, sans jamais savoir ce que j'avais besoin de dire. Que cela allait rester à jamais un film imaginaire dans ma tête. Puis j'ai refusé complètement cette possibilité. Je me suis levé de ma chaise pour aller voir Jeanne-Marie, la maîtresse de cérémonie, qui est également professeur à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales. J'avais l'impression que rien ne pouvait m'arrêter. Je lui ai demandé si je pouvais prendre quelques minutes pour dire quelque chose. Elle rappela alors la foule pour que je puisse avoir leur attention et me donna le micro.

Le moment tant attendu était venu, j'avais le micro, l'attention de la salle, Jean-Marc dans une position dont je ne pouvais pas mieux rêver. Le reste ne dépendait que de moi. Je suis allé au milieu de la salle, dos à Jean-Marc, face à la foule et j'ai commencé à leur raconter l'importance de mon acte aujourd'hui.

Il n'y a pas eu de long discours, quelques mots sur une relation en lien avec le thème du symposium, « les rencontres trans-formatrices », l'importance de cette relation avec Jean-Marc dans ma vie et le besoin de lui rendre hommage aujourd'hui. Pour cela, j'avais eu la vision d'un geste, millénaire, le plus puissant qui soit et que j'avais pratiqué des centaines de fois. Mais aujourd'hui, je ne me sentais pas assez fort pour le faire seul. Alors j'avais besoin d'eux, du public, pour le faire avec moi. Je me suis mis dans une posture que je n'avais pas incarnée depuis belle lurette, celle de professeur d'arts martiaux. Toujours dos à Jean-Marc, je leur ai enseigné en deux minutes quelles étaient les étapes de ce salut. Nous l'avons répété quelques fois ensemble et je donnais des consignes verbales en vietnamien pour battre la mesure. Absolument tout le monde participait à cette activité, sans aucune gêne ou frustration. Ils étaient avec moi. Je revois un des participants, tout maladroit qui ne place pas ses mains de la bonne manière. Mais peu importe, il participe au même titre que tous les autres, au diable la perfection.

Puis, quand j'ai senti que tout le monde était prêt, je me suis retourné. Ce que je n'avais pas du tout prévu arriva, le flot d'émotion quand Jean-Marc est apparu dans mon champ de vision. Marie-Christine s'était levée pour se mettre derrière lui, afin de l'aider à tenir le coup devant tout cela. J'ai bien essayé de redonner mes consignes pour diriger le groupe, mais j'en étais incapable, je pleurais trop et j'avais la gorge plongée dans un mutisme total. C'est le groupe qui a donné les consignes à ma place, c'est ça qu'il devait faire, me donner les consignes pour que je puisse saluer Jean-Marc. Sans ça, je serais resté paralysé. Nous avons tous salué Jean-Marc et je sentais toute l'énergie du groupe dans mon dos, comme un support extrêmement puissant qui m'encourageait dans ma

démarche. Jean-Marc pleurait, je pleurais, toute la salle pleurait. Une fois ce salut terminé, je ne savais absolument pas quoi faire. Il faut croire que je ne l'avais pas prévu. Je suis resté planté là, au milieu de la salle, pendant que tout le monde se remettait de ses émotions.

Jeanne-Marie s'est dirigée vers moi pour me dire : va prendre Jean-Marc dans tes bras. Nous nous sommes alors dirigés l'un vers l'autre pour nous enlacer. Comme il est aussi grand que moi, j'ai pu poser ma tête sur son épaule. Alors, quelque chose de bien particulier arriva, que je n'avais pas prévu encore une fois. Pour la première fois de ma vie, j'avais l'impression de poser la tête sur l'épaule de mon père. Cette sensation, je ne l'oublierai plus jamais et je ne pourrais plus faire comme si je ne la connaissais pas. En fait, à cet instant précis, j'avais la certitude que cela redéfinissait complètement une grande partie de mon identité (extrait de mon récit autobiographique, partie concernant Jean-Marc, 2013).

1.2 LE PASSAGE DE LA RÉFLEXION À L'ACTION

Le salue à Jean-Marc illustre à travers une histoire ce que j'entends pas le passage de la maturation à l'action transformatrice. Je vais maintenant expliquer plus en détail les réflexions qui m'ont amené à construire mon titre et ma recherche autour de ce thème.

Depuis le début de ma maîtrise, je m'intéresse à ce que je nomme « le passage de la réflexion à l'action ». Ce moment, déterminant, qui me permet de sortir d'un espace imaginaire et intérieur à une mise en mouvement dans le monde extérieur. Au commencement de ma réflexion, je pensais me préoccuper d'un moment très court : la fraction de seconde précédant la mise en action, déterminant ainsi un avant et un après. J'étais avide de me plonger dans les mécanismes permettant ce miracle de l'incarnation d'un geste, aussi banal soit-il que de prendre une fourchette sur une table.

Plus sérieusement, c'est dans ma vie personnelle que se retrouvent les éléments les plus marquants ayant dirigé mon attention de chercheur vers ce thème de maîtrise. Il y a de ces moments charnières, transformateurs dans ma vie, où je redéfinit mon identité en me mettant à l'action et je crois bien en avoir vécu plusieurs. Je fais référence non pas à un

moment banal comme attraper une fourchette, mais à une transformation radicale de mon mode de vie : le départ du domicile familial, ou encore le choix de venir étudier au Québec. À chaque fois, cela se traduisait par une décision irrévocable et une mise en action immédiate. Voici un court récit phénoménologique illustrant cela :

Je me souviens du moment où j'ai décidé d'aller habiter chez Évelyne, la mère d'un de mes amis. Il est tard le soir, la nuit est tombée et je marche sur la rue de l'église pour rentrer chez moi. La journée a été remplie d'émotions, entre une première initiation à la fasciathérapie et une proposition d'Évelyne de venir habiter chez elle pour échapper aux griffes de ma mère. « Elle est trop forte, si tu veux t'en sortir, viens habiter chez moi ». J'appelle un ami pour lui en parler. Il me répond que je ne devrais pas faire cela, car sinon ma mère va encore plus détester la fascia et tout ce qui a un côté thérapie. Quand j'ai raccroché le téléphone une seconde plus tard, ma décision était prise : j'allais habiter chez Évelyne. Les conséquences m'importaient peu (Récit phénoménologique, extrait de ma lettre de motivation écrite dans le cadre de mon inscription à la maîtrise, 2011).

Je vois très bien que dans ce moment, il existe une fraction de seconde décisive où je prends la décision de quitter le domicile de ma mère pour aller m'installer ailleurs, mais je ne saisis pas encore ce qui se passe lors de ces moments. Je souhaite mieux les comprendre. Mieux saisir cette confiance qui me pousse à aller dans l'action, à vivre cette fraction de seconde décisive qui ouvre la porte vers la mise en action transformatrice. Mais au-delà de cette décision, quels sont les mécanismes qui se sont joués dans ce simple téléphone ? Pourquoi une décision aussi radicale a été prise en seulement quelques secondes ? Qu'est-ce qui a favorisé ce passage vers la décision conduisant à une mise en action, soit le départ du domicile familial ? Voici autant de questions sans réponses que j'avais hâte d'élucider à travers mon processus de maîtrise.

Deux précisions importantes apparaissent alors concernant mon sujet de maîtrise, à propos des termes réflexion et action. Par réflexion, je prenais un raccourci pour décrire un espace qui concernait essentiellement un niveau cognitif, en pensées et non en actes. Quelque chose, je ne sais pas quoi encore, qui se prépare à un niveau interne, que ce soit

par le biais de réflexion, de visualisation ou de l'imagination. La plus importante caractéristique de cet espace, tel que je le décrivais au début de ma maîtrise, est qu'il ne concerne que mon monde personnel. Personne n'est encore au courant et s'il n'y avait pas la suite, l'action, il ne serait connu que de moi. J'oppose cette partie interne à ce que j'appelle l'action, qui est en fait une expression en geste concret dans le monde extérieur de ce qui se préparait dans l'espace de la réflexion. Une façon d'illustrer cela est le modèle de la fenêtre de Johari :

Zone publique Connu de moi et les autres	Zone aveugle Connu seulement des autres
Zone cachée Connu seulement de moi	Zone inconnue Inconnu de moi et des autres

Figure 1 : Représentation de la fenêtre de Johari

Il s'agit d'un modèle de représentation de la communication entre deux entités proposé par Joseph Luft et Harrington Hingham en 1955. Le nom « Johari » vient d'un mélange du prénom des deux chercheurs. Ce tableau permet de classer les informations sur une personne. À gauche, les informations que la personne connaît, à droite, les informations que la personne ne connaît pas sur elle-même. En ce qui concerne mon sujet de maîtrise, le passage concerne la transition de la zone cachée à la zone publique. Je découvrirais plus tard dans ma recherche que la transition concerne également un passage de la zone inconnue à la zone cachée, connue seulement de moi. J'en parle plus en détail dans le chapitre 6.

Dans le cas du récit phénoménologique présenté plus haut, il s'agit tout simplement de l'annonce à ma famille de mon départ, des préparatifs, puis du départ réel du domicile familial. S'il n'y avait pas eu une décision radicale puis une mise en action, ce mouvement serait resté au niveau de mes pensées et personne ne l'aurait su. Mais voici le fondement de

ma problématique : qu'est-ce qui a favorisé le passage de la réflexion à l'action ? Je n'en ai aucune idée, simplement la fascination de le chercher et la conviction que ce passage existait bel et bien.

Ma fascination pour ce passage trouve une bonne description dans l'ouvrage de François Roustang : *Il suffit d'un geste* (2003). Le philosophe et thérapeute de formation nous expose à travers son livre sa vision de la thérapie et l'importance des gestes dans le cheminement, moins long qu'on ne le soupçonne, vers une guérison. Plus particulièrement, il met en évidence sa croyance de l'importance du geste plutôt que des mots : « la parole ne peut modifier l'existence, à moins que le dire soit immédiatement un faire, c'est-à-dire que les mots se déposent sur le terrain de l'action » (Roustang, 2003, p. 24) ou les liens entre le geste et l'esprit : « il n'y a pas de mouvement de l'esprit qui ne soit un mouvement du corps » (Roustang, 2003, p. 20). Mais surtout, il nomme ce qui m'intéresse tout particulièrement, la caractéristique du geste de permettre d'incarner l'unité entre le passé, le présent, le futur, le corps et l'esprit d'une personne : « parce que le geste peut rassembler en un tout l'esprit, le cœur, le corps, la relation aux autres corps et à l'histoire personnelle. Il faudrait dire qu'il en est capable s'il fait et dans la mesure où il fait de tout cela une unité. Seul le geste est susceptible d'accomplir cette unité, il met l'esprit au corps et le corps à son espace » (Roustang, 2003, p. 62).

En effet, pour chacune des actions transformatrices que je pouvais relier à mon sujet de maîtrise, j'ai la conviction que ce qui existait déjà a été respecté et même intégré dans le renouvellement créé par la mise en action. Je ne défaisais pas l'ancien, je m'appuyais dessus pour créer du nouveau. Cette conviction me suit depuis le tout début de cette réflexion.

Cette dernière idée donne un relief tout particulier à mon thème principal de maîtrise, car c'est bien cette unité particulière que je cherche à comprendre, quand je m'intéresse à ce passage, que je pourrais nommer autrement par le moment où l'unité se

produit bel et bien entre la réflexion et l'action. Mais c'est justement le premier problème de ma démarche de maîtrise : vouloir comprendre un objet aussi mystérieux et quasiment insaisissable. Un de mes professeurs de maîtrise, madame Danielle Boutet, m'a proposé pour mettre en mot ce mystère une partie poème de T. S. Eliot³, intitulé « The Hollow Men » :

Between the idea
And the reality
Between the motion
And the act
Falls the Shadow

For Thine is the Kingdom

Between the conception
And the creation
Between the emotion
And the response
Falls the Shadow

Life is very long

Between the desire
And the spasm
Between the potency
And the existence
Between the essence
And the descent
Falls the Shadow

For Thine is the Kingdom

Avec une traduction d'amateur, on comprend que ce poème explique qu'« entre l'idée et la réalité, entre l'impulsion et l'acte, entre la conception et la création, entre l'émotion et la réaction, tombe l'obscurité ». C'est précisément cette obscurité qui m'intéresse et que je m'efforce d'éclairer un peu à travers cette maîtrise.

³ Thomas Streans Eliot est un poète américain du XX^e siècle (1888 - 1965).

Cette zone d'obscurité m'intéresse au niveau personnel, particulièrement dans les grands moments qui ont marqué ma vie, mais aussi pour des raisons professionnelles, que je vais exposer dans la partie suivante.

1.3 PERTINENCE PROFESSIONNELLE ET SOCIALE

Au moment de commencer ma maîtrise, j'occupais le poste d'agent de liaison pour une démarche de concertation nommée « Communauté Ouverte et Solidaire pour un Monde Outillé, Scolarisé et en Santé » (COSMOSS). Voici la définition que l'on peut retrouver sur son site Internet : « Créé en 2004, COSMOSS est un regroupement volontaire de partenaires provenant de ministères et d'organismes du Bas-Saint-Laurent, qui s'engagent à améliorer la santé et le bien-être des jeunes vulnérables de 0 à 30 ans et à favoriser la persévérance scolaire et l'insertion au marché du travail ». Pour mener à bien cette ambitieuse mission, les organismes sont invités à travailler en partenariat afin de renouveler leur façon de faire et créer de nouvelles actions.

Mon travail en tant qu'agent de liaison était de les accompagner dans ce renouvellement, autrement dit de les guider à travers un processus d'identification de besoins des jeunes afin de mettre en place de nouvelles actions. Mon mandat consistait à accompagner des directeurs et des intervenants d'organismes à renouveler leurs actions. En d'autres mots, à passer d'un moment de réflexion à une mise en action. Les liens à faire avec mes pertinences personnelles sont évidents et si je porte des questions à propos de ma propre mise en action, j'en ai tout autant sur comment favoriser l'action pour un tel groupe.

J'ai occupé ce poste d'agent de liaison pour la MRC de Rimouski-Neigette pendant trois ans, où j'ai pu relever le défi de travailler avec des organismes du milieu pour tenter d'améliorer les actions auprès des jeunes. Le plus troublant étant que je n'étais en rien expert sur le contenu. J'avais tout juste une connaissance de base sur le développement de l'enfant ou encore sur la réinsertion socioprofessionnelle. Il était primordial que je laisse donc l'expertise à mon groupe, mon apport se résumant à prendre soin du processus de

prise de décision, des passages de la réflexion à l'action et à jouer le rôle de gardien de l'information des étapes précédentes. Ma formation au baccalauréat en communication – relations humaines m'a bien formé à l'accompagnement le processus de changement dans des groupes. Mais je restais avec une insatisfaction dans le travail avec mes comités : cette fameuse zone d'ombre dont parle le poète T.S. Elliot, qui favorise le passage de la réflexion à l'action. Je souhaitais donc en apprendre plus sur cette obscurité et ma maîtrise est un espace parfait pour cela.

Depuis octobre 2012, j'occupe le poste de consultant en évaluation pour la démarche COSMOSS au niveau de la persévérance scolaire, de la petite enfance et des saines habitudes de vie. Concrètement, je travaille avec des organismes qui mettent en place des actions pour favoriser le développement des jeunes, afin de leur permettre d'évaluer la mise en œuvre et les effets de leurs actions et ainsi de pouvoir les améliorer. L'essentiel de mon travail est de récolter et d'analyser des informations auprès de tout le système impliqué dans l'action pour permettre à l'organisme, ou le groupe d'organismes, de prendre des décisions éclairées en vue de confirmer ce qu'ils font déjà et réajuster leur action. En résumé, favoriser un espace de réflexion pour mieux passer à l'action. Ce thème reste donc présent dans mes projets professionnels.

Aborder ma recherche uniquement au niveau de ma pratique professionnelle aurait été tout à fait pertinent compte tenu de ce que je viens d'annoncer. Mais je me permets ici de poser une hypothèse, qui a grandement influencé la direction de ma recherche. Il s'agit tout simplement d'une hypothèse de congruence, où je fais le postulat que la façon dont j'accompagne les groupes dans une mise en action est similaire à la façon dont je me mets en action dans ma vie personnelle. Ainsi, j'ai fait le choix conscient de concentrer mon analyse sur une pertinence personnelle, pour ensuite faire des liens avec ma pratique professionnelle d'évaluateur. La nature même de cette maîtrise et la posture de recherche à la première personne favorisent grandement ce choix. L'arrivée d'un événement particulier l'a également appuyé comme nous allons le voir dans la partie suivante.

Mais avant, je tenais simplement à élargir cette pratique professionnelle à une pertinence sociale. Celle de l'obligation des organismes, et des praticiens qui y travaillent, de renouveler leur façon de faire afin de mieux s'adapter aux nouvelles réalités sociales. Que ce soit par souci de mieux répondre aux besoins de la clientèle, ou tout simplement par obligation ministérielle, j'ai eu l'occasion de côtoyer bon nombre d'organismes ayant cette préoccupation à cœur et ayant de la difficulté à réellement renouveler leur action tout en tenant compte de ce qui existait déjà. Le besoin d'accompagnement à ce niveau-là est réel et nécessaire pour supporter cette volonté de changement.

Ceci n'est pas nouveau dans le champ de renouvellement des pratiques, puisque cette pertinence sociale d'évolution des savoir-faire a amené le fondement de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales. Il s'agit de ne plus se fier uniquement à la science appliquée pour développer des savoirs et intégrer le savoir d'expérience développer par les intervenants sur le terrain et favoriser une meilleure conscientisation et un échange entre les praticiens dans une visée de co-développement. Ceci a pour but de permettre à « chaque praticien psychosocial quelle que soit sa formation professionnelle de renouveler sa pratique en prenant un certain recul pour mieux l'analyser et la comprendre » (Pilon, 2009, p.19). Je reviens plus longuement sur cette notion dans mon chapitre présentant l'épistémologie de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales, mais aussi dans le chapitre 7.

1.4 L'ARRIVÉE D'UNE ACTION TRANSFORMATRICE

Alors que je commençais tout juste à appréhender mon nouveau programme de maîtrise et mon sujet de recherche, un moment transformateur est justement arrivé, comme pour m'encourager sur cette voie. Ce moment était l'illustration parfaite de ce que j'expliquais plut tôt avec « le passage de la réflexion à l'action ». Il s'agit de l'hommage à Jean-Marc Pilon illustré dans la partie 1.1.

Très vite, je me suis emparé de ce moment important, pour en faire un objet privilégié de ma maîtrise. Tout était présent : un déclencheur qui me pousse à passer à l'action, un moment de réflexion suffisamment long et une action importante qui incarnaient tellement l'unité entre mon passé, mon présent et mon futur qu'elle a renouvelé une partie importante de mon identité, celle du rapport au père. À tel point que d'un commun accord avec mes professeurs, et mon directeur de mémoire, cet hommage est devenu mon terrain de recherche principal. J'ai donc décidé de n'étudier que ce moment. Tout simplement parce l'hommage me paraissait tellement riche qu'en tirer tout le sens me paraissait un travail considérable. Les liens avec ma pratique professionnelle sont arrivés bien plus tard dans mon processus de recherche.

La maîtrise privilégie les espaces de réflexions collectifs pour faire avancer les recherches de chacun. Nous avons donc régulièrement des exposés à faire de nos avancés pour que nos collègues chercheurs puissent émettre des commentaires et enrichir notre réflexion. Dans ce cadre, j'ai commencé à produire une première schématisation de ma problématique. J'ai alors commis ma première erreur de méthodologie dans ma recherche.

Celle de vouloir disséquer la séquence du symposium des histoires de vie, de le découper en morceaux pour l'analyser selon sa structure diachronique, ce qui veut dire selon Daniel Bertaux : « que les évènements marquants se sont succédé dans le temps, qu'il existe donc entre eux des relations avant / après qui sont aussi factuelles que les évènements eux-mêmes » (1997, p 71). Avant même d'avoir réellement cherché, j'avais déjà établi un schéma illustrant le diachronisme de cet hommage ainsi qu'une rapide théorie sur le renouvellement de l'identité. En fait, pourquoi cet événement avait été marquant. Voici une version simplifiée de ce schéma :

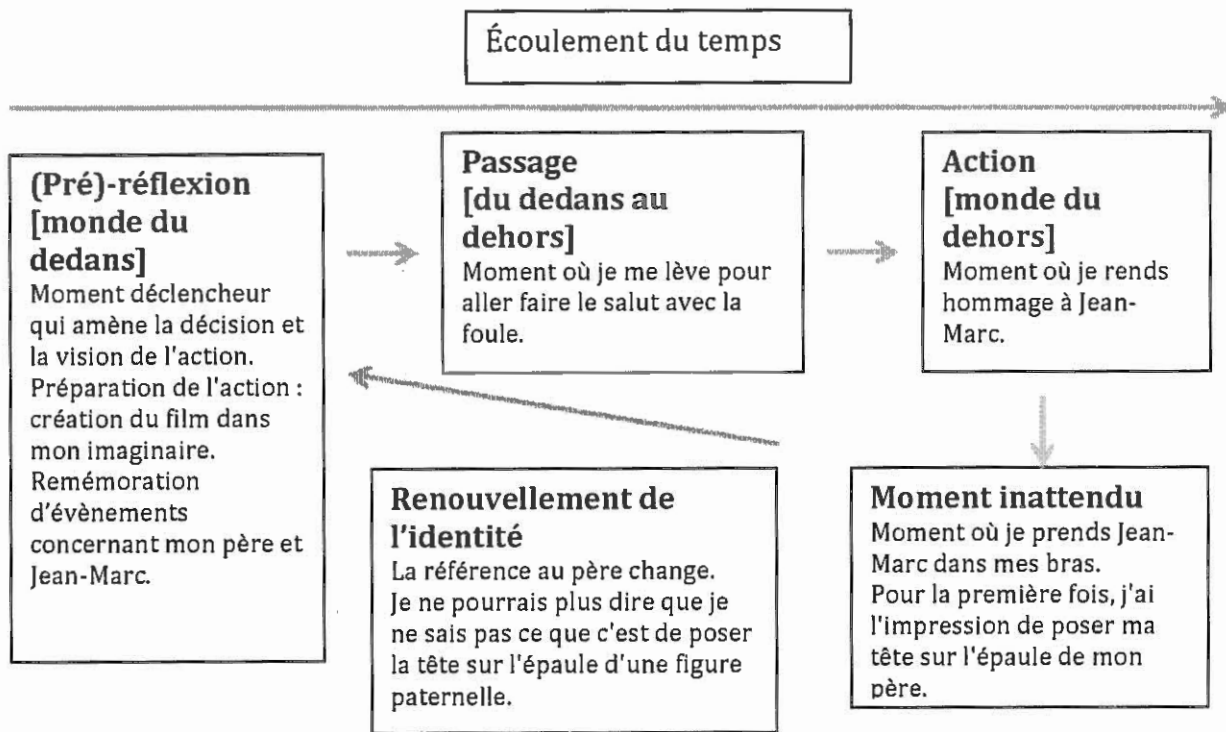


Figure 2 : Première explication de la structure diachronique de l'hommage

Sans rentrer dans les détails, ce schéma présente les moments charnières de la séquence de l'hommage au symposium des histoires de vie. Il s'agit grosso modo d'un bon résumé, épuré de tout ce qui a pu se passer entre les séquences importantes. Seules les flèches gardent une vague trace de ce que je découvrirais un peu plus tard être primordial pour bien conscientiser toute cette séquence. Je parle ici tout le processus par lequel je suis passé pour passer à l'action : d'émotion, de visualisation, de remémoration de souvenirs, de coïncidence frappante par rapport à certains évènements lors du symposium ou encore, tout simplement, de l'histoire de celui qui est allé rendre hommage à un homme important pour lui. Bref, tout ce que j'allais découvrir lors de mon processus de recherche et qui n'apparaissait pas du tout dans cette première tentative de schématisation.

Il a tout de même le mérite d'introduire une notion importante dans ma problématique : le renouvellement de l'identité. Je ne l'ai pas inscrit dans le titre, mais cette

notion est en fait au cœur de mon sujet, puisque comme j'ai pu le dire plus tôt, l'action est transformatrice, car elle vient renouveler l'identité. Le dictionnaire Larousse définit le mot identité comme ceci : caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait son individualité, sa singularité. Pour mon sujet de maîtrise, comme l'indique le schéma, je m'intéresse à l'évolution de cette identité dans le temps et non à son caractère permanent.

En fait, pour bien nuancer, il faut comprendre que, si je me prends comme exemple, j'aurai toujours une identité. Certains traits resteront immuables (comme le fait que je suis un être humain ou que je suis un homme) alors que d'autres évolueront dans le temps. Ceci implique que dans un premier temps, j'ai une certaine conscience de mon identité. Cela me permet de me définir par rapport aux autres (d'où la notion de singularité du Larousse). Dans le temps, des expériences vécues et mon rapport à ces expériences peuvent amener des changements dans ce qui constitue cette identité. Elle est donc prise comme un processus et non comme une chose fixe et immuable. C'est ce dont parle Jean-Claude Kauffman dans son ouvrage : *L'invention de soi, une théorie de l'identité*, publié en 2004. Je parle plus longuement de cette continuité de la construction identitaire dans mon chapitre d'analyse, au point 6.4, car l'importance de cette notion est apparue plus fortement lors de mon analyse.

La théorisation de la figure 2 était beaucoup trop rapide. Il me fallait passer par bien plus d'étapes de production de données, de catégorisation et d'analyse, pour ne pas tomber dans une théorisation bâclée. Selon Pierre Paillé (1994, p. 149), théoriser « c'est dégager le sens d'un événement, c'est lier dans un schéma explicatif divers éléments d'une situation, c'est renouveler la compréhension d'un phénomène en le mettant en lumière différemment ». La figure 2 pose tout de même de bonnes bases, mais elle a eu pour effet de trancher dans le vif, de poser une théorie trop rapide. Ce qui a dénaturé l'action de sa fluidité et de sa propre cohérence, pour en faire un objet abstrait et uniquement logique

(peut-être qu'une influence lointaine des mes études de mathématiques et de médecines, ainsi que mes origines françaises, m'ont poussé dans cette direction).

Ce sont mes collègues chercheurs qui m'ont aidé à constater cela, lors d'une présentation en classe. Grâce à eux, j'ai pu constater que tout ce processus d'analyse et de schématisation allait bien trop vite, pour former après un an une boucle hermétique à toute surprise, à tout questionnement. Il manquait des étapes, d'où la pertinence de mon projet de recherche et du choix de ma méthodologie, expliquée dans les chapitres 4 et 5. Je prenais en même temps conscience d'un de mes pièges en tant que chercheur : vouloir théoriser trop vite. Alors, mes co-chercheurs m'ont aidé à déconstruire, à ouvrir, à me laisser surprendre pour qu'apparaisse des pistes pour ma recherche. Nous nous sommes prêtés à l'exercice intéressant de remonter le cours de l'action pour tenter de schématiser à l'envers. Voici le nouveau schéma.

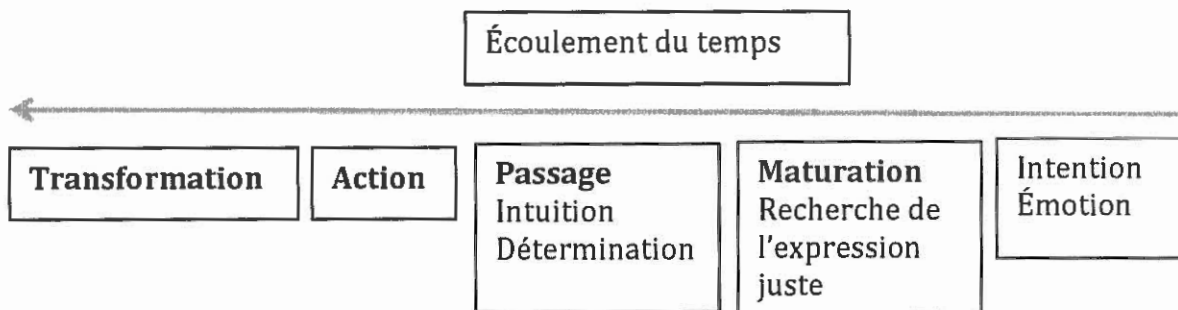


Figure 3 : Mise en évidence de la maturation de l'action

Ce deuxième schéma tente simplement de mettre en évidence certains aspects de l'événement pouvant être investigué davantage dans le cadre de cette maîtrise. C'est ainsi qu'a été mis en évidence un nouveau mot : la maturation. Grâce à ce mot, je pouvais englober tout ce que je citais plus haut et qui se joue avant le passage à l'action, donc qui se trouve à droite du schéma. Je trouve ce mot plus riche que « réflexion », car il me permet de tenir compte également de la présence de tous les souvenirs que me revenait lors de la préparation de l'action, ainsi que de vives émotions présentes ou encore l'imagination dont

je faisais preuve pour « scénariser » le film de l'action. La maturation partage tout de même une caractéristique avec la réflexion : celle d'être invisible, silencieuse, dans la zone cachée de la fenêtre de Johari. « Le passage de la réflexion à l'action » devient donc : « Le passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice ».

1.5 ET LE CHAOS DANS TOUT CELA ?

Le sous-titre de ma problématique est apparu parallèlement à la réflexion et l'action. En fait, un professeur en éducation, monsieur Jacques Daignault, était venu nous rendre visite pour nous exposer ses dernières découvertes concernant l'œuvre de Peter Sloterdijk, un philosophe allemand contemporain et plus particulièrement sa trilogie Sphère, composé des tomes Bulles (2002), Globes (2010) et Écume (2005). Je n'ai pas lu ces ouvrages. Je retiens simplement des propos de monsieur Daignault qui m'ont interpellé par rapport à mon sujet de maîtrise.

Ce qui m'avait marqué dans la présentation était la notion de « avec » et de « chaos ». Pour le représenter de façon imagée, le « avec » représente une partie qui grandit avec nous lors de la gestation, dans le ventre de notre mère. Les liens créés avec ce « avec », à défaut de meilleur nom, sont de l'ordre de l'existential. Nous avons existé et grandi de notre première cellule jusqu'au stade de bébé prêt à naître avec « avec ». Mais lors de l'accouchement, cet « avec » ne vient pas avec nous en dehors du ventre de notre mère. Ceci est d'ailleurs représenté physiologiquement par le deuxième accouchement de la mère, celui du placenta. L'« avec » retourne dans un espace invisible et inconnu, que Sloterdijk surnomme le « chaos ». Cet espace est porteur d'une force de vie incroyable, totalement désorganisé et totalement incompatible avec la qualité matérielle de la vie terrestre. Ce deuil de notre « avec », nous naissons en le portant et pour le reste de notre vie, nous cherchons par tous les moyens à retrouver ce lien si particulier que nous avons connu avec lui.

Pour illustrer cette recherche de l' « avec », le mythe grec de la descente aux enfers d'Orphée en est un très bon exemple. Orphée perd sa femme Eurydice lors de leur mariage, cette dernière étant mordue par une vipère. Elle meurt et descend au royaume des enfers, ce qu'Orphée ne peut supporter. Il décide alors d'aller la chercher, réussissant à surmonter les épreuves du Cerbère (le chien à trois têtes) ou les Euménides (les déesses infernales) pour rejoindre le gardien des enfers, Hadès et lui demander la permission de ramener avec lui sa bien-aimée Eurydice. Charmé par la musique d'Orphée, Hadès accepte, à la condition que sur le chemin du retour, il ne se retourne jamais pour regarder ou parler à sa femme tant que le couple ne serait pas arrivé dans le monde des vivants. Malheureusement, alors que les portes de l'enfer étaient toutes proches, Orphée ne put résister à la tentation de contempler sa femme défunte. À peine ses yeux se posèrent sur elle qu'Eurydice disparut à jamais.

Orphée était prêt à braver la mort et les enfers pour retrouver sa bien-aimée, ce qui lui permettait d'être le plus près de son « avec ». Alors même qu'il l'avait retrouvé et qu'il était prêt à se retrouver avec elle pour de bon, il ne put s'empêcher de succomber à la tentation de contempler une nouvelle fois ce qui lui rappelle ce lien si cher. Alors, la nature de l' « avec » se révéla dans toute sa cruauté : il est inattrapable, ou comme le dit le poète Ovide⁴ quand Orphée regarde Euridyce : « aussitôt elle recula, et la malheureuse, tendant les bras, s'efforçant d'être retenu par lui, de le retenir, ne saisit que l'air inconsistant ». La situation désespérée d'Orphée démontre tout de même que la quête de cet « avec » est plus forte que nous, car elle nous met en lien avec l'espace du Chaos, porteur de l'énergie de la vie. Et à chaque fois que nous arrivons à nous rapprocher de notre avec, nous touchons également à cette force de vie.

Lors de cette présentation, j'ai pu comprendre quelque chose de très important sur une des conséquences d'un moment charnière de ma vie, celui où j'ai décidé de m'installer au Québec. Ce voyage était la réponse à une question que je ne connaissais pas encore et

⁴ Ovide est un poète latin qui vécut lors de la période qui vit la naissance de l'Empire Romain, de -43 avant Jésus-Christ à 17 ou 18 après Jésus-Christ.

que je venais de découvrir : comment aimer plus librement ? Lors de la période de commentaire suivant la présentation, j'ai partagé cette prise de conscience et c'est alors que monsieur Daignault m'a répondu ceci : « je ne sais pas comment tu fais, mais tu as l'air d'avoir une pratique de l'apaisement du chaos ». Sans savoir pourquoi, j'avais la certitude qu'il s'agit exactement de cela dans les moments marquants donc je parle dans mon mémoire de maîtrise.

Le chaos prend ici la définition du Larousse 2013 : ensemble de choses sans dessus dessous et donnant l'image de la destruction, de la ruine, du désordre. Il y a de cela, l'apaisement d'un chaos, dans le moment où je décide de quitter le domicile familial parce que la situation est devenue invivable pour moi, ou encore dans l'hommage rendu à Jean-Marc. Il s'agit du chaos engendré par mon histoire familiale, du divorce de mes parents et de l'aliénation parentale pour m'éloigner de mon père, dont un résumé a été fait dans le Kasàlà en avant-propos. Pour permettre de mieux saisir ce que j'entends par ce chaos dans le rapport à mon père, je me permets ici d'introduire un extrait de mon récit autobiographique, qui je le pense, parle de lui-même.

Un soir, après un énième téléphone, mon père a osé me poser la question : « pourquoi tu as tant besoin de ce coup de téléphone, qu'est-ce qui fait que tu appelles ta mère tous les jours ? » Nous étions en train de jouer au YAMS, un jeu de dés que j'aimais beaucoup pratiquer avec lui et ma sœur quand nous étions là-bas. De toute façon, ce n'était que chez mon père que nous jouions à des jeux de société. À la seconde où mon père a posé ces questions, je me suis figé. Impossible de répondre, je n'ai rien à dire, c'est le mutisme total. Je fixe le plateau de dés, en espérant que le temps va s'écouler et que je n'aurai pas à répondre à la question. Mon père me la pose une seconde fois, visiblement contrarié par ce coup de téléphone et aussi par mon mutisme. Il ne s'arrête pas de parler. Je sens une grande colère monter en moi. Il faut que ça sorte. Alors, je prends le plateau de dés et le lance à la figure de mon père, qui ne s'y attendait pas. Je pense que je l'ai blessé, mais je ne prends pas le temps de regarder. Je me lève et je fonce dans ma chambre. Vite, quelque chose pour m'occuper l'esprit, pour ne pas rester présent dans cette horreur. Je prends une bande dessinée et je fais semblant de la lire. Ça m'étonne, mon père prend du temps à arriver. Puis il entre dans la chambre. Il me parle, mais je n'entends rien, je fixe la bande dessinée en espérant encore faire un saut dans le temps. Il a du sang qui coule de son front. Exaspéré par mon attitude,

il m'arrache la bande dessinée des mains et un grand silence envahit la salle, tandis que la bande dessinée vole dans la pièce. Je fixe ma couverture, le mur, le sol, n'importe quoi d'autre que ses yeux. Nous restons de longues secondes comme cela, je l'entends respirer fort sous la colère. Je veux me faire tout petit, disparaître. Puis il sort et revient avec un médicament. Il me dit que c'est pour dormir et après quelques résistances insolentes, je me résigne à le prendre. La tempête est finie, il sort de la chambre et éteint la lumière. Je me blottis dans les couvertures, sans trop savoir ce qui vient de se passer (Récit autobiographique, partie concernant mon père, 2013).

Alors, quand je rends hommage à l'homme qui pris la place de père adoptif dans ma vie, je ne pense pas me tromper en nommant qu'il s'agit là d'une pratique pour apaiser le chaos. Par intuition, j'ai l'impression de réussir à passer du chaos, dans le sens de désordre, au chaos dans parle Jacques Daignault, porteur de vie. Je souhaite, par le biais de cette maîtrise, mieux comprendre comment je m'y prends pour cela. Voici pourquoi je tenais à le faire apparaître dans mon titre de mémoire, qui devient donc :

« Le passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice : explicitation d'un chemin vers l'apaisement du chaos ».

1.6 QUESTION ET OBJECTIFS DE RECHERCHE

Avec l'exercice en classe et grâce au co-développement réalisé avec mes collègues chercheurs, j'ai pu finaliser le choix de mon terrain de recherche : cet hommage au symposium contient bel et bien tous les ingrédients pour mon thème de recherche et il me fallait maintenant l'explorer comme il se doit. J'ai pour objectif de mieux comprendre le processus qui m'a amené à poser ce geste bien particulier. Avec cet objectif principal apparaît une question de recherche : quelles sont les conditions favorisant le passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice ?

Pour répondre scientifiquement à cette interrogation, sans tomber dans mon réflexe de théorisation hâtive, il convient dans un premier temps d'explorer le moment au symposium des histoires de vie. Pour ensuite décrire le processus du passage de la

maturation à l'action transformatrice et identifier les conditions facilitantes de ce passage, le tout en s'approchant au plus près de ce que j'ai vécu. Le défi réside bel et bien dans ces derniers mots : faire ressortir les éléments marquants sans les dénaturer. Je parle ici de souvenir et d'émotion m'autorisant / motorisant l'action. Dans un second temps je tenterais d'établir des parallèles entre les découvertes issues de mes pratiques personnelles et ma pratique professionnelle de consultant en évaluation.

Simone Weil (1966) décrit très bien la nouvelle posture que je tente d'adopter pour ma recherche : « La pensée doit être, à toutes les pensées particulières et déjà formées, comme un homme sur une montagne qui, regardant devant lui, aperçoit en même temps sous lui, mais sans les regarder, beaucoup de forêt et de plaines. Et surtout, la pensée doit être vide, en attente, ne rien chercher, mais être prête à recevoir dans sa vérité nue l'objet qui va y pénétrer. » Il me fallait pour cela trouver des outils méthodologiques suffisamment habiles pour rendre compte de toutes ces dimensions à la fois. Et je pense bien les avoir trouvés avec l'entretien d'explicitation et le récit autobiographique. C'est ce que nous allons voir dans la prochaine partie méthodologique.

CHAPITRE 2

ÉPISTÉMOLOGIE DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDE DES PRATIQUES PSYCHOSOCIALES

Avant de me lancer dans un exposé sur les outils méthodologiques utilisés, il m'apparaissait intéressant de situer le champ la maîtrise en étude des pratiques psychosociales au niveau épistémologique et méthodologique.

2.1 LA MAÎTRISE EN ÉTUDE DES PRATIQUES PSYCHOSOCIALES

Le but premier de la maîtrise en étude des pratiques psychosociale est de « permettre aux personnes intervenant auprès d'un système humain complexe : personne, famille, groupe, communauté ou organisation de faire une démarche de réflexion rigoureuse, scientifique et critique sur sa pratique professionnelle en vue d'améliorer la qualité de ses interventions et par le fait même de sa pratique » (Pilon, 2009).

Selon moi, cette citation résume à elle seule toutes les caractéristiques à comprendre pour saisir les tenants et aboutissants de la maîtrise. Tout d'abord, nous parlons de pratique psychosociale, ce que Jean-Marc Pilon définit comme « une démarche d'accompagnement du changement effectué par une personne (agent de changement, accompagnateur, consultant, etc.) auprès d'un système humain complexe (groupe, organisation, communauté) ».

Il faut prendre ici le mot pratique selon sa définition première du dictionnaire Larousse : « application, exécution, mise en action de règles, des principes d'une science, d'une technique, d'un art, etc., par opposition à la théorie ». Nous ne sommes donc pas au niveau de la science appliquée, mais plutôt du savoir-faire sur le terrain, dans les gestes. Le mot psychosocial fait quant à lui référence chez une personne à son développement psychologique et son interaction avec son environnement social. Ce qui est intéressant est

que cette pratique peut aussi bien concerner le domaine professionnel, par exemple mon ancien travail d'agent de liaison pour une démarche de concertation, que le domaine personnel, comme la paternité ou le rapport au métissage de ses origines. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'un sujet de recherche comme le mien reste valable dans le champ de l'étude des pratiques psychosociales. Plutôt que d'étudier uniquement le passage de la réflexion à l'action dans l'aspect professionnel de ma vie, j'ai fait le choix de l'aborder d'abord sous un angle personnel, pour ensuite faire des liens avec ma pratique d'évaluateur. En sachant très bien que ces deux aspects sont intimement reliés par un dénominateur commun : moi en tant qu'humain. L'emphase n'est donc pas uniquement sur l'aspect professionnel, mais aussi sur une pratique d'êtres humains en interaction avec d'autres êtres humains.

Avec cette définition, le mot pratique prend une importance particulièrement, puisqu'il implique que les étudiants de maîtrise en possèdent déjà une. Ils ne sont pas dans ce programme de deuxième cycle pour en apprendre les rudiments, mais plutôt renouveler une pratique qu'ils exercent déjà, que ce soit au niveau professionnel ou personnel. Cette nuance est particulièrement importante, car elle pose un défi important pour les étudiants : celui de passer de la posture de praticien à celui de praticien réflexif, puis finalement de praticien chercheur capable de produire de la connaissance. Le mot praticien renvoie ici à l'être humain réalisant sa pratique, ou selon le Larousse : « personne qui exerce son art et qui a la connaissance et les usages des moyens pratiques, par opposition au théoricien ». Encore une fois, l'écart avec la théorie est nommé. Mais il est tout à fait possible d'exercer une pratique, sans pour autant savoir en parler. La connaissance est alors implicite, mais bel et bien présente dans les gestes. À l'image de cette personne rencontrée au détour d'un entretien d'embauche, qui réalise des évaluations psychosociales depuis 25 ans, mais est incapable de décrire comment elle fait concrètement quand on lui pose la question.

Pour remédier à cela, il convient de favoriser chez l'étudiant l'apprentissage d'un nouveau regard sur sa pratique lui permettant de la réfléchir et d'y découvrir de nouveaux

savoirs tout en continuant de la pratiquer au quotidien. La pratique ne devient plus automatique, mais devient une pratique réflexive, telle que le nomment Argyris et Schön (1978). L'exercice difficile pour le praticien, habituer à savoir-faire sa pratique sans l'analyser est de devoir apprendre à regarder sa propre pratique, à l'analyser puis à en tirer de nouvelles connaissances répondant à une problématisation rigoureuse. Ceci est contre-intuitif pour le praticien, bien plus habitué à être en action. Car il ne suffit pas de préparer et planifier son action pour que la pratique devienne réflexive, ceci va plus loin. Philippe Perrenoud nous explique qu' « un praticien est réflexif – au sens de Schön – lorsqu'il prend sa propre action comme objet de sa réflexion » (2004, p3). Cela met en évidence la présence de deux niveaux de conscience: « Il y a une conscience non consciente d'elle-même et une conscience qui l'est (Galvani, 2013, citant Vermersch, 1974). L'enjeu est de permettre au praticien de passer de l'une à l'autre.

Il y a derrière cette volonté de combiner analyse de pratique et découverte de nouveaux savoirs un souhait. Celui de permettre aux praticiens experts en leur domaine de renouveler leur pratique, non pas en intégrant des connaissances issues de la science appliquée, mais en leur permettant d'effectuer ce retour réflexif sur leur pratique. Le choix apparaît ici clairement : s'éloigner des modèles de consommation de savoir influencé par la science appliquée, pour proposer au praticien une approche reposant sur démarche d'autoformation propre aux caractéristiques d'un adulte apprenant (Pilon, 2009). Il s'agit donc de permettre aux praticiens de rendre plus conscient ce qu'ils font déjà, mais aussi de trouver de nouvelles voies de passage pour améliorer leur savoir-faire.

Pour réaliser cette pratique réflexive, il ne suffit pas d'être logique ou d'avoir une bonne capacité d'observation. Ces conditions sont nécessaires, mais non suffisantes, l'opération mettant en jeu des savoirs complexes, liés aux dimensions de l'action, mais aussi liés aux sciences humaines et sociales. Ceci s'explique d'une part, car l'action est au centre de la démarche, il faut donc faire appel au sens commun et à la culture liée à cette action, mais aussi, et surtout parce que la pratique réflexive met en évidence l'identité du

praticien à travers cette action. Il s'agit maintenant de travailler, non plus sur des gestes abstraits, mais avec l'humain qui réalise ses gestes (donc le praticien).

Ce dernier point est particulièrement important dans le champ d'études des pratiques psychosociales, l'étudiant devant alors se confronter à un aspect qu'il est peu commun de regarder : celui de son identité de praticien. Elle se retrouvera, qu'on le veuille ou non, au centre de son objet d'analyse. Puisque comme nous l'avons vu plus haut, nous nous intéressons à l'humain qui exerce sa pratique et non à la pratique seule. J'irais même plus loin en disant qu'elle devient une partie intégrante de son objet de recherche. Pour illustrer cela, nous pouvons prendre l'exemple d'un de mes collègues chercheurs. Intervenant psychosocial auprès des jeunes hommes au Sénégal, il s'intéressait aux impacts de l'abandon des pères chez les récidivistes de délits judiciaires. Mais au cours de sa recherche, il a finalement tourné sa démarche vers lui-même, puisqu'il avait lui aussi été placé en adoption par ses parents. Il a donc regardé comment cela avait influencé sa pratique comme intervenant auprès de ces individus.

Ce dernier point illustre la richesse de la pratique réflexive comme méthode pour renouveler l'identité des praticiens. Tout simplement parce qu'elle vise un renouvellement de toutes les dimensions de l'action, donc autant humaine que sociale et technique, plutôt que de viser une seule de ces dimensions. Il s'agit d'une démarche d'autoformation existentielle au sens de Pascal Galvani : « L'autoformation exprime l'action de mise en forme et mise en sens personnelle qui articule différentes sources d'information : l'existence, l'expérience pratique et les connaissances offertes dans l'environnement social. Il s'agit d'un processus vital et permanent de production d'une forme personnelle, cohérente et sensée de l'existence » (Galvani, 2008).

Il s'agit de procéder par induction, c'est-à-dire de partir de l'observation de données pour mener à une théorisation scientifique : « La question à laquelle tente de répondre la démarche inductive est la suivante : comment passe-t-on d'un énoncé singulier à des

énoncés généraux (...) ? Les inductivistes répondent : on passe des énoncés singuliers à un énoncé général par inférence inductive (...) c'est-à-dire par une généralisation d'énoncés d'observation en une loi universelle... » (Mouchot, 2003, p.26). Autrement dit, effectuer régulièrement des mouvements itératifs entre plongée d'observation dans la pratique et réflexion pour permettre au praticien d'identifier de dégager de la théorie, mais aussi d'identifier très précisément ce dont sa pratique a besoin pour se renouveler, au cœur même de ce qui se fait déjà et ce qui cherche à advenir.

Nous sommes ainsi en présence d'une recherche inductive, qui tente, à partir du cas particulier du savoir-faire du praticien, à produire un savoir tout en renouvelant l'objet même d'étude, le savoir-faire. Tout un défi, qu'il est nécessaire d'aborder avec une méthodologie cohérente avec cette posture épistémologique.

2.2 LA POSTURE À LA PREMIÈRE PERSONNE : PLONGER DANS L'EXPÉRIENCE

Pour favoriser ce mouvement de retour réflexif sur sa propre pratique, une posture peu habituelle est favorisée dans la maîtrise : la posture de recherche à la première personne. Il s'agit du choix éclairé de mettre tout en œuvre pour que l'étudiant puisse apprendre à étudier avec une rigueur scientifique un objet qui est « en lui », ici sa propre pratique psychosociale, plutôt qu'à l'extérieur de lui. À l'image de ce père qui intègre à sa recherche son expérience avec son propre fils, ou encore dans mon cas un consultant en évaluation qui cherche à comprendre comment accompagner le passage de la réflexion à l'action et qui pour cela décide de choisir d'étudier comment il fait cela dans sa vie personnelle.

Car il est le seul qui « vit » sa pratique, elle n'est donc connue intimement que de lui. Il existe bien des ouvrages généraux traitant des bases génériques reliées à l'exercice d'une pratique. Mais comme je l'ai déjà mentionné, l'étudiant se présentant à la maîtrise est déjà un expert en acte de sa propre pratique. L'agir professionnel se caractérise par « le

caractère unique de chaque situation ; sa complexité irréductible, son instabilité, le degré inévitable d'incertitude et par les conflits de valeurs. La pratique peut donc engendrer un savoir qui a lieu dans et durant cette action » (Pilon, 2009, citant Zuniga 1994). La posture à la première personne a l'avantage de laisser une grande place à l'expérience du praticien, puisqu'elle se définit par « le fait que ce que le sujet dit déploie l'expérience vécue dans ses différentes facettes et, inversement, que les différentes facettes qui peuvent être exprimées se rapportent à une expérience effectivement vécue, et donc, par définition, singulière » (Vermersch, 2012, p. 78). Le praticien qui peut donc se plonger à loisir dans son expérience subjective porteuse de ses savoirs d'action et en faire réellement son objet de recherche, avec les mystères et les inconnues que cela suppose. Pour la première fois peut-être, le praticien va pouvoir parler à la première personne. Un « je » intimement lié à son identité de praticien.

La posture à la première personne met également en évidence une médiation de pertinence avec les besoins de renouvellement du praticien et les découvertes du chercheur. C'est l'étudiant lui-même qui, sur son chemin de praticien chercheur, va pouvoir et devoir déterminer quels sont ses besoins d'apprentissage, le problématiser et ensuite chercher à y répondre. Nous avons ainsi affaire à un chercheur qui mène toutes les opérations d'une recherche scientifique (problématisation, identification de la méthodologie, production des données, analyse et théorisation), mais qui est également celui qui collecte et qui produit les données à partir de sa propre expérience. « En conséquence, quand on est dans ce cas de figure où le chercheur occupe successivement les deux rôles, on parlera de point de vue ou de posture « radicalement » *en première personne*, pour signifier que les données sont issues de l'expérience vécue du chercheur lui-même » (Vermersch, 2012, p. 81). L'étudiant est expert du processus de recherche, mais aussi de son expérience, ce qui lui permet d'être, à tous les niveaux, au plus près de ce dont sa pratique a besoin pour se renouveler. L'un des défis sera de rendre accessible et analysable cette expérience, parfois enfouie au plus profond du vécu, mais peu présent en conscience.

Si cette cohérence entre posture radicale à la première personne et renouvellement des pratiques paraît évidente au départ, elle l'est beaucoup moins en cours de route, de par la nature inductive de cette recherche. Il n'est pas rare de voir des problématiques changer ou évoluer en cours de recherche pour les étudiants, puisque lors des aller et retour entre le cœur de sa pratique et l'analyse des informations recueillies, de la connaissance nouvelle apparaît. Il convient alors de l'intégrer à la problématique de départ, toujours en mouvement. Ce qui signifie que l'étudiant possède une grande autonomie et n'a au départ que peu de repères pour avancer dans ce que je nomme la plongée dans les abîmes de sa pratique (et rappelons-le, de son identité de praticien). Heureusement, pour nager efficacement dans cet espace et ramener des données suffisamment précises et valides sur le plan scientifique, il lui est enseigné certaines méthodes propres à cette posture à la première personne. À commencer par la méthode heuristique.

2.3 DERRIÈRE LA PREMIÈRE PERSONNE : LA MÉTHODE HEURISTIQUE

Peter Érik Craig donne la définition suivante de la méthode heuristique : « une approche qui encourage l'individu à découvrir seul, à l'aide d'étapes émergentes, de procédures et de signification et avec des méthodes qui semblent favoriser une solution et inciter l'individu à poursuivre de lui-même la recherche » (1988, p.13). La recherche heuristique possède une intégrité qui lui est propre, à travers un processus et des étapes interreliées, traduisant l'évolution du chercheur effectuant cette recherche. Voici pourquoi la question est intimement reliée aux aspirations du chercheur, sinon qui d'autre passerait autant de temps à s'attarder sur ce thème précis ? C'est ce que Craig nomme le « nœud dans l'expérience ». La passion et l'émotion sont deux moteurs importants dans ce type de recherche.

Le chercheur va ainsi explorer une question, pour mieux la comprendre. Dans cette exploration, le hasard joue un rôle important, car c'est au fil des essais et erreurs que la compréhension nouvelle du problème va se donner. Classer, décrire, expliciter ses pensées

permet au chercheur de conceptualiser et d'intégrer ses découvertes, pour mieux en tirer les apprentissages. L'exercice final consistant à avoir suffisamment travaillé le sujet pour pouvoir le communiquer à d'autres personnes. Il s'agit alors de décrire le déroulement de la recherche ainsi que les résultats tels qu'ils se sont donnés.

Cette méthode demande au chercheur d'avoir de la foi dans le processus, qui va lui permettre de découvrir de nouvelles connaissances à travers de l'inconnu. La passion, l'alternance entre différentes nuances et la soif de connaissances seront ses guides tout au long de la démarche. Voici pourquoi la recherche heuristique s'adapte à chaque personne qui l'entreprend : elle reflète ses valeurs et sa façon de produire de la connaissance. Le chercheur doit ainsi être convaincu de ce qu'il cherche et cette confiance ne peut venir que de lui-même.

Comme nous l'avons dit plus tôt, l'identité du praticien devient une partie intégrante de l'objet de recherche. Ainsi, c'est le potentiel humain qui est mis en avant dans la recherche heuristique. Ce premier point amène à considérer la personne en tant que chercheur, possédant donc un potentiel au même titre que le sujet qu'il étudie. C'est ce potentiel, révélé au fur et à mesure du processus, qui va aider le chercheur vers de nouvelles découvertes. Il est important de mettre en place une méthode de recherche adaptée à une pleine utilisation de ce potentiel, de cette intuition heuristique, avec ses surprises et ses fluctuations. Il convient d'inventer de nouveaux dispositifs, plutôt que d'essayer de recréer ce que les sciences exactes comme les mathématiques ou la physique ont réussi à formaliser. L'acte même de recherche devient « une activité purement humaine », considéré « comme un processus plutôt qu'un produit » (Craig, 1978, p. 53).

La méthode heuristique propose donc au chercheur de devenir son propre instrument de recherche, en puisant au plus profond de ses aspirations en tant qu'être humain afin de créer de la connaissance nouvelle à partir de ce qui le passionne. Pour cela, il n'existe pas de chemin préétabli, au grand damne des étudiants qui pensaient retrouver le

confort d'une méthode préétabli à reproduire. Pour autant, il n'est pas question d'aborder sa propre expérience n'importe comment et pour faciliter cela, une autre méthode est enseignée, la phénoménologie, que je vais présenter dans la prochaine partie.

2.4 PHÉNOMÉNOLOGIE ET RETOUR AUX SOURCES

Cette plongée dans son expérience demande une certaine méthodologie pour réussir à en rendre compte de la manière la plus rigoureuse et la plus juste possible. Comme je l'ai déjà dit plus haut, il s'agit de donner les outils nécessaires au praticien pour qu'il apprenne à regarder sa propre pratique. Mais comment rendre explicite ce qui est implicite dans l'action ? Ceci est un défi propre à tout savoir-faire, car selon Vermersch : « l'action est, pour une bonne part, une connaissance autonome et qu'elle contient par construction une part cruciale de savoir-faire en acte, c'est-à-dire non conscient » (2006, p 18). Le défi est d'autant plus grand que nous sommes dans une recherche à la première personne. La relation intime entre le chercheur et les données est totale, puisqu'il s'agit de sa propre expérience. Il convient donc de trouver une posture pour se décoller de se vécu, suffisamment pour pouvoir l'analyser convenablement.

Le courant philosophique de la phénoménologie, que le dictionnaire Larousse 2013 définit comme l'étude descriptive de la succession des phénomènes et/ou d'un ensemble de phénomènes, devient ici un allié précieux pour atteindre ce but d'explicitier les savoirs dans l'action, sans tomber dans le piège des confusions. Puisque les origines de la phénoménologie sont multiples, nous choisirons la voie moderne d'Edmund Husserl⁵, développée au début du XX^e siècle, par rapport à celle de Kant⁶. La volonté de monsieur Husserl était de systématiser l'étude et l'analyse des structures des actes de conscience. C'est à dire du phénomène : ce qui apparaît à la conscience, ce qui est perçu par les sens selon le Larousse 2013 ou « littéralement ce qui apparaît » (Galvani, 2013).

⁵ Edmund Husserl (1859 - 1938) est un philosophe autrichien de naissance puis prussien qui a fondé la phénoménologie.

⁶ Kant (1724-1804) est un philosophe allemand fondateur de l'idéalisme transcendantal.

Il s'agissait de retourner aux choses mêmes, libéré de toute leur contamination théorique ou interprétative, de toutes les confusions. Ceci est particulièrement intéressant quand on demande à des étudiants chercheurs de regarder leur pratique telle qu'ils la font et non plus telle qu'il l'explique ou pense la faire. Ce retour aux sources proposé par la phénoménologie est donc un des aspects importants de la pédagogie de cette maîtrise, tout simplement parce qu'il favorise par son approche et ses outils l'épuration graduelle du regard du praticien, qui passe de la posture d'expert de sa pratique à celui d'apprenant redécouvrant sa pratique.

Pour illustrer cela, je n'ai pas de meilleur exemple que ce que j'ai situé dans la présentation de ma problématique. J'identifie parfaitement le réflexe de théorisation première par rapport à mon sujet de recherche, alors que je n'avais pas encore plongé suffisamment dedans. Je devais apprendre à suspendre ce réflexe d'analyse pour laisser apparaître « le mystère, la zone d'ombre, le nœud » qui se cache au plus profond de mon sujet de maîtrise. Cela, je ne l'ai compris que grâce à l'apport de mes collègues chercheurs. Il me fallait réaliser ce retour aux sources, pour effectuer la transition de praticien à celui de praticien réflexif. Ceci devint l'axe principal de ma production de données. Laisser de côté la partie interprétative de mon cerveau pour rester le plus prêt possible de mon expérience, épurée de tout jugement ou théorie. Ceci viendra plus tard, lors de la synthèse et de l'analyse de ces données. Je prendrais alors la posture de praticien chercheur. Mais chaque chose en son temps. Abordons maintenant les méthodes de production de données.

CHAPITRE 3

MÉTHODES DE PRODUCTION DE DONNÉES

Maintenant que l'épistémologie de la maîtrise en études des pratiques psychosociales a été exposée, je peux exposer plus librement les méthodes de production de données et ce que j'ai produit grâce à elles. Il m'apparaissant important de parler de leur fondement avant des les introduire. Elle se résume à trois méthodes : l'entretien d'explicitation, le récit autobiographique et les récits phénoménologiques de type « je me souviens ». Chacune de ces présentations est accompagnée d'une description des données produites dans le cadre de ma maîtrise.

3.1 L'ENTRETIEN D'EXPLICITATION

Parmi les techniques d'entretien propres à l'intervention auprès des humains, il n'en existe que peu qui s'attarde réellement au déroulement de l'action telle qu'il a été vécu par celui qui l'a produit. C'est à ce problème que Pierre Vermersch s'est attaqué, en mettant au point un outil particulier dans la phénoménologie : l'entretien d'explicitation. Pour lui « la spécificité de l'entretien d'explicitation est de viser la verbalisation de l'action » (2006, p. 17) pour permettre à la personne de faire remonter à sa conscience ce qui était un savoir-faire en acte dans l'action. C'est à dire exactement ce que la pédagogie de la maîtrise essaye de mettre en place dans la posture à la première personne.

Le défi est ici que l'accès au vécu ne se fait qu'*a posteriori*, puisque lors de l'action, quasiment tout est préréfléchi et immédiatement transformé en acte. Si le sujet vit son expérience, il ne la possède pas encore comme connaissance, tout au plus comme potentiel de connaissance. Comme le dit Vermersch, « le vécu n'est pas automatiquement conscientisé, il est seulement conscientisable. Le rendre conscientisable suppose une expertise apprise et/ou une médiation non moins experte » (1997, p9). Il convient pour la personne qui a vécu son expérience de s'entraîner à la conscientiser par une méthodologie

d'accès au vécu, en prenant garde à des risques de confusion lors du retour sur l'expérience. Vermersch identifie trois confusions possibles.

La première confusion se situe entre comprendre de manière réfléchie son action et y avoir accès de manière intime. Pour éviter de rester au niveau de la réflexion, il est important de saisir quand la référence au vécu est substituée par une idée ou un préjugé sur ce vécu. Mais cette différence ne peut être identifiée que par le sujet ayant vécu cette expérience et personne d'autre.

Une seconde confusion peut intervenir sur la généralisation de ce vécu, au détriment de sa singularité. Dès qu'il y a généralisation, il y a pensé sur le vécu, et non vécu tout cours. Il est également facile de faire une confusion entre le souvenir du passé et la « présentification » de cette expérience passée. Il ne s'agit pas simplement de se souvenir de l'évènement par flash déjà analysé et classé par la pensée, mais d'accueillir le réel tel qu'il s'est donné à ce moment-là. La posture est totalement différente, car elle n'est pas en recherche, mais en accueil et en ouverture.

La dernière confusion fait référence à la description de l'expérience dans un effort de thématisation. Une fois que l'accès à l'expérience réelle est effectué, il est important de bien choisir comment mettre en mot cette expérience, pour la rendre utilisable dans une recherche.

Comme nous avons pu le voir, il est important de ne pas tomber dans les trois niveaux de confusion. Pour cela, Vermersch a mis au point une médiation, par le biais d'un entretien permettant à la personne d'accéder à son expérience, épurée des informations « parasites » venant interférer avec un accès sincère et singulier avec l'expérience telle qu'elle s'est vécue. Vermersch présente ces informations satellites selon la figure 4 (2006, p. 45) :

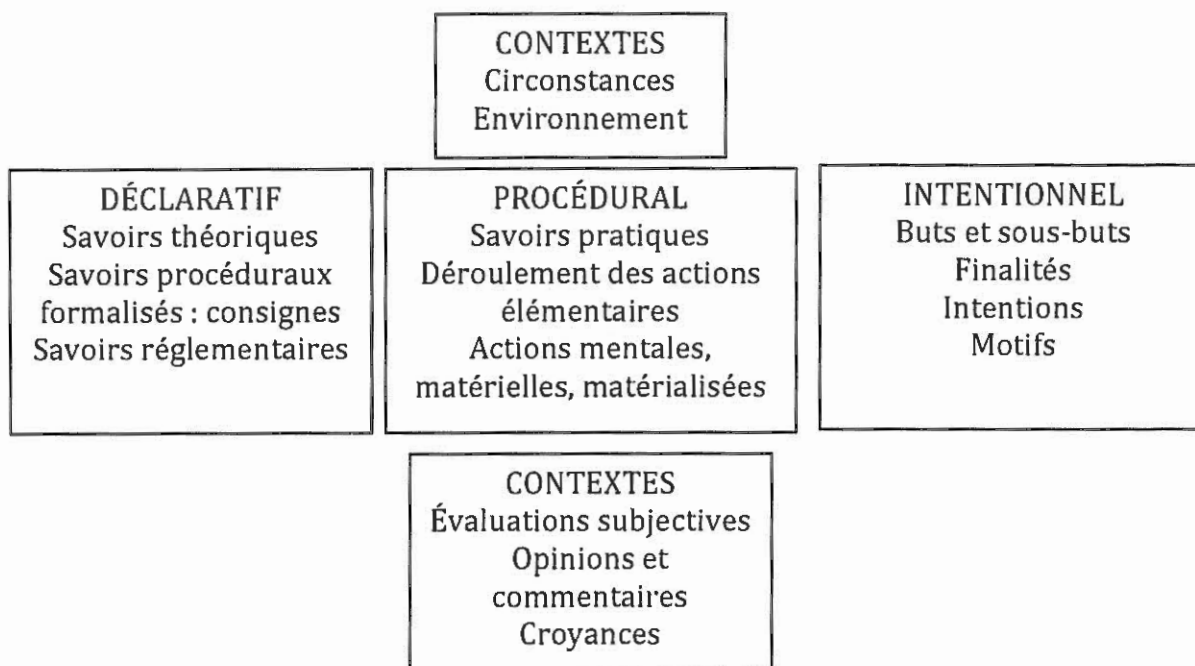


Figure 4 : Le système des informations satellites de l'action vécue

Ce schéma démontre simplement le niveau pour lequel Vermersch considère que l'on a accès aux actions effectives. Il s'agit de la case du milieu, le niveau procédural, car il informe des détails du déroulement de l'action, qui rendent compte selon lui « des savoirs pratiques, présents en acte que ce soit avec des actions à dominante mentales, matérielles ou matérialisées » (Vermersch, 2006, p 44). Le reste constitue de l'information satellite pertinente pour un exercice de présentation au niveau d'une recherche, de compréhension globale de la situation, mais non essentielle pour les buts de l'entretien d'explicitation. En fait, ces informations font sortir la personne de son vécu pour l'amener vers quelque chose de plus réfléchi, ce qui est à éviter.

Totalement contre intuitif, ce mouvement de description pure de l'action est inenvisageable seul sans un entraînement confirmé et il convient de proposer une médiation, par le biais d'une deuxième personne qui mènera l'entretien d'explicitation. Son rôle sera de proposer des relances efficaces pour permettre à la personne interrogée de continuer son exploration. Le meneur de l'entretien devra : « pratiquement, savoir

identifier ces informations satellites de l'action, savoir canaliser le sujet vers la description du procédural constitue une condition supplémentaire à la réussite de l'explicitation » (Vermersch, 2006, p. 52). Ceci paraît simple sur le papier, mais se révèle beaucoup plus difficile en pratique, car la pensée ne suspend que rarement ces informations satellites, lui permettant de se situer dans le temps ou encore de donner de la cohérence à l'ensemble, à partir de ce qu'elle a conscientisé une première fois concernant la situation regardée lors de l'entretien.

C'est précisément sur ce dernier point que cherche le plus à intervenir l'entretien d'explicitation, puisque : « la mise en place du temps de verbalisation après l'action aide à faire découvrir, chez le formé, de quoi a été fait son vécu pratique et contribue à construire son expérience » (Vermersch, 2006, p 28). Autrement dit, le praticien peut grâce à cette méthode amener à sa conscience un savoir qui n'était pas encore présent à sa pensée, tout au plus caché dans l'acte lui-même. Ce savoir nouveau pour sa conscience, mais non pour son acte, peut alors lui permettre d'aborder son expérience sous un angle inaccessible auparavant. De nouveaux liens et perspectives apparaissent alors pour le chercheur, qui peut l'inclure dans le mouvement itératif de sa recherche. Encore faut-il faire de la place dans l'esprit du praticien, pour qu'il puisse accueillir cette nouveauté et non l'obscurcir par ce qu'il connaît déjà de sa pratique. C'est le rôle du meneur de l'entretien de veiller à cela. Mais aussi le rôle du changement de posture, opéré entre le praticien et le praticien réflexif.

C'est d'ailleurs pour cela que j'ai choisi cette première méthode de production de donnée. Je souhaitais une méthode capable de faire apparaître l'inattendu dans cette séquence au symposium que je me suis repassé mainte et mainte fois dans ma tête. Je me suis donc prêté à l'exercice avec une collègue formée à cette pratique. Ma surprise fut grande quand, après une heure d'entretien, j'avais mis en évidence des informations me permettant d'apercevoir un sens nouveau bouleversent complètement ma façon d'aborder ma problématique. J'avais des données brutes insoupçonnées obtenues rigoureusement et pertinentes pour ma recherche.

Mais plus précieux encore, j'avais réussi à replonger dans un moment précédent l'hommage à Jean-Marc, sans le dénaturer, bien au contraire. En retrouvant avec justesse les émotions et la richesse de mon expérience de l'époque (cachée dans les flèches de mon premier schéma), alors que l'entretien avait eu lieu un an et demi après les événements. Vermersch explique cela par le fait que pour « le sujet, au moment où il parle de la situation passée, est présent en pensée au vécu de cette situation » (2006, p 57). La personne tombe en évocation, en mettant en branle ce qu'il nomme la mémoire concrète : « mémoire du vécu dans tout ce qu'il comporte de sensorialité et le cas échéant d'émotion » (2006, p. 100) opposée à la mémoire intellectuelle, se référant aux informations satellites abordées plus tôt. J'irais plus loin en disant que notre corps revit également les émotions de l'époque, ce qui implique encore plus de richesse à cette production de donnée. Il s'agit de « la position de parole incarnée, c'est-à-dire le fait que lorsque le sujet verbalise son vécu, il soit en relation intime avec ce vécu passé » (Vermersch, 2012, p. 78).

3.2 DONNÉES PRODUITES : RENDRE COMPTE DE L'INTELLIGENCE DE L'AGIR

Pour réaliser les entretiens d'explicitation, j'ai demandé à une collègue formée à la méthode de jouer le rôle de l'interviewer. Nous avons pu nous rencontrer trois fois et chaque séance s'est déroulée de la même manière. Comme je ne souhaitais pas aller dans les événements marquants de l'hommage (ceux présents dans les encadrés de la figure 2 : comme la conférence de Marie, ou le salut en lui-même), mais plutôt explorer ce qu'il y avait entre ces moments (les fameuses flèches de la figure 2), j'ai demandé à ma collègue de me guider à travers des moments apparemment anodins. Ceci commençait généralement par un récit simple de ce qui se passait pour moi lors du symposium, pour très vite aller plus en profondeur grâce à des questions propres à l'entretien d'explicitation. Tous les entretiens étaient enregistrés, puis retranscrits mot à mot, pour en faciliter l'utilisation. Ceci donne trois textes d'une quinzaine de pages chacun. Voici un schéma situant les moments retenus lors des entretiens d'explicitation dans toute la séquence du symposium. Cela me sera utile pour la suite du mémoire.

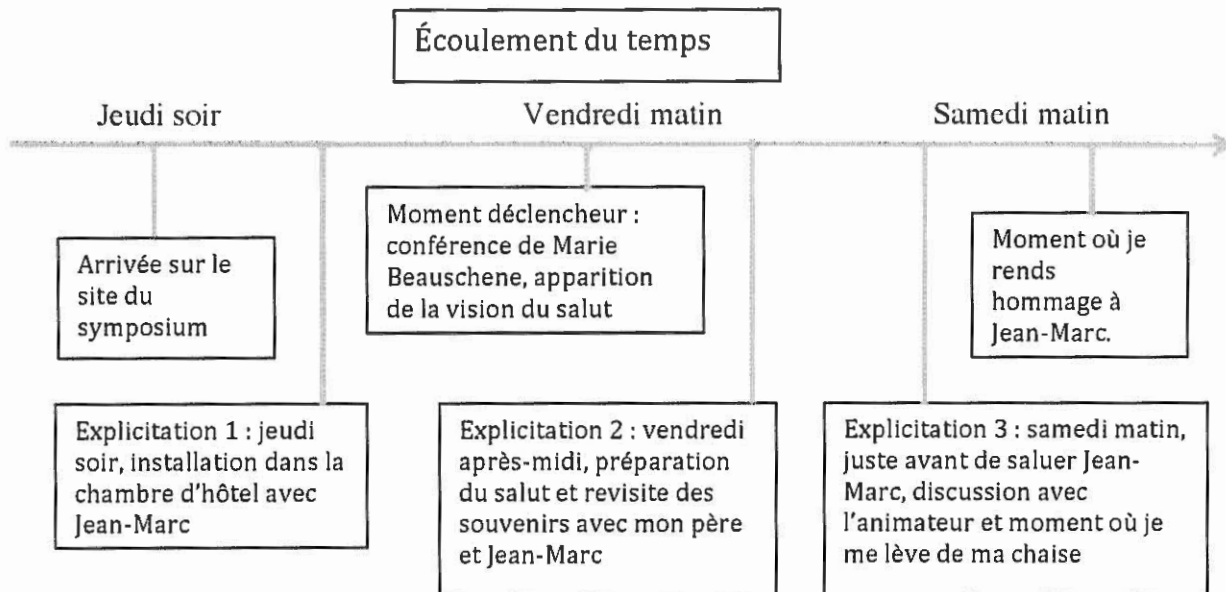


Figure 5 : Place dans le temps des moments explicités

J'ai donc exploré pendant une heure trente environ mon arrivée sur les lieux du symposium, lors de la première soirée, jusqu'à mon installation dans la chambre d'hôtel. Totalement anodin au premier abord, l'explicitation de ce moment s'est révélée d'une grande richesse pour mon sujet de maîtrise. Parce que je découvrais sous un jour nouveau des actions que je posais et qui ont, j'en ai l'intuition, grandement favorisé mon passage à l'action pour le salut. On y découvre entre autres comment le fait de vivre cette installation avec Jean-Marc de manière aussi simple et complice fait écho à des moments difficiles avec mon père.

Il me semble que je suis en train de me brosser les dents. Je vois Jean-Marc en train de se lever tout naturellement pour allumer la télé et aller s'allonger sur le lit pour écouter la télé un peu. Ça, j'étais super content de ce moment. Je trouvais ça le fun qu'il est un geste aussi naturel. De se lever, d'allumer la télé et de l'écouter sur le lit alors que moi je suis en train de me brosser les dents (extrait de l'entretien d'explicitation 1, 2013).

Ceci s'est poursuivi lors d'un deuxième entretien, où nous sommes allés explorer le deuxième jour du symposium, encore une fois pendant une heure trente. Le passage se situe en après-midi, suite à l'apparition de l'évidence de réaliser l'hommage à Jean-Marc. Dans cet entretien, nous avons pu mettre en évidence le processus de construction du salut. Comment, alors que j'étais censé écouter une conférence, je « m'échappais » vers un autre endroit pour pouvoir prendre acte, mais aussi construire la séquence de l'hommage devant tout le monde : le salut, l'entraînement des autres personnes de la salle, les quelques mots que j'allais dire...

Là, je vogue vers... je commence à réfléchir aux gestes. Là ça part avec la gratitude que j'ai pour Jean-Marc. Pis après ça, c'est comme si je suis parti du geste alors je reviens pour essayer de construire le film. Donc, parfois je repars du début. Après ça, je continue à reconstruire le geste (extrait de l'entretien d'explicitation 1, 2013).

Encore une fois, il s'agit d'un moment dont je ne me souvenais plus du tout et qui a révélé toute sa richesse lors de l'explicitation.

Le dernier moment explicité se situe dans la dernière matinée, juste avant la réalisation de l'hommage. Pendant une heure, je décris les gestes que je pose pour m'assurer que je vais pouvoir faire ce salut, mes doutes juste avant de le faire, mes états d'âme quand je me rends compte qu'il n'y aura pas d'espace pour aller devant le groupe et ma décision de me lever de ma chaise et de me mettre finalement en action.

La porte ouvre (...). Les gens pourraient tout simplement partir et rien ne se passerait. Est-ce que tu vas laisser passer ça ? (...) Je sens qu'il faut que je fasse quelque chose. Il faut que je prenne une décision. Soit je ne bouge pas et je laisse tomber, soit je fais le choix et je fais quelque chose (extrait de l'entretien d'explicitation 1, 2013).

La profondeur de l'explicitation a mis en évidence de nombreux savoirs d'actions passés totalement inaperçus à ma conscience lorsque j'avais vécu le moment, ou quand j'y repensais sans me mettre en posture d'évocation.

Fondamentaux pour ma recherche, ces trois moments seront analysés finement. Car ils possèdent de nombreuses données essentielles pour mettre en évidence les gestes posés pour favoriser le passage de la maturation à l'action transformatrice.

3.3 LE RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE : MISE EN PERSPECTIVE

Si l'outil de l'entretien d'explicitation me paraît incontournable pour mieux comprendre ce qui se passe autour de ce fameux geste hommage, je craignais tout de même de perdre une certaine couleur. Il m'apparaît en effet difficile de bien rendre compte de toute la richesse de l'action en préparation puis en réalisation, si je ne tenais pas compte également d'une dimension essentielle qui me motorisait dans cette action : les émotions et les souvenirs qui resurgissaient au fur et à mesure que je préparais l'hommage (contenus, encore une fois, dans les flèches).

Seulement voilà, l'entretien d'explicitation ne pouvait rendre compte de ces souvenirs, bien antérieurs au moment de l'hommage, puisqu'il s'agit de déplier l'action et non de la contextualiser. Il me fallait alors trouver une nouvelle méthode pour nommer ces souvenirs, les faire apparaître en mots et non uniquement en émotions abstraites. Ne serait-ce que pour que le lecteur, et peut-être aussi moi-même, nous comprenions mieux ce que je désigne par le terme de « Chaos », pièce maîtresse de ma problématique pour le moment. Mais aussi faire apparaître des liens entre le passage de la maturation à l'action transformatrice et l'apaisement du chaos. Le récit autobiographique était tout désigné pour cela.

Justement, dans le cadre de ma maîtrise, un cours optionnel de 45 heures est offert aux étudiants afin de les outiller à l'utilisation de cette méthode de recherche. Je m'y suis inscrit dans le but de nommer des morceaux de ma vie passée. Quelle ne fut pas ma surprise quand je réalisai que c'est exactement ce que le récit autobiographique me permettrait de faire. Mais avant de parler d'autobiographie, attardons-nous sur l'apparition du récit de vie comme méthodologie dans les sciences sociales.

Si le récit de vie et l'autobiographie sont des pratiques littéraires courantes qui remontent à l'antiquité (Pineau, Le Grand, 1993) et utilisés à des fins diverses par la psychologie depuis le début du XX^e siècle (Pineau, Marie-Michèle, 1983), ce n'est qu'à partir de 1978 qu'ils ont été reconnus comme méthodologie de recherche dans le champ des sciences sociales (Pineau, Marie-Michèle, 1983). Alors que les méthodes de collectes de données quantitatives dominaient la recherche en sociologie, elles posaient le problème de ne pas mettre en évidence la richesse du contexte des personnes ayant développé une pratique particulière. Avoir des statistiques sur le métier de Boulanger dans la France des années 1970 ne permettait pas de saisir le contexte réel des boulangers tel qu'ils vivaient et pratiquaient leur métier (Bertaux, 1997). Il fallait donc pour les sociologues de l'époque découvrir une nouvelle méthode afin de s'intéresser davantage à des pratiques dans une perspective ethnosociologique : « l'idée centrale étant qu'à travers les pratiques, on peut commencer à comprendre les contextes sociaux au sein desquels elles se sont inscrites et qu'elles contribuent à reproduire ou à transformer » (Bertaux, 1997, p. 8). Plus généralement, la sociologie cherchait à s'affranchir de la méthodologie quantitative pour découvrir une nouvelle manière de créer de la connaissance, plus adaptée au terrain propre à la sociologie. Les travaux de Glaser et Strauss à la fin des années 1970 représentent un témoignage marquant de cette révolution.

Le récit de vie s'est avéré être un outil particulièrement intéressant pour étudier ces pratiques. Bertaux décrit le récit de vie comme « une forme particulière d'entretien, l'entretien narratif, au cours duquel un chercheur demande à une personne ci-après

dénommée « sujet » de lui raconter tout ou partie de son expérience vécue » (1997, p. 6). Je compléterai en nommant que le récit de vie peut être enrichi de toute forme de documentation permettant de mettre en évidence des éléments de l'histoire de la personne à un moment donné, que ce soit des extraits de journaux intimes, des articles de presse ou encore des documents audio, photographique ou vidéo. « Parce qu'un récit de vie raconte l'histoire d'une vie, il est structuré autour d'une succession temporelle d'évènements et de situations qui en résultent » (Bertaux, p 33). Pour que le récit soit le plus complet possible, il convient de l'étoffer des matériaux jugés pertinents par la personne réalisant son récit de vie. Détail important, la pratique du récit de vie n'est ici jamais dissociée des travaux menés par le chercheur. Si la personne qui raconte sa vie prend le contrôle de l'entretien, ce n'est qu'après un contrat bien établi entre elle et le chercheur, pour les besoins de la recherche. Ce n'est donc pas une forme littéraire ou de tradition orale, mais bel et bien un outil s'inscrivant dans le cadre d'une recherche.

Mais là où la sociologie utilise le récit de vie comme méthodologie d'enquête auprès de plusieurs représentants d'une thématique donnée (comme la classe des boulangers à travers la France), non pas « pour comprendre telle ou telle personne en profondeur, mais pour extraire des expériences de ceux qui ont vécu une partie de leur vie au sein de cet objet social des informations et des descriptions qui, une fois analysées et assemblées, aident à en comprendre le fonctionnement et les dynamiques internes » (Bertaux, 1997, p 45), c'est exactement l'inverse qui se produit dans le champ d'études des pratiques psychosociales. Comme le démontre mon exposé sur les objectifs de la maîtrise, le premier objet de recherche est la pratique même de l'étudiant, mais aussi son identité en tant que praticien. Le récit de vie devient alors un bel outil pour permettre de comprendre comment cette pratique s'est inscrite dans la trajectoire de vie du praticien. Ou dans mon cas présent, comment l'hommage à Jean-Marc est une réponse à un chaos présent dans ma vie depuis l'âge de cinq ans.

Le récit de vie devient alors récit autobiographique, plus propice avec la posture à la première personne. Il n'est plus question de raconter sa vie à travers un entretien avec un chercheur en face de soi, mais de réaliser son autobiographie. Encore une fois, le but premier n'est pas d'en faire un livre à publier après sa mort, mais de réaliser un exercice s'inscrivant dans une activité de recherche dans le champ d'études des pratiques psychosociales (ce qui n'empêche pas d'utiliser le produit final sous d'autres formes).

L'autobiographie (littéralement : biographie d'une personne faite par elle-même) n'est pas si vieille dans notre monde occidental, apparaissant au début du XIX^e siècle et étant réellement lancé par les confessions de Rousseau (1782, 1789). Et ce n'est que bien plus tard, dans le dernier tiers du XX^e siècle, que l'on en saisit la richesse dans le cadre de l'autoformation des adultes. Gaston Pineau et Marie-Michèle en ont largement parlé dans leur ouvrage *Produire sa vie : autoformation et autobiographie* (1983, réédité en 2012). La particularité de l'autobiographie se situe dans l'exercice même, celui de permettre à une personne de mettre en mots sa propre vie, qu'il est encore en train de vivre (au contraire de la biographie, pouvant être rédigée par un tiers de manière posthume). Ainsi, l'autobiographie devient pour Pineau une « activité symbolique pour essayer de se comprendre comme totalité, comme vie, activité essentielle à l'autoformation de cette vie, pour autant que la composante symbolique est intrinsèque à la vie humaine » (1983, p 124).

Cette dernière idée prend toute son importance pour mon sujet de maîtrise, car je tente de mieux comprendre un processus hautement transformateur pour ma propre vie, celui du passage de la maturation à l'action dans un moment comme celui du symposium des histoires de vie. Mais alors que ma vision première (ramenant toujours au premier schéma) se réduisait à la séquence des trois jours du symposium, je perdais une partie importante de ce processus : les souvenirs et les remémorations prenant place tout au long de la préparation de mon action. L'autobiographie de par sa forme littéraire, m'a alors permis de me tenir devant une feuille de papier pour mettre en mot ces souvenirs, jusqu'alors timidement exprimés dans mon sujet de maîtrise. Mais attention, il n'était pas

question de faire un récit autobiographique sur tout et n'importe quoi. Il devait rester en cohérence avec mon sujet de maîtrise. Alors je me suis basé sur deux thèmes précis : les relations à mon père et à Jean-Marc Pilon, en gardant toujours un lien avec les événements du symposium.

3.4 DONNÉES PRODUITES : REPLONGER DANS LE CHAOS ET L'APAISEMENT

Comme je l'ai mentionné à plusieurs reprises dans mon texte, la construction du salut s'accompagnait de remémoration de souvenirs avec mon père, mais aussi avec Jean-Marc. Intimement liés à l'hommage que j'étais en train de préparer, ces souvenirs tracent le fil « du chaos de la paternité brisée à l'apaisement du père adoptif ». C'est le titre que j'ai donné à mon récit autobiographique.

Au moment de l'écriture de ce récit, je n'avais pas vraiment de justification scientifique pour le faire. J'étais encore au stade de l'« intuition heuristique ». En y réfléchissant a posteriori, je ne me voyais pas écrire sur mon thème de maîtrise sans nommer d'une manière ou d'une autre ce qui avait donné, je le crois, une telle puissance à l'hommage. Sans toutes les difficultés vécues avec mon père, sans tous les moments d'apaisement et de réconciliation vécus avec Jean-Marc, je ne pense pas que cet hommage aurait représenté autant pour moi. Je suis même certain que je ne serais pas en train d'écrire ce texte à l'heure actuelle. Mais ces souvenirs ne sont pas qu'une tentative de mise en contexte de ma vie passée. Ils ont également joué un rôle important dans la préparation du salut au symposium, puisqu'ils remontaient régulièrement à ma mémoire tout au long de ce que j'appelle la « maturation silencieuse ».

Voici pourquoi je me suis mis devant un écran d'ordinateur, pour écrire des souvenirs selon deux thèmes : mon père et Jean-Marc. La première partie concernant mon père fait quinze pages. J'y navigue entre des souvenirs d'enfance avant le jugement statuant qu'il n'a plus ma garde et n'a plus le droit d'avoir de contact avec moi et après ce

jugement. Ceci couvre la période de mes cinq ans jusqu'à mes vingt ans environ. La lecture de quelques extraits à mes collègues chercheurs m'a démontré qu'il y avait également un narrateur qui prenait une posture plus externe à ces souvenirs, comme pour expliquer ou mettre en contexte les souvenirs. J'ai intitulé cette partie : « le chaos de la paternité brisée ».

La partie concernant Jean-Marc fait également une quinzaine de pages. Je raconte cette fois-ci son rôle d'accompagnateur dans ma vie, d'abord professionnelle, puis personnelle. Au travers de mes doutes, de mes validations et de mes réalisations, je relate comment il a été une présence importante pour me permettre de devenir un peu plus un homme. La période couverte va de mes vingt-deux ans jusqu'à mes vingt-cinq ans. Les quatre dernières pages représentent un récit des trois jours du symposium des histoires de vie, que l'on peut retrouver au début de ce texte. Je trouvais important d'écrire ce récit, afin de faciliter la compréhension pour le lecteur de toute la séquence. Cette partie s'intitule « l'apaisement du père adoptif ».

Avec l'explicitation, j'ai pu nommer avec précisions les faits de certaines actions lors du symposium, tout en conservant leur part d'émotion grâce à l'évocation. Le récit autobiographique m'a permis de faire la même chose concernant mon histoire passée. La liberté d'écrire sans analyse ou jugement, grâce à la forme du récit, m'a donné la possibilité de dresser un tableau on ne peut plus juste de ce que je nomme le chaos de la relation avec mon père, mais aussi l'apaisement de ma relation avec Jean-Marc. Mais plus encore, dans la perspective de comprendre ma vie comme une totalité, le récit mettait en évidence la place primordiale de ces souvenirs dans la maturation de l'action. Comment les émotions suscitées par ces souvenirs ont été majeures dans les éléments ayant permis ce passage. Autrement dit, mon premier regard diachronique sur les événements du symposium m'éloignait grandement de la richesse de la maturation avant l'action.

3.5 RÉCIT PHÉNOMÉNOLOGIQUE : « JE ME SOUVIENS »

Pour compléter ces deux méthodes de production de données, j'ai eu l'occasion de réaliser de courts récits phénoménologiques selon la méthode du « je me souviens » développé par Pascal Galvani. Son objectif est de rédiger brièvement des souvenirs liés à la pratique étudiée, tout en respectant une description phénoménologique. C'est-à-dire au plus proche de « décrire complètement une expérience, mais rien que cette expérience vécue » (Galvani, 2013, p 15).

Pour décrire le déroulement d'un atelier d'écriture, voici la méthode utilisée telle que décrite par Pascal Galvani. Il est suggéré aux participants de laisser remonter à leur mémoire des souvenirs de moments intenses ou banals liés à leur pratique. Avant d'écrire, un temps leur est laissé pour qu'ils remontent à leur mémoire des détails concernant le moment : impressions visuelles, gestes, situations, personnes, moment de la journée... Une attention particulière est portée sur l'action, sur ce que les participants ont fait. Une fois cette courte remémoration effectuée, il est demandé aux participants d'écrire un court texte décrivant ce moment, selon ce qui leur est apparu. Le texte doit commencer par « je me souviens », utiliser le présent et rester le plus proche possible de l'expérience vécue.

Cette méthode possède le premier avantage de favoriser en peu de temps la production d'un matériel généralement très riche concernant l'objet de recherche. Certainement parce qu'elle permet « de retrouver, en deçà des mots, un contact avec la source vive du sens des expériences » (Galvani, 2013, p 17). Mais la relecture, le partage et l'exploration des textes permettent également de mettre en évidence des thèmes et des questionnements en lien avec le thème de recherche. Autrement dit, il s'agit d'un outil particulièrement pertinent pour l'étape de la problématisation, car il permet l'émergence d'intuitions heuristiques, appuyées par une connexion forte à « une première image de l'intelligence pratique » (Galvani, 2013, p. 18).

3.6 DONNÉES PRODUITES : PROBLÉMATISATION ET PRATIQUE PROFESSIONNELLE

Les premières données à apparaître dans ma scolarité de maîtrise sont les « je me souviens ». Je connaissais déjà la méthode, alors je l'ai utilisée pour donner de la cohérence à ma lettre de motivation rédigée pour mon dossier d'inscription. Ceci m'a permis d'écrire quatre courts récits, tous reliés au thème, encore flou à l'époque, du passage de la réflexion à l'action. En fait, je me suis simplement assis devant une feuille blanche en pensant aux moments qui illustrent le plus ce passage. Les textes qui en sont ressortis rendent compte d'évènements décisifs, qui ont changé radicalement le reste de ma vie. La particularité de ces moments était de faire référence à un passé lointain, plutôt qu'à une période contemporaine. Je ne le savais pas encore, mais ceci était une piste vers « l'action transformatrice ».

À cela c'est ajouté deux autres textes, réalisés lors d'ateliers collectifs en classe. Ils ont eu l'avantage d'être réalisés sous les consignes d'un professeur, et donc d'être encore plus spontanés que les premiers écrits. Les souvenirs ont donc été totalement inattendus, ce qui a permis d'ouvrir de nouvelles perspectives pour la suite. Ils ont également eu le mérite de faire référence à des moments de ma pratique professionnelle actuelle. Ainsi, de faire le lien entre un questionnement que je porte depuis un long moment et des évènements récents au moment de la rédaction.

Dans tous les cas, le partage de ces six « je me souviens » avec mes collègues chercheurs a permis, comme le nomme si bien Pascal Galvani, de mettre en évidence des « intuitions heuristiques à propos des questions » (2013, p 17) sous-jacentes à mon thème de recherche. C'est d'ailleurs ainsi que s'est passée l'analyse de ces données, en groupe, avec une lecture puis des résonances des autres étudiants. Ceci m'a permis de définir et de préciser certains aspects de ma problématique. En particulier, la dimension de l'action transformatrice, que l'on retrouve dans tous mes textes et l'apaisement du chaos, qui est également un thème récurrent dans mes récits. La lecture de ces fragments phénoménologiques m'a permis de révéler « des thèmes transversaux aux différents

souvenirs, ce qui permet de prendre conscience du fil rouge » (Galvani, 2013, p 15) de ma recherche.

J'ai réutilisé un peu plus tard dans ma scolarité l'atelier du « je me souviens », cette fois pour faire ressortir des moments en lien avec ma pratique professionnelle. Cette méthode semblait tout à fait appropriée afin de me rapprocher de ma pratique au-delà de ce que je me raconte habituellement. Pour cela, j'ai bénéficié de l'aide d'une personne externe, qui m'a aidé à faire remonter des souvenirs que ne venaient pas spontanément à moi. J'ai pris en note les titres de ces souvenirs, puis j'en ai fait une sélection pour déterminer ceux qui me semblaient les plus pertinents pour ma recherche. Voici différents thèmes utilisés par la personne accompagnatrice et qui m'ont aidé dans mes évocations :

- Souvenirs spontanés en lien avec ta maîtrise ;
- Souvenirs d'évaluation en lien avec l'utilisation du passé ;
- Souvenirs en lien avec la mise en action ;
- Souvenirs en lien avec le passage ;
- Souvenirs en lien avec une préparation avant de rencontrer les gens (maturation).

J'ai ainsi pu rassembler six « je me souviens », qui vont me servir pour l'écriture de mon chapitre final sur les liens avec la pratique d'évaluateur.

Mon matériel de recherche se résume donc à :

- Souvenirs en lien avec le passage ;
- Transcriptions de trois entretiens d'explicitation ;
- Récit autobiographique en deux parties, une sur mon père et une sur Jean-Marc ;
- Douze « je me souviens », sur des moments en lien avec mon histoire et sur des moments de ma pratique d'évaluateur.

Dans le prochain chapitre, j'expliquerai comment j'aborde l'analyse de ce matériel pour les besoins de ma recherche.

CHAPITRE 4

MÉTHODES D'ANALYSE QUALITATIVE ET VALIDITE

Avant d'aborder la méthode d'analyse qualitative utilisée, il est intéressant de rappeler ici que même si la posture à la première personne implique une épistémologie et des méthodes de production de données bien différentes du point de vue à la deuxième ou troisième personne, l'analyse et la théorisation suivent les mêmes lois en ce qui concerne la valeur scientifique. « Les distinctions entre points de vue en première, deuxième et troisième personne s'abolissent, dans la mesure où toute conclusion de recherche doit se fonder sur une argumentation rationnelle qui part des faits recueillis et aboutit à des interprétations justifiées à des degrés divers de validation et de plausibilité » (Vermersch, 2012, p.84). Je tenterai d'exposer cette rigueur ici, à travers la méthode d'analyse par théorisation ancrée.

4.1 ANALYSE QUALITATIVE ET THÉORISATION ANCRÉE

Que ce soit pour les entretiens d'explicitation, le récit autobiographique ou les « je me souviens », nous sommes en présence de données qualitatives demandant une méthodologie d'analyse particulière pour pouvoir les utiliser. Quelle que soit la posture épistémologique adoptée, « l'analyse représente les efforts du chercheur pour découvrir les liens à travers les faits accumulés » (Deslauriers, 1991, p.79). Le matériel qualitatif n'échappe pas à cette définition et doit passer par de nombreuses étapes avant de livrer un sens suffisant pour les besoins de la recherche. Comme le dit Morin, « ce n'est que par approches répétées que le matériel se met progressivement à parler, révélant ainsi peu à peu différents niveaux de significations dont on n'aurait même pas eu idée au début de l'analyse » (Deslauriers, 1991, p. 81).

Ceci est une bonne nouvelle compte tenu de mon défaut de vouloir théoriser trop vite : l'analyse va me forcer à passer par des étapes rigoureuses afin de décortiquer mes

données avant d'en arriver à une théorisation. Encore faut-il savoir comment s'y prendre pour ces différentes étapes. Mais avant de les aborder, il est important de rappeler ici la démarche inductive de ma recherche, où je tente, à partir des données produites, de mieux comprendre le processus traversé pour permettre le passage de la maturation à l'action transformatrice sans poser d'hypothèses de départ à valider. Il est donc très important que je reste fidèle à mes données dans un premier temps, pour être certain de décrire et de tirer du sens à partir de ce qu'il s'est passé pour moi, et non à partir d'une théorie déjà existante. Ce qui ne m'empêchera pas de faire des liens avec ces théories dans un second temps.

En partant de ce principe d'induction, la méthode d'analyse par théorisation ancrée s'avère de prime abord tout à fait pertinente pour les besoins de ma maîtrise. Pour la présenter ici, je m'appuie sur un article de Pierre Paillé datant de 1994. La théorisation ancrée (traduction-adaptation de *grounded theory* de Glaser et Strauss de 1967) a été développée afin de décrire de manière précise comment il était possible, à partir d'entretiens qualitatifs, de réaliser des étapes rigoureuses permettant de passer « d'une masse imposante de données brutes (...) à une description et une analyse minutieuse d'un phénomène savamment questionné » (Paillé, 1994, p 147).

Alors comment fait-on, une fois devant la retranscription complète d'un entretien ? La première étape consiste à codifier le texte en lui posant un certain nombre de questions. Ceci, afin de commencer à faire apparaître les informations pertinentes contenues dans le fil du texte. Ces questions peuvent être les suivantes : « Qu'est-ce qu'il y a ici, qu'est-ce que c'est, de quoi s'agit-il ? » (Paillé, 1994, p.154). À chaque fois qu'une réponse apparaît suite à une phrase ou un ensemble de phrases, le chercheur pourra la noter dans la marge du texte. Cette première codification va ainsi nommer un certain nombre de codes, plus ou moins bien formulés. L'important pour le moment est de codifier rigoureusement l'ensemble du texte, dans « un premier exercice de sens » (Paillé, 1994, p.156).

Ces codes pourront ensuite être regroupés afin de créer des catégories. Ceci sert à « porter l'analyse à un niveau conceptuel en nommant de manière plus riche et plus englobante les phénomènes, les événements qui se dégagent des données » (Paillé, 1994, p. 159). Autrement dit, de code décrivant simplement le contenu du texte, on commence à voir apparaître des tendances permettant d'amorcer une meilleure compréhension de l'objet étudié. Pour créer ces catégories, le chercheur n'a d'autre choix que d'utiliser sa « sensibilité théorique » (Paillé, 1994, p. 160). Autrement dit, des catégories qui lui apparaissent plus facilement, auxquelles il est plus sensible. Elles peuvent être issues des grilles d'analyse qu'il possède implicitement part les théories qu'il a intégrées au cours de sa vie. C'est pourquoi, pour une même situation, un psychologue clinicien et un ethnologue ne verront pas les mêmes catégories.

Elles ne sont de toute façon pas définitives, puisque les prochaines étapes consistent à travailler et à retravailler ces catégories afin de les construire, les préciser et les consolider. Pour cela, une question va être aidante encore une fois : « qu'entends tu par ... ? ». Ce qui permet de décrire à quoi cette catégorie renvoie. Donc, retourner aux données, pour y trouver les réponses à la question, mais aussi vérifier si la catégorie trouvée décrit bien une partie du phénomène. De ce fait, il sera possible de nommer des caractéristiques de cette catégorie. Ceci permettra d'expliquer la catégorie et éventuellement, d'en dévoiler la construction à des lecteurs n'ayant pas réalisé l'analyse complète.

Une fois les catégories bien établies, il convient de les mettre en relation afin de s'approcher d'une schématisation du phénomène, pour que « les relations commencent à se dégager et, au bout du compte, le chercheur dépasse la simple mise en relation de catégories et commence à accéder à l'événement, à l'explication, à l'histoire » (Paillé, 1994, p. 168). Il sera entre autres possible de mettre en évidence une hiérarchie entre les catégories, certaines étant plus importantes que d'autres à prendre en considération pour décrire le phénomène. Mais aussi, à illustrer une compréhension nouvelle, invisible dans les

données empiriques, mais présente dans cette mise en relation. On passe donc « d'un plan relativement statique à un plan dynamique, de la constatation au récit, de la description à l'explication » (Paillé, 1994, p. 171).

Puisque l'établissement des catégories et leur mise en relation peuvent conduire à des possibilités infinies d'analyse, il devient important de procéder à une étape d'intégration. Celle-ci « doit donner lieu à la délimitation de l'objet précis que deviendra l'analyse » (Paillé, 1994, p.172). Autrement dit, il est important à cette étape de se recentrer sur ce qui est pertinent compte tenu des besoins de la recherche. Ceci pour aider la modélisation, qui vise à reproduire le plus fidèlement possible la compréhension du phénomène mis en évidence par les catégories et leur mise en relation. On en arrive à la théorisation, qui tente d'illustrer de manière rigoureuse les dimensions du phénomène étudié. Voici une figure simple résumant ces étapes d'analyse, tirée de la page 153 du texte de Pierre Paillé (1994).

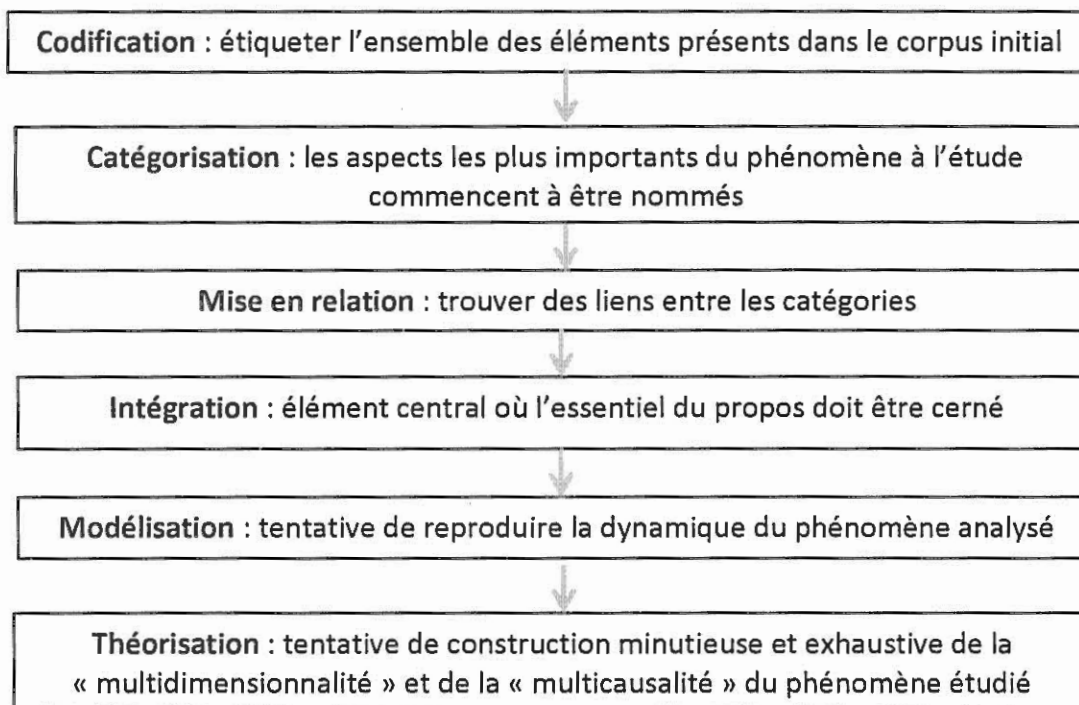


Figure 6 : Étapes de la théorisation ancrée

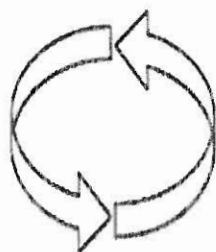
Si l'enchaînement de ces étapes paraît logique et cohérent, il demande en pratique de nombreux aller et retour entre les différentes étapes. Une mise en lien entre deux catégories peut en effet mettre en relief une nouvelle codification et ainsi, créer de nouvelles catégories. Ces dernières peuvent amener à bouger de nouveau une modélisation établie provisoirement. Il convient donc de garder en mémoire le caractère itératif et inductif de cette démarche. C'est pourquoi la théorisation n'arrive qu'au bout d'un long processus de tâtonnement, où le chercheur a exploré les dédales des données jusqu'à en saisir un sens jugé suffisant pour exprimer la complexité du phénomène étudié. Ceci a pour avantage de permettre à la conceptualisation de se vérifier au fur et à mesure de l'analyse. Puisque cette méthode implique un retour continuels aux données empiriques, pour y vérifier, mieux documenter et approfondir la compréhension du phénomène. Comme le dit Paillé : « une théorisation ancrée est construite et validée simultanément par la comparaison constante entre la réalité observée et l'analyse en émergence » (1994, p.150).

4.2 ANALYSE RÉFLEXIVE ET DIALOGIQUE

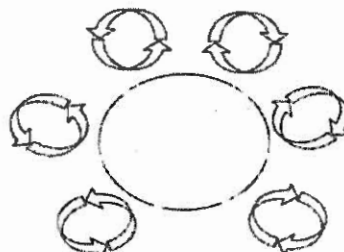
Si la maîtrise en étude des pratiques propose une posture radicale à la première personne, le dialogue entre les membres d'une cohorte de recherche est une composante essentielle du travail de recherche, que ce soit lors de la problématisation, de l'établissement des méthodes de collecte de données ou de l'analyse des données. Compte tenu de la nature intime des données issues de son expérience, le chercheur est littéralement collé dessus. Il doit prendre ses distances et faire apparaître autre chose que ce qu'il a l'habitude de voir dans son vécu. Le regard des autres devient ainsi très important, puisqu'ils ne sont pas soumis au même regard interprétatif que nous. Ils ne portent pas les mêmes lunettes vu que ce n'est pas leur expérience. L'intimité avec les données n'est pas la même. Leur partage va donc permettre d'élargir le champ de vision du chercheur par rapport à ses données en première personne et ouvrir de nouvelles possibilités d'exploration pour la démarche inductive.

Pascal Galvani décrit cela en deux mouvements. Dans un premier temps, le chercheur réalise un retour réflexif personnel sur son expérience, pour la mettre en évidence et en faire une première analyse. « Quelle que soit la méthode utilisée, ce retour réflexif va permettre de transformer l'expérience par la prise de conscience et la problématisation » (Galvani, 2006). Il y a donc un travail solitaire qui est réalisé. C'est ce que j'ai pu faire lors de la mise en évidence de ma problématique, de la réalisation de mes entretiens d'explicitation ou encore dans l'écriture de mon récit autobiographique. Mais comme je l'ai montré dans mon premier chapitre, le piège pour moi dans ce premier mouvement a été d'aller trop vite dans les conclusions et d'établir précocement un premier modèle pour ma recherche.

Le deuxième mouvement de mise en dialogue intersubjectif propose un temps d'échange collectif sur les productions personnelles issues du retour réflexif. Autrement dit, un chercheur présente ses premières réflexions et les co-chercheurs font part de leur compréhension et commentaires. Ce mouvement est très important, car « en pluralisant les compréhensions de l'expérience, il favorise la prise de conscience et la décentralisation des « a priori » et des évidences subjectives » (Galvani, 2006). Sans le regard des autres, il y a de grands risques que l'on tombe dans ce que l'on connaît déjà, sans pouvoir sortir de nos angles morts. Lors de ma problématisation, comme je l'ai expliqué dans mon premier chapitre, mes camarades chercheurs m'ont permis de déconstruire la compréhension de mon sujet pour aller plus loin dans ma recherche.



Retour réflexif personnel sur l'expérience



Mise en dialogue intersubjectif

Figure 7 : Les deux mouvements de l'analyse réflexive et dialogique

J'ai expliqué à quelques reprises l'importance des discussions avec mes collègues chercheurs lors de l'exploration de ma problématique. Il en a été de même pour l'analyse de mes données, où j'ai pris soin d'inclure le regard de mes cochercheurs et des mes professeurs dès le départ. Ceci a eu lieu notamment lors d'un atelier en classe. Après une brève remise en contexte de ma maîtrise, j'ai présenté des extraits de mon deuxième entretien d'explicitation avec la question suivante : quels sont selon vous les gestes que j'ai réalisés et qui m'ont permis de passer à l'action ? Les échanges autour de cette question ont duré une bonne heure et furent très enrichissants. Je prenais soin d'accueillir sans juger trop hâtivement les interprétations de mes collègues. J'ai ensuite réalisé le verbatim de cette discussion de groupe pour en dégager les principaux points et m'en servir pour mon analyse. Le même processus a eu lieu pour les autres entretiens d'explicitation et pour les liens avec ma pratique professionnelle, sauf que les dialogues ont eu lieu cette fois-ci respectivement avec mon directeur de maîtrise et Pascal Galvani, un professeur enseignant l'analyse des données dans le programme de maîtrise.

Sans ces moments d'échanges avec d'autres, je n'aurais assurément pas pu aller aussi loin dans la compréhension de mon sujet de recherche et dans l'exploration de mes données. Il est d'ailleurs intéressant de constater que cette mise en dialogue implique de sortir de la posture à la première personne radicale, puisque d'autres chercheurs apportent également leur regard sur la démarche de recherche. On pourrait dire que la posture à la deuxième personne est ici adoptée, ou encore à la première personne du pluriel.

4.3 VALIDITÉ DE L'ANALYSE QUALITATIVE EN POSTURE À LA PREMIÈRE PERSONNE

Toutefois, une question demeure concernant cette démarche : la validité de la théorie produite. Comme nous l'avons vu, puisque nous avons affaire à une démarche inductive, il ne s'agit pas de vérifier des hypothèses de départ, mais au contraire de construire ces hypothèses à partir de données empiriques. De nouvelles règles sont donc à établir, différentes de celles d'une démarche hypothético-déductive. Jean-Pierre Desloriers

en fait un bon résumé dans son texte de 1991 sur la recherche qualitative, en se basant sur les travaux de Denzin (1978a, p.104-107), de Glaser et Strauss (1967, p.237 et séq.) et de Lincoln et Guba (1985, p. 289-331). Le tableau 1 tente d'exposer ces différents indicateurs de validité, selon le texte de Desloriers (1991, p.100).

Tableau 1 : Indicateurs de validité et de fidélité en recherche qualitative

Denzin (1978a, p.104-107)	Glaser et Strauss (1967, p.237 et séq.)	Lincoln et Guba (1985, p. 289-331)
<p>Validité comportementale : le sujet étudié se retrouve-t-il dans le comportement des personnes ?</p> <p>Est-il possible d'en observer la fréquence ?</p> <p>Est-il facilement observable et reconnaissable ?</p>	<p>La théorie induite rend compte du domaine étudié ;</p> <p>Elle est compréhensible par les personnes qui travaillent dans ce domaine, y compris le grand public ;</p> <p>Elle est suffisamment abstraite pour s'appliquer à plusieurs situations, mais au point de perdre la sensibilité de la situation et du quotidien ;</p> <p>Elle donne à l'utilisateur de la théorie un contrôle partiel sur sa vie quotidienne.</p>	<p>Crédibilité : le chercheur démontre les résultats obtenus et ils sont crédibles aux yeux des personnes ayant participé aux travaux de recherche ;</p> <p>Transférabilité : le chercheur doit spécifier le contexte à partir duquel les hypothèses et les concepts pourraient s'appliquer ;</p> <p>Fiabilité : objectif atteint en demandant à un autre chercheur de faire une sorte d'expertise de la recherche au niveau du suivi des procédures d'usage ;</p> <p>Validation : l'expert passe les données en revue, mais en plus de contrôler si les procédures ont été suivies, il les vérifie et atteste que les résultats obtenus concordent avec les données recueillies.</p>

Paillé nomme également trois stratégies dans son texte sur l'analyse par théorisation ancrée (1994, p178-179) :

- l'échantillonnage théorique visant à identifier des variations dans le phénomène ;
- la vérification des implications théoriques du modèle, qui propose d'aller valider sur le terrain une partie du modèle établi suite à l'analyse ;
- l'induction analytique, consistant à confronter le modèle avec des « cas négatifs ».

Malgré la profusion de critères et de stratégies pour valider les théories issues de recherche qualitative, je ne peux que demeurer insatisfait quand il s'agit de leur utilisation au type de recherches menées dans le cadre de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales. Ils concernent des recherches à la troisième personne. S'ils s'appliquent bien à la posture en première personne, ils ne rendent pas compte d'une caractéristique essentielle de la posture en première personne radicale, que j'ai tenté de nommer dans la partie sur la méthode heuristique. Je veux parler du chercheur qui « tente d'utiliser de toutes les façons possibles, sa capacité personnelle et unique d'intuition et d'« insight » dans la découverte de modèles et de significations et dans la formulation de concepts vigoureux » (Craig, 1978, p.186).

Cette intuition heuristique est constamment en branle tout au long de la recherche et de l'analyse. Ne serait-ce que pour voir des codifications possibles, établir des catégories que personne d'autre n'aurait vues, ou encore établir des mises en relation improbable, mais totalement pertinente pour l'objet de recherche. Dans mon cas, cette intuition m'a poussé à faire des choix importants pour ma méthodologie, mon terrain de recherche ou encore les données produites. Elle me guide pour savoir à quel endroit je dois creuser plus loin pour les besoins de ma problématique.

Cette subjectivité doit également être prise en compte dans la validité de l'analyse qualitative en posture à la première personne radicale. Tout simplement parce qu'il n'y a que le chercheur lui-même qui peut ressentir la satisfaction d'avoir suffisamment exploré

des données pour comprendre sa pratique. Ce critère est interne. Craig le nomme ainsi : « Je suis persuadé que le désir intérieur de clarté et d'intégrité constitue une force puissante chez le chercheur pionnier. (...) Pour moi, la valeur humaine de l'honnêteté et le désir personnel d'authenticité et d'intégrité sont les ressources les plus significatives quant à la validation subjective ». (Craig, 1978, p.196). Par contre cette intuition heuristique est présente dans toute recherche. Et si, dans une démarche portant essentiellement sur la pratique singulière d'une personne, la validation subjective prévalait sur les principes de transférabilité, de fiabilité ou d'implication théorique ? « En fait, ma propre conviction intérieure constituait l'élément capital de la validation de ce processus de recherche » (Craig, 1978, p.196).

Il faut également compter avec le fait que nous sommes en présence d'une démarche inductive fonctionnant par itération entre tous ses aspects. Ainsi, les premières intuitions permettant de poser une ébauche de problématique se trouvent très vite enrichies et modifiées par l'analyse de quelques données, ce qui conduit à élargir le champ de recherche et produire de nouveaux savoirs insoupçonnés au premier abord. Il s'opère chez le chercheur des prises de conscience et des transformations de perspectives jusqu'à la fin de l'analyse. Même son regard de praticien change complètement sur sa propre pratique, puisqu'il lui apparaît en conscience des aspects qu'ils ne connaissaient jusqu'alors qu'en acte. Une analyse qui ne ferait que vérifier les intuitions de départ semblerait quelque peu suspecte dans une telle démarche, tant la vision évolue au cours de la recherche. Ceci n'empêche pas de retrouver des similitudes entre les conclusions et les premières intuitions.

On peut ajouter à cela, de par l'utilisation de la phénoménologie, le critère d'universalité des conclusions de l'analyse. Ce qui est totalement différent de la généralisation. Dans cette approche de l'analyse de pratique à la première personne, c'est le praticien qui pousse de manière intime et profonde l'analyse de son propre modèle. Les conclusions de son étude ne s'appliquent donc qu'à lui-même en quelque sorte. Pourtant, d'autres personnes dans le même champ de pratique, en lisant l'analyse produite, vont reconnaître leur propre expérience dans les caractéristiques essentielles produites par l'analyse des données.

CHAPITRE 5

ANALYSE DES DONNÉES

Nous voici arrivés à l'analyse de mes données produites dans le cadre de ma maîtrise. Ces dernières consistent en trois entretiens d'explicitation et un récit autobiographique. Je n'ai pas utilisé de « je me souviens » dans ce chapitre, ils ont plus servis pour ma problématique et pour le chapitre suivant.

Il est important de se rappeler que concernant les entretiens d'explicitation ils font référence à des « moments entre les moments ». Autrement dit, dans ma quête de mieux comprendre la maturation, j'ai demandé à la personne qui menait les explicitations d'explorer plus en profondeur des moments qui paraissent à première vue moins importants, durant les trois jours de symposium précédent le salut à Jean-Marc. Ce choix a été semi-conscient, car le processus d'entretien d'explicitation invite à faire remonter des moments et non à les chercher consciemment. Je n'avais donc pas vraiment de contrôle sur ce qui allait apparaître. Pour faciliter la compréhension des événements du symposium, je replace ici la figure 5.

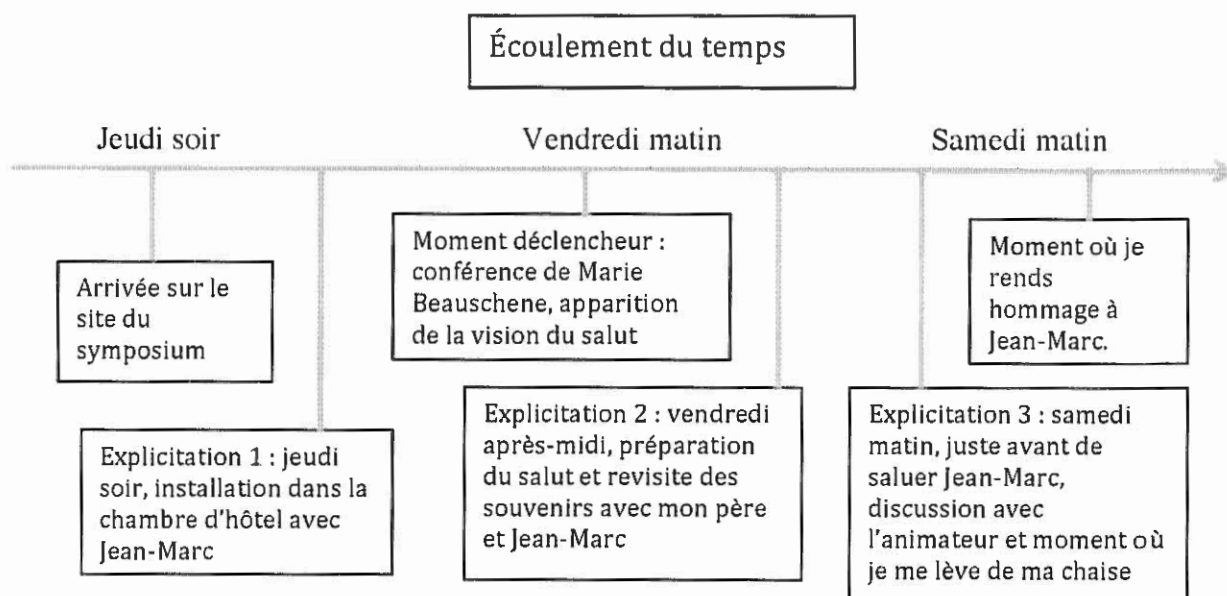


Figure 5 page 40 : Place dans le temps des moments explicités

Ces trois évènements seront présentés de manière chronologique. Pour que le lecteur puisse mieux les comprendre sans avoir à lire toute la transcription des entretiens, j'en ferais une brève présentation avant de rentrer dans les éléments importants pour ma recherche. Je ferai également de mon mieux pour rappeler les faits marquants du symposium. Il est tout de même conseillé de relire le récit présenté au début de ma problématique, pour avoir le déroulement en tête.

Si mon analyse se concentre essentiellement sur les évènements du symposium des histoires de vie, il y a tout de même une partie essentielle qui implique mon histoire passée avec mon père et Jean-Marc. Ceci m'a poussé à écrire un récit autobiographique composé de souvenirs avec ces deux hommes. Il est important de mentionner qu'ils ne se sont jamais rencontrés. J'intégrerai au moment opportun des parties de mon récit autobiographique, afin de permettre de mieux saisir quand je parle de souvenirs passés ou d'émotions qui me saisissent. C'est le meilleur moyen que j'ai trouvé au cours de ma recherche pour retranscrire au mieux ce que je vivais lors du symposium.

Les extraits issus de mon matériel de recherche (entretien d'explicitation ou récit autobiographique) seront identifiés clairement dans le texte, par des tableaux, des passages complets dans une autre mise en forme ou encore des citations au sein même du texte. À noter que les citations dans les tableaux sont des morceaux mis ensembles pour les besoins de l'analyse. Ils ne se suivent pas lors des entretiens.

Lors de mon analyse, je me concentrerai sur deux axes de pensée. Le premier concerne les gestes que je pose et qui sont selon moi des conditions facilitantes pour favoriser le passage de la maturation à l'action transformatrice. Les verbes d'action prendront donc une place importante dans ma lecture des explicitations. Un niveau complémentaire s'ajoute à cela, celui du processus venu apaiser une histoire de paternité blessée. J'espère à travers mon analyse réussir à illustrer les liens entre ces gestes concrets et un processus plus existentiel que je me plais à nommer l'apaisement du chaos.

5.1 ENTRETIEN D'EXPLICITATION 1 : LE PETIT GARÇON QUI PREND SA PLACE

Ce premier entretien d'explicitation couvre l'arrivée dans les lieux du symposium, le jeudi soir. J'y décris la voiture qui se gare dans le stationnement, le chemin jusqu'à l'entrée de l'hôtel et l'installation dans la chambre avec Jean-Marc.

5.1.1 Le petit garçon qui cherche sa place

Sans être majeurs, les moments dans le stationnement et sur le chemin vers l'hôtel mettent en évidence un premier thème qui m'est bien connu : celui du petit garçon qui cherche sa place.

Extraits de l'entretien d'explicitation 1, 2013

Le petit garçon qui a hâte d'explorer

« J'ai hâte d'aller à l'hôtel, j'ai hâte de savoir ce qui s'est passé, j'ai hâte de voir le monde, j'ai hâte de voir la chambre d'hôtel [...] » ;

« J'ai hâte de prendre mes bagages. J'ai hâte que Jean-Marc les autres sortent de la voiture, qu'on prenne les bagages pour aller vite vers l'hôtel [...] » ;

« J'ai hâte d'aller à l'hôtel en tout cas, j'ai hâte d'aller voir l'hôtel et d'aller voir le monde [...] » ;

« Ce qui me vient c'est un petit garçon qui trépigne d'impatience [...] ».

L'enjeu de trouver sa place juste en tenant compte des autres

« [...] en fait dans le moment j'ai l'impression qu'il y a un petit garçon qui veut courir jusqu'à l'hôtel et un adulte qui veut rester et attendre les autres. Qui dit : tu as fait le voyage avec eux, aide-les à prendre les bagages. Alors c'est ça que je fais. Je reste avec eux et je les aide à prendre les bagages [...] ».

Le petit garçon vit l'excitation du moment. Il découvre un tout nouveau lieu et il n'a qu'une envie, partir à la découverte de cette nouveauté. Mais l'adulte responsable revient vite, puisqu'il faut aider les autres à décharger les bagages de la voiture. Alors il reste pour

donner un coup de main. Ce n'est pas tant le petit garçon qui est important, quoique très lié au thème du père, mais surtout celui de prendre sa place pour ne pas déranger, pour être raisonnable. Je décris en effet très bien dans l'explicitation comment je prends en compte les autres plutôt que d'aller tout de suite dans mes élans intérieurs.

Je finis par attendre et les aider avec les bagages. Nous arrivons à l'hôtel et là je retrouve quelques amis que je prends le temps de saluer. Puis, nous allons nous installer dans la chambre avec Jean-Marc. C'est là que l'enjeu de prendre sa place prend toute son ampleur, bien plus que dans le stationnement.

Extraits de l'entretien d'explicitation 1, 2013

Trouver une place pour que l'on soit bien

« Je me demande si je vais le déranger, si je vais ronfler cette nuit. Ça, c'est assez net, et j'ai aussi, j'ai vraiment le goût que ça se passe bien. Ou un truc comme ça. Mais je ne le nomme pas à Jean-Marc[...] » ;

« [...] je cherche une place pour mon sac pour ne pas prendre trop de place [...] » ;

« Je sais qu'il y a vraiment un moment où j'ai la réflexion que je veux que ça se passe bien et je ne veux pas trop prendre de place. C'était vraiment : je veux être un bon petit gars [...] » ;

« Je veux qu'on passe un bon moment, mais je veux trouver ma place pour que Jean-Marc puisse être bien [...] ».

Des citations comme celle-ci, j'aurais pu en mettre encore dix. Concernant le fait que je bouge la nuit, que je ne veux pas laisser traîner mes affaires, que je veux que Jean-Marc se sente confortable... J'en mets à toutes les sauces. Il n'en faut pas plus pour illustrer combien cela me préoccupe. Il s'agit d'un enjeu très important ici, qui ressort fortement : « où est-ce que je vais prendre ma place ? »

Cette recherche de la place juste ne se fait pas pour moi, mais pour l'autre et pour la relation. Je vois bien combien il est important pour moi « *d'être un bon petit gars* » (extrait de l'entretien d'explicitation 1, 2013). Le fait que Jean-Marc puisse être bien revient à de nombreuses reprises dans mon explicitation. C'est donc bien un processus relationnel qui s'établit. Je suis même prêt à faire un sacrifice personnel pour cela : « (...) *je cherche la place, même pas pour que ça soit équitable, mais pour que j'en aie un petit peu moins pour que Jean-Marc en ait un peu plus* » (extrait de l'entretien d'explicitation 1, 2013). L'une des choses les plus étranges dans tout cela est que je ne lui demande jamais quelle serait pour lui la place juste dans le lit, je reste seul dans mes questionnements. Comme si cela reposait uniquement sur moi. Le sentiment de malaise dans cette recherche de place est bien réel, « *C'est comme s'il y a un sentiment que tant que je ne vais pas avoir trouver cette place il va y avoir quelque qui ne va pas être bon* » (extrait de l'entretien d'explicitation 1, 2013). Je parle même de panique intérieure.

5.1.2 La marche et la vision

Il est donc très important dans la situation que je réussisse à résoudre cet enjeu, pour apaiser ce malaise. Je pose des gestes très précis pour le résoudre.

Extraits de l'entretien d'explicitation 1, 2013

Marcher pour s'approprier l'espace

« *Il me semble que ça balaye l'espace du lit. Ha pis c'est là que je vais dans le fond de la chambre. J'avais mon attention sur le lit, mais là je l'ai plus sur le fond de la chambre. C'est là que je regarde vers le bureau et vers la fenêtre [...] » ;*

« *Mais je ne m'arrête pas temps que ça. Je vois, je dois m'arrêter un peu pour scruter la pièce, mais après ça je marche et il me semble que c'est dans cette marche que ma réflexion continue [...] » ;*

« *J'ai l'impression de marcher vers la fenêtre justement pour trouver plus de place [...] » ;*

« *Je ne me dis pas aussi consciemment que ça, ha je vais marcher vers la fenêtre pour me faire de la place dans la poitrine. C'est spontané, et c'est pour ça que j'essaye de voir plus loin [...]».*

Regarder sans voir

« *Je scrute la chambre, je la scrute, mais je ne vois pas d'image [...]* » ;

« *Je ne vois pas la porte qui s'ouvre, je vois la télé, mais je ne vois pas Jean-Marc. [...] Je sais qu'il est là, mais je ne le vois pas [...]* ».

Le premier geste que je fais et qui est décrit très clairement dans l'explicitation est celui de prendre possession de l'espace en marchant. Je parcours la chambre, depuis la porte d'entrée jusqu'à la fenêtre, en passant par la salle de bain et le système de ventilation. Je marche, je prends ma place géographiquement. Ceci a pour effet de faire de la place à l'intérieur de mon corps : « *faire de la place dans ma poitrine* » (extrait de l'entretien d'explicitation 1, 2013). Sans que je m'en rende compte, cette marche est très importante, car elle me permet de me mettre en processus pour résoudre l'enjeu de trouver ma place. Le geste est tout ce qu'il y a de plus banal : marcher. Et pourtant, il me permet de me mettre en mouvement plutôt que de rester avec mes réflexions et ma panique de ne pas la trouver cette place. J'appelle cela : la marche de l'espace.

Le second geste est celui de « scruter sans voir ». J'étais frappé en relisant mon explicitation de constater qu'à de nombreuses reprises, je parle de ce que je vois sans le voir réellement en image. Que ce soit des objets ou des gens. Le mot juste n'est pas de les sentir ou de deviner qu'ils sont là, mais bien de les voir sans les voir. Le rapport au regard est donc complètement différent ici, puisqu'il s'agit d'une vision sans image, d'un regard aveugle. C'est en cherchant une définition de la vision que j'ai trouvée une explication à ce phénomène étrange. En physiologie, la vision fait référence à la « fonction sensorielle par laquelle les yeux mettent l'homme et les animaux en rapport avec le monde extérieur, par l'intermédiaire de la lumière ».

Le regard ou la vision n'a donc plus pour fonction de me permettre de voir, mais de me mettre en relation avec le monde extérieur. Si la marche de l'espace me permet de parcourir le monde extérieur et de m'y inscrire dans sa géographie, le geste de la vision me

permet de me mettre en relation avec lui. Le geste est donc double : un déplacement physique et un regard relationnel. Ces deux mouvements m'ont aidé à finalement trouver cette place juste dans la chambre avec Jean-Marc. Elle était tout simplement de me mettre du côté gauche du lit et lui du côté droit. Mais quel chemin pour arriver à une conclusion aussi simple !

En fait, ce n'est pas tout à fait la conclusion de ce premier récit autobiographique. Car il y a quelque chose de majeur qui a eu lieu dans ce premier soir, dans la chambre avec Jean-Marc. Un moment de complicité à la fois simple et porteur d'un sens important quand je le mets en lien avec mon histoire.

Il y a un autre moment qui me revient. Vraiment le fun. Il me semble que je suis en train de me brosser les dents. Je vois Jean-Marc en train de se lever tout naturellement pour allumer la télé et il va s'allonger sur le lit pour écouter la télé un peu. Ça, j'étais super content de ce moment. Je trouvais ça vraiment le fun qui... ce que je trouvais le fun c'est qu'il est un geste aussi naturel (rire). De se lever, d'allumer la télé et de l'écouter sur le lit alors que moi je suis en train de me brosser les dents à côté. Ça j'ai trouvé ça vraiment le fun puis là moi je le vois Jean-Marc. Allongé sur le lit avec une main derrière la tête et les deux pieds croisés. Puis les chaînes c'étaient... on n'arrivait pas à trouver des chaînes françaises... est-ce que c'est ça ? Je ne suis pas sûr pour l'histoire des chaînes, il me semble qu'il y a un truc avec les chaînes, mais je ne suis pas sûr. (silence) C'est vraiment le fun ça (extrait de mon récit autobiographique, partie concernant Jean-Marc, 2013).

Il ne s'agit que de Jean-Marc qui écoute la télé pendant que je me brosse les dents. Et pourtant, un moment de complicité comme cela avec une figure paternelle, je ne me souviens pas en avoir vécu d'aussi simple depuis plus de 20 ans. En fait, ce n'était pas aussi clair lorsque je me brossais les dents à côté de Jean-Marc, mais cet événement rentrait en résonance par rapport à des souvenirs de l'époque où je voyais encore mon père. Voici le genre de souvenir dont je parle :

J'ai 10 ans. Nous sommes à la piscine, moi, mon père, un ami de mon âge et son père à lui. C'est vraiment une sortie entre gars. Je sais que ce petit gars et son père sont en difficultés, il y a un divorce et une guerre entre les deux parents. Comme moi en fait. Pourtant, je le trouve gentil, moi ce père. Je trouve qu'il s'occupe bien de son petit garçon. La sortie à la piscine est plutôt agréable. Il fait un beau ciel bleu et il fait chaud. C'est l'été. Alors que nous profitons de la chaleur du soleil, chacun allongé sur nos serviettes, mon ami commence à jouer avec son père. Il le chatouille, lui saute dessus, lui tire les oreilles, le nez. Ils trouvent ensemble toutes sortes de prises ninja pour se faire rire et jouer ensemble. Je regarde la scène de loin, et je suis frappé par leur rire. Le petit garçon rigole fort, il a l'air d'aimer beaucoup cela, jouer avec son papa. Pourquoi je n'en fais pas autant ? Je n'en ai aucune idée. Pourtant, j'en aurais envie de sauter au cou de mon père moi aussi pour m'amuser avec lui. Mais je ne sais pas comment faire. Je ne l'ai jamais fait avant. Je regarde mon père, et je remarque qu'il regarde au loin, comme s'il faisait semblant de ne pas remarquer que nos amis sont en train de jouer ensemble, dans un moment père-fils très rieur. Je me demande s'il m'en veut, de ne pas pouvoir et de ne pas savoir être complice comme cela avec lui (extrait de mon récit autobiographique, partie concernant mon père, 2013).

En relisant ce souvenir, je peux retrouver le même malaise de trouver une place avec mon père. La détresse de ce petit Ludovic, qui a tellement envie d'essayer de jouer avec son père, de faire comme son ami, mais qui ne fait rien. Il reste avec ses interrogations et finalement, n'arrive pas à résoudre l'enjeu de trouver sa place. Il n'y a pas de complicité entre un père et son fils.

Le moment avec Jean-Marc prend alors tout son sens. Après tout l'effort d'avoir exploré cet enjeu intérieur de trouver une place respectueuse dans la chambre, après avoir fait la marche de l'espace, je vis ce moment anodin et pourtant tellement réparateur dans mon histoire de vie : me brosser les dents alors qu'il regarde la télévision. Je ne l'ai bien entendu pas réalisé au moment du symposium, dans cette chambre d'hôtel, mais lors de l'entretien d'explicitation. En revivant exactement les sensations corporelles alors que je me brossais les dents à côté de Jean-Marc: une joie immense, une gratitude de pouvoir vivre cette complicité et un profond sentiment d'être à ma place et de me sentir bien.

Je rappelle que par rapport à la séquence de l'hommage rendu à Jean-Marc, lors de cette installation dans la chambre d'hôtel, je n'avais pas encore prévu de faire un salut devant tout le monde. Je n'étais même pas au courant de ce qui allait se passer dans les deux jours suivants. Ceci met en lumière une dimension très importante de la maturation : déjà présentes pour la suite, mais silencieux, invisibles. Sans rien faire, j'avais déjà vécu un moment de réconciliation lié à mon histoire avec mon père et Jean-Marc. La table était mise pour la suite en en quelque sorte. Et l'ingrédient principal à retenir est la marche de l'espace.

5.2 ENTRETIEN D'EXPLICITATION 2 : L'ALLER-RETOUR ENTRE L'ÉCOUTE EXTÉRIEURE ET MON MONDE INTÉRIEUR

Nous entrons maintenant dans le deuxième entretien d'explicitation. Chronologiquement, il se situe l'après-midi du deuxième jour. L'illumination de l'importance que je rende hommage à Jean-Marc a eu lieu le matin de cette journée. L'après-midi, alors que je suis en train d'écouter des conférences plus ou moins intéressantes pour moi, se déroule tout un processus de « création » du rituel d'hommage que j'avais prévu de réaliser le lendemain. Je passe la majeure partie de cet entretien à décrire ce qui se passe pour moi lors de cette création.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, le début de cette explicitation m'a permis de voir à quel point le thème du père a été présent tout au long du symposium. En effet, je parle brièvement d'une conférence ayant eu lieu le matin, peu avant que j'aie le déclic pour rendre hommage à Jean-Marc. Un auteur parlait de son livre⁷ et plus particulièrement d'un passage où une mère lit une lettre à son fils, pour lui parler de la mort de son père. Il y a également la conférence pendant laquelle la nécessité de rendre hommage est apparue. Une femme parlait de la relation avec son père et comment, dans un moment intense de confrontation dans la montagne du Maroc, elle avait réussi à le rencontrer enfin. Avant

⁷ Il s'agit de Thure, de Thierry Leuzy.

même de partir pour le symposium, ma conjointe disait à la blague que je devais profiter de ma « fin de semaine père-fils ». Après réflexion, le thème de la paternité était donc présent à de nombreuses reprises, sans que je m'en aperçoive clairement sur le moment. Plus généralement, le thème principal du symposium est également parlant, puisqu'il s'agissait des rencontres « trans – formatrices » dans nos histoires de vie.

Le moment qui nous intéresse maintenant a lieu lors de la conférence d'une femme poète. Elle revenait sur son parcours et son œuvre. Alors qu'elle livrait son contenu à l'assistance, j'étais dans une fébrilité émotionnelle intense, parce que je me situais à la fois dans la construction du rituel du lendemain et l'accueil de souvenirs du passé. C'est ce qui se passe à ce moment qui nous intéresse. Pour mieux comprendre, voici un court extrait de l'entretien d'explicitation. Il comporte presque tout ce qu'il y a à retenir de cet évènement.

Mais ça se construit ça. Je m'imagine en train de commencer à faire le film, puis là je pars... hey c'est pas facile ça... je ne pars pas juste dans construire le film, je pars dans toute la gratitude que j'ai pour Jean-Marc, pour ce qu'il a fait pour moi dans ces dernières années. Puis là, je vogue vers... Je commence à réfléchir aux gestes, là ça part avec la gratitude que j'ai pour Jean-Marc, puis après ça c'est comme je... hop... je suis partie du geste alors je reviens pour essayer de construire le film. Donc, des fois je le repars du début. Après ça, je continue à reconstruire le geste. Je refais exactement la même séquence. Puis là, peut-être que la séquence se reconstruit différemment... haa pour faire un salut il faut que je les entraîne. Alors là, je suis en train de me visualiser en train de les entraîner. Puis là, le geste s'arrête et je pars et je divague. Je me mets à revivre tout le flot d'émotions que j'ai avec mon père. Mais ce n'est pas un souvenir concret. En tout cas, je ne le retrouve pas là. Ce n'est pas comme si je faisais le film de A à Z sur comment je salue Jean-Marc et c'est fini. Ça démarre. Je pars sur une gratitude avec Jean-Marc, ça se peut que là il y ait une émotion, hey, mais là je ne suis pas en train d'écouter là... ouais là un moment ou je me... hey là je ne suis pas en train d'écouter la conférence. Faudrait au moins que je l'écoute pour avoir, par respect pour la personne. J'essaye de la réécouter, je réfléchis quand elle parle, je repars du coup ça me ramène dans mes émotions intérieures, je me remets sur le flot d'émotions qui est toujours là, la vibration intense qui a à l'intérieur (extrait de l'entretien d'explicitation 2, 2013).

Beaucoup d'éléments importants sont nommés dans cet extrait. Je vais tenter dans les prochaines pages de bien les décrire et les expliquer.

5.2.1 Savoir se laisser emporter

Voici des premiers éléments pour mieux saisir ce qui se passe dans l'extrait cité plus haut.

Extraits de l'entretien d'explicitation 2, 2013
<p>Le flot de pensées</p> <p><i>« Un mélange de ma reconnaissance pour Jean-Marc, de ce que je veux faire le lendemain au niveau du salut, du souvenir pour mon père [...] » ;</i></p> <p><i>«[...] Je commence à réfléchir aux gestes, là ça part avec la gratitude que j'ai pour Jean-Marc, puis après ça c'est comme je hop je suis partie du geste alors je reviens pour essayer de construire le film [...] ».</i></p>
<p>L'alternance</p> <p><i>« Et souvent je me dis, je vais essayer de comprendre ce qu'elle veut dire. Mais je ne comprends absolument rien. Puis c'est comme si je replongeais dans mon état du coup. [...] » ;</i></p> <p><i>« J'essaye de suivre le fil et puis finalement je décroche pour rester dans mon [...] » ;</i></p> <p><i>« Je mets la tête vers le bas, je me recroqueville sur mon même les bras croisés, je me positionne comme ça et je perds le contact visuel avec elle. [...] » ;</i></p> <p><i>« J'essaye de la réécouter, je réfléchis quand elle parle, je repars du coup ça me ramène dans mes émotions intérieures, je me remets sur le flot d'émotions qui est toujours là, la vibration intense qui a à l'intérieur [...] ».</i></p>

Très concrètement, les propos de la dame ne m'intéressaient absolument pas. J'étais submergé parce ce que je nomme dans mon entretien d'explicitation « *un flot d'émotions* ». Ce dernier a fait son apparition au moment où la nécessité de rendre hommage est arrivée dans ma conscience, plus tôt dans la journée. Il ne me quittait pas et j'avais un mal fou à ne

pas plonger dedans en oubliant ce qui se passait aux alentours. Pourtant, une part de moi continuait à vouloir écouter cette conférence, quand bien même elle était inintéressante pour moi et à mille lieues de ce que je vivais. Il est facile de faire des liens avec le petit garçon du premier entretien d'explicitation, celui qui veut aller dans ses élans, mais qui cherche aussi une place juste et raisonnable. Sauf qu'ici, il ne s'agit pas d'un enjeu relationnel. Le dilemme se situait entre écouter ce qui se passe à l'extérieur ou écouter ce qui se passe à l'intérieur.

Il y a donc la présence de ce flot d'émotions, que je vais décrire plus tard. Mais surtout, un phénomène d'alternance : je passe un bon moment à écouter la poète, à plonger dans mon monde intérieur, puis à revenir à la poète... et ainsi de suite pendant toute sa conférence. En d'autres mots, j'y vois une alternance entre une dimension cognitive, qui souhaite écouter la conférence et une dimension émotionnelle, qui cherche à me faire plonger dans une intériorité.

Les mouvements que je fais décrivent très bien cela. D'un côté, pour écouter je lève la tête et j'essaie de regarder la conférencière, de l'autre, je me recroqueville sur moi-même et je cesse de la regarder quand je plonge dans un monde intérieur. Tous ces gestes favorisent une rupture avec ce qu'il y a devant moi, avec le moment présent. C'est une condition facilitante : « *quand je perds le contact visuel avec la dame, là je reviens et du coup il y a quelque chose qui fais que je me recentre plus sur moi et au niveau de mon attention* » (extrait de l'entretien d'explicitation 2, 2013). La théorie sur l'entretien d'explicitation le nomme très bien, puisqu'il faut couper le contact visuel pour laisser remonter des souvenirs. Il faut que la personne « s'absente » de la situation présente (de l'entretien) pour revivre la situation de référence (le moment explicité) dans une posture d'évocation sensori-motrice.

Revenons au moment avec la poétesse, où je me bats entre les deux niveaux. Anecdote cocasse, cette dame porte le même prénom que ma mère, Madeleine. Difficile de

ne pas y voir un signe de plus dans un rapport avec mon histoire familiale : arrêter d'écouter une femme portant le nom de ma mère pour me rapprocher d'émotions liées à mon père.

On voit dans l'entretien d'explicitation que j'arrive tout d'abord à maintenir mon attention sur la conférence. Puis petit à petit, j'accepte de me laisser envahir par mon monde intérieur. Il est envahi par toutes sortes d'émotions, de souvenirs et de visions. Ils ont en commun de n'avoir aucun lien avec ce qui se passe au présent. Voici ce qui s'y passe.

Extraits de l'entretien d'explicitation 2, 2013
<p>La vision du salut à réaliser le lendemain</p> <p>« <i>C'est des images que je vois dans ma tête [...] » ;</i></p> <p>« <i>[...] je sens une foule derrière moi qui dit salut à Jean-Marc avec moi [...] » ;</i></p> <p>« <i>Oui je suis devant, mais avec la foule autour. Mais je ne suis pas dans la foule, je suis quand même détaché de la foule [...] ».</i></p>
<p>La remontée des souvenirs</p> <p>« <i>Je pars dans toute la gratitude que j'ai pour Jean-Marc pour ce qu'il a fait pour moi dans ces dernières années [...] » ;</i></p> <p>« <i>Je me mets à revivre tout le flot d'émotions que j'ai avec mon père [...] ».</i></p>
<p>Encore l'alternance</p> <p>« <i>Ce n'est pas comme si je faisais le film de A à Z sur comment je salue Jean-Marc et c'est fini. Ça démarre. Je pars sur une gratitude avec Jean-Marc, ça se peut que là il y ait une émotion, hey, mais là je ne suis pas en train d'écouter là [...] ».</i></p>

Encore une fois, un phénomène d'alternance se produit, entre plusieurs niveaux. Le premier concerne la vision de ce que je vais faire le lendemain, lors de l'hommage à Jean-Marc. J'avais la vision du salut d'arts martiaux, ou encore des gens qui m'entouraient pour faire le salut avec moi. C'est ce que je nomme par « *je sens une foule derrière moi* ». Cette

vision est accompagnée par des souvenirs passés de la relation avec mon père et avec Jean-Marc. Il n'y a aucun ordre d'apparition entre ces niveaux, ils vont et viennent. J'alterne entre chacun, sans aucun respect d'ordre chronologique. Le temps est synchronique, tout se vit simultanément. Le passé et le futur se mélangent. Comme si la ligne du temps n'était plus horizontale, mais verticale.

Quand je m'attarde à cette alternance et plus précisément aux verbes d'action que j'emploie, je réalise qu'ils décrivent un savoir-faire bien particulier.

Extraits de l'entretien d'explicitation 2, 2013

La vision du lendemain

« [...] puis là je pars [...] » ;

« [...] je pars dans toute la gratitude [...] » ;

« [...] je vogue vers » ;

« [...] des fois je le repars du début [...] » ;
--

« [...] le geste s'arrête et je pars et je divague [...] ».

On voit clairement que j'emploie des verbes qui indiquent que je pars, je vogue, je vais vers « quelque part ». Je me laisse porter par les vagues, par le flot (ou flow en anglais, qui désigne un écoulement) d'émotions, de souvenirs et de visions. La tonalité générale est de me laisser guider par ce qui m'apparaît, que ce soit des images, des mots, des souvenirs, ou une suite de gestes. Je ne suis en quelque sorte plus aux commandes. Il y a la présence d'un savoir, celui de se laisser emporter. Cela me permet de rester à l'écoute de ce qui vient, de le laisser apparaître.

Je peux d'ailleurs aisément faire des liens entre ce geste de se laisser emporter et la marche de l'espace dont je parlais dans le premier entretien d'explicitation. Même s'il ne s'agit pas ici de marcher à proprement parler dans une pièce, il s'agit tout de même de me réapproprier dans un court laps de temps, à peine une heure, mon histoire passée. Comme si je marchais dans l'espace-temps, pour revisiter des souvenirs avec mon père et avec Jean-

Marc. Le déplacement n'est pas physique et pourtant je parcours énormément de distance dans mon histoire. Se laisser emporter me laisse la possibilité de créer un passage, entre cette vision du rituel du lendemain, des souvenirs de mon père, de Jean-Marc et mon présent. C'est donc une condition essentielle du processus qui se déroule. Une question intéressante se pose : quel est le lieu vers lequel je me laisse emporter ? J'y répondrai un peu plus tard.

5.2.2 La procédure de l'action, une affaire de vision

Laissons de côté cette alternance pour se concentrer sur la vision en elle-même. Si j'emploie le mot vision, c'est pour une raison bien particulière. En fait, je vois très clairement qu'il y a des éléments du rituel du lendemain qui m'apparaissent, qui me sont imposés. Le salut ou encore les gens qui saluent Jean-Marc avec moi ne sont pas apparus après une réflexion de ma part. Ce n'est pas une action réfléchie, mais une action que je reçois sous la forme de geste et qui me fait réfléchir par la suite. La différence est subtile et pourtant majeure.

Pour cela, je reprends cet exemple : « (...) *je sens une foule derrière moi qui dit salut à Jean-Marc avec moi* » (extrait de l'entretien d'explicitation 2, 2013). Lors de l'explicitation, on voit très clairement que cela m'apparaît comme un fait, que j'intègre par la suite dans le rituel du lendemain. Je n'ai pas d'autres mots pour le décrire qu'une apparition, une vision. Ce fait s'est imposé de lui-même, je l'ai reçu grâce au savoir-faire de se laisser emporter. Je ne manipule pas la vision, je suis emporté par elle.

Une fois que je l'ai reçu, je l'ajoute à la séquence en train de se construire. Elle en fait partie intégrante. Maintenant que je sais que les gens vont saluer avec moi, derrière moi, une part de réflexion se met en branle : pour qu'ils puissent saluer, il faut que je leur apprenne, sinon ils ne pourront pas me suivre : « (...) *haa pour faire un salut il faut que je les entraîne. Alors là, je suis en train de me visualiser en train de les entraîner* » (extrait de

l'entretien d'explicitation 2, 2013). Il ne s'agit donc plus d'une vision que je reçois, mais d'une visualisation d'un geste conscient que je vais devoir faire le lendemain. D'une réception passive d'informations dans la conscience, je suis passé à une réflexion active sur ce que je dois faire le lendemain pour amener la séquence à terme. C'est ce que j'appelle « *construire le film* » dans l'explicitation.

En résumé, la vision est portée par la réception d'une information dans ma conscience (des gens qui saluent avec moi), alors que la visualisation est caractérisée par la logique procédurale de l'action (pour que les gens saluent, je dois leur apprendre). Tant que ces deux niveaux ne collent pas ensemble, le film reprend depuis le début, pour recevoir de nouveaux éléments ou en ajouter consciemment. C'est ce qui me permet de construire le rituel du lendemain et petit à petit m'approprier ce que je vais faire pour rendre hommage à Jean-Marc. En fait, c'est parce que je suis la logique scénaristique qui découle de la vision que je peux la matérialiser peu à peu dans l'action. La vision se valide dans la réalité, pour quitter l'illusion. La logique procédurale de l'action découlant de la vision est donc un élément important du passage de la maturation à l'action.

D'ailleurs, plus loin dans l'entretien d'explicitation, alors que la séquence continue, un nouvel élément m'apparaît : la raison de la foule qui salue avec moi : « *Puis il y des choses logiques qui m'apparaissent comme ça (...). Des évidences. (...) C'est le geste (le salut) le plus fort que je connaisse, mais je ne suis pas assez fort pour le faire tout seul. Pour ce que je dois faire là, je ne suis pas assez fort pour le faire tout seul* ». L'apparition de la logique de l'action continue, mais presque à rebours. Je vois d'abord le salut, puis les gens autour de moi, puis l'explication des gens autour de moi.

Mais qu'est-ce qui permet à cette vision de rester en fonctionnement ? À cette séquence de recommencer encore et encore ? Pour trouver une réponse, il faut retourner dans le deuxième élément du flot de pensées : les souvenirs.

5.2.3 Les souvenirs du passé : une gratitude à l'épreuve de tout

Il ne faut pas oublier que ce mouvement de construction du film est accompagné d'une autre dimension : la remontée des souvenirs de mon père et de Jean-Marc. Je l'ai déjà nommé quelques paragraphes plus haut, l'alternance dans mon monde intérieur se faisant entre la vision et des souvenirs. Je vais m'attarder un peu plus au contenu de ces souvenirs dans les prochaines pages.

Pour cela, je rappelle que je n'étais pas venu dans ce symposium pour rendre hommage à Jean-Marc, mais plutôt pour assister à l'hommage qu'on allait lui rendre. Je n'avais aucunement prévu d'être actif, simplement d'être spectateur. Le thème de la gratitude est donc présent depuis la première seconde où j'avais décidé de venir au symposium. Mais le thème du père, ce que j'ai pu mettre en évidence lors du premier entretien d'explicitation et l'apparition de la vision m'ont convaincu de lui rendre hommage.

Cette gratitude est revenue à maintes reprises dans les émotions apparaissant en même temps que la vision. Et avec elle, des souvenirs de ce que Jean-Marc avait pu jouer comme rôle dans ma vie : celui de mentor et de père adoptif. Sans m'attarder sur ce point, je souhaite simplement placer un extrait de mon récit autobiographique ici, pour que ce soit plus facile pour le lecteur de se représenter ce que je veux dire.

Je me souviens d'un matin, peut-être au retour des vacances d'été. Voilà un moment que nous ne nous sommes pas vus, alors nous avons décidé d'aller manger un déjeuner au Crêpe Chignon. La journée s'annonce belle et le soleil brille sur Rimouski. Notre table est située au milieu du restaurant et l'ambiance est plutôt détendue. On sent que l'été est encore présent dans les esprits de tout le monde, et que l'on en profite avant de reprendre le travail. Comme les derniers instants de repos avant de retourner à une course effrénée. Jean-Marc et moi, nous discutons de tout et de rien, de l'été, de ce que nous avons fait chacun de notre côté. Mais il y a un sujet que je meurs d'envie d'aborder avec lui. J'ai cru entendre lors d'un souper chez lui qu'il avait un fils de mon âge environ et j'avais envie d'en savoir plus. Alors je lui ai demandé de m'en parler, tout simplement. Il s'est mis à me parler d'Étienne, de sa mère, de son départ, de la distance entre lui

et son premier fils et de toute cette partie de sa vie qui me semblait encore mystérieuse il y a quelques heures. Je suis fasciné d'entendre ce récit, et surtout de faire le lien avec le mien. Je ne peux m'empêcher de lui raconter à mon tour mon histoire, le divorce de mes parents, la perte de mon père, le vide à ce niveau depuis toutes ces années. Jean-Marc n'avait lui non plus jamais entendu parler de cette histoire et il est bien content de l'apprendre. Il me remercie également de ne pas avoir abordé avant le sujet d'Étienne, même si je le savais. Alors, à ce moment précis, je réalise combien cette relation dépasse complètement le cadre professionnel. C'est l'évidence la plus totale, dont je ne m'étais pas rendu compte avant ce matin, dans ce restaurant. La vie est bien faite, elle nous a permis de nous rencontrer pour que l'on puisse prendre soin de nos histoires respectives, en toute simplicité. En fait, cela faisait déjà plusieurs mois que Jean-Marc était devenu mon père adoptif, je ne l'avais pas encore saisi, tout simplement (extrait de mon récit autobiographique, partie concernant Jean-Marc, 2013).

Cet extrait résume le point de basculement pour moi, le moment où Jean-Marc n'était plus un formateur qui m'avait pris sous son aile pour m'aider dans mon déploiement professionnel. Il était également devenu un point d'ancrage suffisamment important dans ma vie pour que je le considère comme mon père adoptif. J'étais fasciné à l'époque par la nature complémentaire de nos deux histoires et je le suis encore aujourd'hui. Mais je ne développerais pas plus, puisque ce n'est pas le propos de mon analyse. Cet extrait illustre l'importance de cet homme par rapport à mon histoire de vie et accessoirement, que l'apaisement du chaos était déjà en train de se réaliser, bien avant le symposium des histoires de vie.

J'ai posé une question plus tôt dans mon texte. Dans se savoir laisser emporter, quel est le lieu que je visite ? La réponse est le lieu de l'hommage. Un lieu rempli de ma gratitude pour cette relation si importante et si soignante dans ma vie. J'ai bien l'impression que c'est ce lieu qui a appelé la vision et les souvenirs de mon père. Sans ce lieu, je n'aurais pas pu accueillir aussi calmement un autre pan de mon histoire passée. Celle de l'horreur du divorce de mes parents, que j'ai déjà évoqué plus tôt dans mon mémoire. Voici le genre de souvenir d'horreur dont je parle.

Nous sommes au tribunal, pour le jugement concernant cet épisode où ma mère nous a envoyés en vacances chez mon père et qu'il n'est pas venu nous chercher. Les couloirs du tribunal me paraissent immenses, avec de la moquette grise et de grandes fenêtres. Pourquoi avoir fait une porte aussi petite, pour d'aussi grands couloirs ? En rentrant dans la salle d'audience, je suis assis dans le public, alors que ma mère est placée dans le banc des accusés, puisqu'il me semble que c'est mon père qui porte plainte contre ma mère. L'ambiance est des plus lugubre. Il y a des spectateurs, je me demande bien ce qu'ils font ici. Qui peut bien s'intéresser à des histoires comme cela ? Mon père n'est pas présent, pour une raison que je ne comprends pas. Peut-être qu'il n'a pas pu venir du sud de la France. Les avocats et autres juges semblent tous ennuyés, protocolaires et surtout menaçants. Si quelqu'un avait le malheur de rire, il serait immédiatement condamné aux pires sentences. J'ai d'ailleurs eu le malheur de tenter de prendre une gorgée d'eau grâce à une bouteille que j'avais apportée. Mais avant même que j'aie pu ouvrir la bouteille, l'un des avocats les plus gris que j'ai pu voir dans ma vie (cheveux, yeux, teint de peau, même sa voix semblait grise) m'a rappelé à l'ordre d'une voix forte : monsieur, si vous voulez boire, c'est à l'extérieur de la salle, c'est interdit ici. J'ai vite rangé cette bouteille maudite que je n'aurais jamais dû sortir.

Les gens sur le devant de la scène commencent à discuter de la situation. Je ne me souviens plus trop de ce qui est dit, des choses ennuyantes. C'est bizarre comme sensation, j'ai l'impression que tous ces gens parlent de moi et de ma sœur, qu'ils se sentent vraiment concernés par mon bien-être et ce qui est le mieux pour nous, mais personne ne daigne me regarder, me dire bonjour ou me demander mon avis. Comme s'ils parlaient d'une poupée inanimée qui porte mon nom, puis quand ils ont décidé de ce qu'ils allaient faire avec cette poupée, ils le transfèrent sur moi. Puis une avocate prend la parole, qui doit être du côté de mon père, sur la droite, tandis que le camp de ma mère est sur la gauche, avec son avocat, que je connais un peu et qui est gentil. Cette avocate se lève donc et se lance dans un grand discours, qui dénonce haut et fort le comportement de ma mère, son irresponsabilité. Je me souviens de ses mots : « et je suis très inquiète pour la santé mentale de Ludovic si cela continue ainsi, s'il reste avec cette femme (extrait de mon récit autobiographique, partie concernant mon père, 2013).

Ce qui me frappe dans cet extrait, c'est qu'il porte une des caractéristiques les plus difficiles de mon histoire : la recherche du coupable. L'ambiance du tribunal, les avocats, la disposition de la salle, les derniers mots de l'avocate... tout est là pour rappeler qu'il doit y avoir un coupable et qu'il faut absolument le trouver pour le condamner. Quelle période terrible que je ne souhaite revivre pour rien au monde.

Pourtant, l'espace d'un cours instant au symposium des histoires de vie, j'ai revécu cette période, par synchronisme, en revisitant des dizaines de souvenirs comme celui-là, sans jamais tomber dans des sentiments d'horreur, de tristesse, d'injustice ou de culpabilité. Malgré le fait que ces moments intenses de mon enfance remontaient, je restais collé à l'énergie positive du lieu où je me trouvais. En regardant cela avec le recul d'aujourd'hui, je me suis rendu compte que la gratitude et l'hommage sont venus soigner cette ambiance de recherche du coupable.

Puisque tout se revit en même temps, lors du synchronisme dont je parlais plus tôt, un passage se crée entre les différents moments de ma vie : le passé difficile avec mon père, que j'ai nommé dans mon récit autobiographique « le chaos de la paternité brisée » et la reconstruction de l'image paternelle grâce à Jean-Marc, intitulé « l'apaisement du père adoptif » dans mon autobiographie. J'ai la profonde conviction que par ce passage, il y a un apaisement du chaos qui se réalise. Car je revisite les blessures de mon histoire à partir de ce lieu de gratitude. Ce n'est plus un petit garçon blessé que se rappelle le procès, mais le jeune homme qui a trouvé un père adoptif. Ou plutôt, dans ce lieu rempli de gratitude, il y a un spectateur : Ludovic, qui ne peut que constater combien la situation a changé, combien il a grandi maintenant et que son histoire a évolué pour le mieux. Il porte un regard nouveau sur la situation, sur son passé. Cette nouveauté est l'apaisement du chaos.

5.2.4 La mise en action au service de l'apaisement du chaos

En fait, ce n'est pas uniquement le regard nouveau sur mon histoire de vie qui favorise cet apaisement du chaos. Ce dernier était déjà en marche, puisque d'une certaine manière, j'avais déjà vécu tout ce dont je parle. Je ne faisais que regarder en arrière d'une autre manière. Mais je ne l'avais jamais fait de manière aussi consciente, pas depuis ce lieu de gratitude et surtout pas en lien avec la création de ce rituel.

Les souvenirs avec Jean-Marc et avec mon père sont à considérer comme des sources de maturation de l'action transformatrice. Elles fournissent le carburant émotionnel

nécessaire pour l'accueil de la vision et pour la création du rituel. Sans eux, sans mon histoire, cela n'a aucun intérêt de faire un salut d'arts martiaux à un inconnu dans un symposium des histoires de vie. Sans ces émotions, cette vision de rendre hommage à Jean-Marc ne m'aurait pas autant bouleversé et je n'aurais pas passé chaque minute des deux jours suivants à me laisser emporter par tout ce qui m'arrivait. Mais surtout, je ne me serais jamais levé pour réaliser ce rituel. Toutes les émotions véhiculées par ces souvenirs sont des moteurs de cette action transformatrice. Ou comme je me plais à le dire depuis le début de ma maîtrise : l'émotion m'autorise / motorise l'action.

Il y a dans cette situation une transduction, c'est-à-dire un passage direct par isomorphie, sans passer par la médiation d'une réflexion discursive, entre le réfléchissement des expériences passées et le réfléchissement d'une expérience future. L'un sans l'autre n'aurait pas permis d'aller aussi loin dans l'apaisement du chaos. L'expérience future du salut d'arts martiaux n'aurait été qu'un spectacle n'ayant pas autant de portée pour moi. La revisite de l'histoire passée n'aurait pas eu autant d'effet non plus. Ce n'est que la rencontre des deux niveaux et leur alternance désordonnée qui ont permis selon moi de concrétiser l'apaisement du chaos, de le faire apparaître dans ma conscience.

Il était bien présent depuis un moment, cet apaisement. Depuis le début de ma relation avec Jean-Marc, comme l'illustre le déjeuner au Crêpe Chignon. Mais il était en maturation silencieuse et non en conscience, comme je peux le comprendre maintenant avec le premier entretien d'explicitation. Il se jouait dans les coulisses. Avec cette vision et cette nécessité de rendre hommage, il y avait une partie de moi qui souhaitait maintenant rendre public cet apaisement. Pour cela, il me fallait créer un rituel bien précis, celui du salut d'arts martiaux, accompagné de toute la salle. Mais je ne pouvais pas réfléchir d'avance ce rituel.

Il fallait d'abord que les conditions du symposium me mettent en résonance avec ma propre histoire – le thème du père et des rencontres transformatrices (et inversement que

ma propre histoire me mette en résonnance avec les thèmes, le mouvement est réciproque et non de cause à effet). Ensuite, que mon enjeu de prendre ma place juste apparaisse, dans ma relation avec Jean-Marc. Plutôt que de rester passif, j'ai dénoué cet enjeu grâce à une marche dans l'espace et un geste de vision relationnelle. Ce qui m'a permis de vivre un moment de complicité simple et formidable, qui s'inscrit parfaitement dans la lignée de l'apaisement du chaos. Puis, après avoir réalisé que je devais rendre hommage de manière active, une coupure avec le moment présent et un savoir-faire de me laisser emporter m'ont permis d'accueillir une vision et de la transformer petit à petit en action concrète. Le moteur de cette action était le flot de souvenirs passés, d'un côté avec mon père, de l'autre avec Jean-Marc. Par contre, ces souvenirs étaient visités d'un lieu particulier, rempli de gratitude.

Ce n'est que de ce lieu que j'ai pu créer un passage direct entre l'histoire blessée avec mon père et l'histoire soignante avec Jean-Marc. Ce passage entre les deux a toujours été possible, mais il était tacite, invisible. Il est maintenant bien en évidence et rend conscient l'apaisement du chaos qui se déroulait depuis longtemps dans les coulisses de mon histoire. L'alternance entre les deux niveaux – création du rituel et visite de mes souvenirs – constituait alors un mouvement réciproque d'entretien mutuel par transduction. Plus j'avancais dans la vision, plus les souvenirs remontaient et plus ils remontaient, plus cela me permettait d'avancer dans la mise en place de l'action.

Cette alternance a contribué en grande partie à faire du salut du lendemain un rituel extrêmement puissant pour moi. Mais, à cette étape du symposium, il était encore à l'état d'illusion, de rêve. Je ne l'avais créé que dans ma tête. Il restait encore à le réaliser dans le monde réel. Voici ce que nous allons explorer dans le prochain entretien d'explicitation.

5.3 ENTRETIEN D'EXPLICITATION 3 : LA TRAVERSÉE DU MUR

Le troisième entretien d'explicitation prend place le matin de la dernière journée, juste avant que je réalise le rituel d'hommage. J'y décris mes tentatives pour organiser dans le temps le salut, l'horreur avec laquelle je me rends compte qu'il n'y aura finalement pas de temps pour que je fasse ce salut et comment je me suis finalement levé de ma chaise pour concrétiser ce rituel, envers et contre tous.

5.3.1 Savoir si j'aurai du temps pour mon rituel : encore prendre ma place

Le premier fait marquant de cette explicitation implique l'animateur de la matinée. La dernière activité du symposium allait commencer. Il s'agissait d'une discussion avec Jean-Marc et une autre personne. Je savais que lors de cette discussion, un hommage serait rendu à Jean-Marc et je voulais être certain d'avoir du temps pour faire le mien. Pendant la pause précédant le début de cette activité, j'étais parti à la recherche de l'animateur, Jean-Philippe. La discussion avec lui a révélé certains thèmes intéressants :

Extraits de l'entretien d'explicitation 3, 2013
<p>La nécessiter de trouver et de parler à l'animateur</p> <p>« [...] je suis vraiment déterminé, il faut que je voie Jean-Philippe et il faut que je lui demande absolument [...] » ;</p> <p>« Moi je veux l'arrêter quand même [...] ».</p>
<p>La nécessiter d'avoir une réponse</p> <p>« Il faut que je sache s'il y a du temps après ou pas [...] » ;</p> <p>« J'ai besoin de faire quelque chose avec Jean-Marc et j'ai besoin de savoir s'il va y avoir du temps pour les commentaires à la fin [...] » ;</p> <p>« J'avais un peu une énergie... répons moi sinon je te tue, c'est vraiment important [...] ».</p>
<p>Le soulagement de la validation</p> <p>« [...] un soulagement, un soulagement que [...] » ;</p>

« [...] la scène était posée, maintenant il n'y a plus que moi à mobiliser pour que ça puisse arriver [...] » ;

« [...] quand il me donne la réponse, j'ai l'impression que ça se calme [...] ».

Ces deux premières catégories illustrent bien l'état dans lequel j'étais à ce moment du symposium. Après avoir préparé le salut pendant une journée complète, j'étais maintenant à quelques heures de sa réalisation. La fébrilité était énorme, car je voulais rendre cet hommage à Jean-Marc. Une des dernières conditions à remplir pour cela était de « négocier » avec l'animateur de l'activité pour être certain d'avoir le temps et l'espace nécessaires pour faire mon geste.

Comme on le voit dans le tableau précédent, il ne s'agit pas vraiment d'une négociation, mais plutôt d'une obligation pour moi de trouver l'animateur et de lui demander s'il allait y avoir du temps pour faire des commentaires. La future mise en action me poussait à être directif. J'y vois là encore une façon de prendre ma place dans le sens de m'imposer auprès de l'animateur pour savoir s'il allait y avoir des commentaires après l'activité. Je m'assume. J'allais en quelque sorte chercher une validation, que je l'aurais cette place, pour aller rendre hommage à Jean-Marc. L'approbation de Jean-Philippe était très importante à ce moment-là. C'est ce que l'on voit dans la dernière case du tableau plus haut.

Bizarrement, plutôt que de dire simplement « je dois rendre hommage à Jean-Marc, c'est vraiment important, laisse-moi une place lors des commentaires », je reste très évasif et secret : « *J'ai besoin de faire quelque chose avec Jean-Marc* » (extrait de l'entretien d'explicitation 3, 2013). À aucun moment je ne parle de mon scénario à l'animateur, ou à qui que ce soit dans la salle.

Extraits de l'entretien d'explicitation 3, 2013
<p>Garder le secret</p> <p>« [...] je ne voulais pas lui dévoiler tout le punch [...] » ;</p> <p>« Je ne voulais pas lui dire : je veux absolument rendre hommage à Jean-Marc et il y a un geste que je voudrais faire [...] ».</p>
<p>Une grande fébrilité</p> <p>« Ça tremble vraiment en dedans[...] » ;</p> <p>« [...] au moment où je ferme les yeux, je réalise toute la charge [...] » ;</p> <p>« [...] je me retrouve mal à l'aise d'avoir été aussi agressif [...] ».</p>

Pourquoi garder cela secret ? Il m'aurait suffi de lui dire que j'avais besoin d'une place et qu'il me la réserve, pour être certain de l'avoir cet espace. Avec le recul, je réalise qu'il n'était pas encore temps de rendre ma mise en action publique. Le film du salut était plutôt bien monté dans ma tête, dans mon espace intérieur, protégé de tous, dans ma zone cachée selon la fenêtre de Johari. Le dire à Jean-Philippe à ce moment l'aurait rendu public prématurément (dans la zone publique, toujours selon Johari). Ce n'était pas encore le bon moment. Il n'était pas encore temps de faire le dernier passage, celui qui transforme cette maturation intérieure et silencieuse en un acte public.

Voilà pourquoi j'ai agi de cette façon : savoir s'il allait y avoir une période de commentaire. Cela me permettait de me valider auprès de la personne en autorité (l'animateur) tout en gardant mon secret. Toute cette séquence s'accompagne d'une grande fébrilité, que l'on voit bien par les citations du tableau précédent. On peut d'ailleurs faire des liens avec l'enjeu du premier entretien d'explicitation : me sentir mal à l'aise quand je dois prendre ma place.

5.3.2 La validation de mon hommage

La suite des événements du symposium se résume à une activité de questions-réponses où Jean-Marc discute de la création du RQPHV et de sa carrière professionnelle

autour des histoires de vie. Au milieu de cette discussion a lieu le fameux hommage rendu à Jean-Marc par les organisateurs du symposium, celui dont j'ai entendu parler il y a quelques mois. Au moment où il a lieu, alors que j'applaudis au même titre que les autres personnes, je fais plusieurs prises de conscience.

Extraits de l'entretien d'explicitation 3, 2013

Un autre hommage

« J'applaudis celui qui a créé le réseau des histoires de vie, mais je vois aussi à quel point ce n'est pas du tout de cet ordre-là, mon hommage, le geste que je veux faire [...] » ;

« Pour moi, dans le geste du salut il y a quelque chose de beaucoup plus important [...] » ;

« Ce n'est pas pour ça que je suis venu [...] » ;

« [...] je me suis rendu compte que j'étais venu pour autre chose [...] » ;

« Je ne suis pas venu pour cet hommage-là. Je suis content de l'avoir vu, mais je suis là pour quelque chose de plus [...] » ;

« Mais mon émotion à moi je la sentais beaucoup moins [...] ».

Une validation

« Ça m'a validé, ok c'est bon je peux le faire, ça ne sera pas redondant, ça ne sera pas du déjà-vu [...] » ;

« Ça me valide finalement [...] » ;

« Et ça venait valider [...] ».

Alors que je vivais l'hommage prévu, je réalisais que j'étais venu pour quelque chose de beaucoup plus intime. Ce n'est pas l'homme qui a créé le RQPHV qui m'intéressait. C'était ce mentor et ce père adoptif que j'étais venu saluer. Mais bien évidemment, cela ne concerne que moi et mon histoire, les organisateurs ne pouvaient en aucun cas rendre hommage pour ces raisons. L'émotion n'était d'ailleurs pas du tout la même que lorsque je préparais le salut d'art martial, alors que j'applaudissais au milieu du public. J'étais beaucoup moins impliqué personnellement.

Cela a eu pour effet de me valider dans mon scénario. Je pouvais le faire, puisque l'hommage prévu ne poursuivait pas les mêmes objectifs que moi. Je n'allais pas refaire quelque chose. J'avais la place pour créer et montrer un rituel totalement nouveau. C'est la deuxième validation que je suis allé chercher durant les heures précédentes le rituel. Je pensais maintenant être prêt à passer à l'action, au moment des commentaires.

5.3.3 Le moment décisif : me lever ou rester assis

J'étais loin d'être au bout de mes surprises. Comme l'heure était avancée, la maîtresse de cérémonie, Jeanne-Marie, a finalement annoncé qu'il n'allait pas y avoir de période de commentaires et que c'était la fin du symposium. Les gens pouvaient se diriger vers la salle à manger pour la période du dîner. Alors que le public commençait à se lever, j'ai eu deux réactions :

Extraits de l'entretien d'explicitation 3, 2013
<p>L'hésitation entre laisser tomber ou rendre hommage</p> <p>« <i>Est-ce que tu vas laisser passer ça ? [...] »</i></p> <p>« <i>Est-ce que tu pourrais laisser passer ça et tout irait bien ? Il n'y a rien qui changerait » ;</i></p> <p>« <i>Est-ce que tu le laisses tomber, est-ce que tu décides de le laisser tomber [le salut] ? [...] » ;</i></p> <p>« <i>Je ne peux pas ne pas le faire [...] » ;</i></p> <p>« <i>Soi je ne bouge pas et je laisse tomber ou soi je fais le choix et je fais quelque chose [...] » ;</i></p>
<p>La nécessité de prendre une décision</p> <p>« <i>Ok Ludo, décide-toi [...] » ;</i></p> <p>« <i>Je sens qu'il faut que je fasse quelque chose [...] » ;</i></p> <p>« <i>Il faut que je presse une décision [...] ».</i></p>
<p>La mise en action</p> <p>« <i>Je me lève et je fonce vers Jeanne-Marie [...] » ;</i></p> <p>« <i>Je marche vers l'endroit, je marche droit vers Jeann-Marie parce que c'est elle qui a le micro [...] ».</i></p>

Cela se passe en une fraction de seconde et pourtant, le moment décisif est là. Dans ce court instant, l'enjeu n'est plus de rendre hommage. Il est de décider, soit je reste assis sur ma chaise en laissant passer cette occasion, soit je lève et de prendre ma place pour réaliser ce que je préparais depuis une journée. Après tout, ce n'est pas si grave, si je reste dans mon coin. Personne ne s'en rendra compte, les gens iront manger tranquillement, en continuant leur journée. Ils se souviendront peut-être du symposium, sans savoir ne serait-ce qu'un soupçon du geste que j'aurais pu poser. Ou alors, je suis proactif et je réalise ce qui bouillonne en moi depuis une journée et que se trouve être le résultat au présent de quinze ans de déchirure avec mon père puis de réconciliation avec Jean-Marc.

Quel que soit le scénario final, je devais prendre une décision. À ce moment, il n'était pas question que je subisse passivement les contraintes extérieures. C'est ce qui apparaît dans la catégorie que j'appelle la nécessité de prendre une décision. Si je reste assis sur ma chaise, c'est parce que je l'ai décidé, en ayant pris en compte les contraintes extérieures, avec la conscience tout à fait éclairée à ce moment de ce que j'abandonnais. Ce qui me sauve à ce moment est, encore une fois, un déplacement dans l'espace.

Extraits de l'entretien d'explicitation 3, 2013
<p>La mise en action</p> <p>« <i>Il faut absolument que je bouge [...] » ;</i></p> <p>« <i>Je me lève et je fonce vers Jeanne-Marie [...] » ;</i></p> <p>« <i>Je marche vers l'endroit, je marche droit vers Jeanne-Marie parce que c'est elle qui a le micro [...] ».</i></p>
<p>La validation de l'animatrice</p> <p>« <i>Je lui demande : Jeanne-Marie, est-ce que je peux faire quelque chose ? [...] » ;</i></p> <p>« <i>J'ai l'impression que dans son expression, dans son attitude corporelle, elle cherche » ;</i></p> <p>« <i>Elle dit oui après [...] » ;</i></p> <p>« <i>Elle reprend le micro et elle dit attendez un peu, il y a Ludo ici qui voudrait dire quelque chose à Jean-Marc [...] ».</i></p>

L'hésitation n'a pas duré très longtemps. L'explicitation aurait mérité ici plus de détails, d'aller un peu plus loin dans le moment, dans ce qui se passait pour moi lors de cette fraction de seconde où je décide de me lever finalement. Toujours est-il que je n'ai pas choisi l'option de laisser passer l'occasion. Je n'ai pas gardé ce salut pour mon monde intérieur. Sa réalisation était trop importante pour que je le garde sous silence et que la maturation ne se transforme pas en action.

Je me suis levé et je suis allé droit vers la maîtresse de cérémonie. Je ne l'appelle pas de loin, en restant sur mon siège, je ne crie pas aux gens de retourner s'asseoir. Je ne fais pas mon salut depuis ma place, je n'attends pas plus tard d'être seul avec Jean-Marc. Non, je me lève et je marche. Je me déplace dans l'espace. Ceci revient encore une fois dans ma manière de faire, pour passer de la maturation à l'action : le geste ressource est de se déplacer, dans l'espace cette fois-ci.

Le deuxième geste ressource qui se révèle ici est la validation. C'est la troisième fois depuis le début de l'analyse de cet entretien d'explicitation que j'en parle, de cette validation. J'aurais pu m'emparer du micro pour rappeler les gens, ou plus directement pour saluer Jean-Marc. À la place, je prends quand même le temps de demander à Jeanne-Marie si je pouvais le faire. Que serait-il arrivé si elle avait répondu non ? Aucune idée. Je pense que de toute façon, il n'y avait pas vraiment de place pour un non avec le ton de ma voix quand je lui ai posé la question. D'ailleurs, je garde toujours le secret, avec un évasif : « est-ce que je peux faire quelque chose ? »

Par la suite, Jeanne-Marie me révéla qu'à ce moment, quand elle accepta de me redonner une place, elle a eu l'impression d'avoir le droit de vie ou de mort sur moi. Heureusement que c'est une personne suffisamment bienveillante pour ne pas vouloir ma mort. Alors que les gens retournent à leur siège, je me déplace dans l'espace une nouvelle fois.

Extraits de l'entretien d'explicitation 3, 2013
<p>La marche de l'espace</p> <p><i>« Elle me donne le micro et puis j'ai le micro en main. Je n'ai pas regardé la foule encore et je marche jusqu'au milieu de la salle [...] » ;</i></p> <p><i>« la traversé de derrière Jeanne-Marie vers milieu de la salle m'a paru très lente [...] » ;</i></p> <p><i>« J'ai pris mon temps pour marcher jusque là bas [...] » ;</i></p> <p><i>« J'ai pris mon temps pendant ce petit trajet [...] ».</i></p>
<p>Trouver ma place au centre</p> <p><i>« Il y a un tout petit rond dans le milieu de la salle, qui marque vraiment le centre de la salle et c'est là que je suis allé [...] » ;</i></p> <p><i>« Je n'avais pas décidé d'aller au milieu, je m'en suis rendu compte après [...] » ;</i></p> <p><i>« Quand j'ai marché devant tout le monde, je me suis placé au milieu [...] ».</i></p>
<p>Le calme intérieur</p> <p><i>« J'essayais de me calmer [...] » ;</i></p> <p><i>« Un petit check-up complet de mon corps. Respiration calme, mon cœur comment ça-va, est-ce que je tremble ? Non je ne tremble pas. Je suis encore capable de marcher [...] » ;</i></p> <p><i>« Même quand j'arrive au milieu de la salle, je ne commence pas à parler tout de suite. [...] Même si c'est court, je prends mon temps [...] » ;</i></p> <p><i>« Je suis prêt à passer à l'action, à parler [...] ».</i></p>

La marche de l'espace est encore présente. Je fais le geste physique de marcher dans la salle, pour me placer au centre de la pièce, mais aussi pour me calmer intérieurement.

Cette marche est particulière, car au moment de la réaliser, je suis tout à fait conscient que la prochaine étape est de faire l'hommage à Jean-Marc, le salut avec la foule, l'entraînement pour que les personnes puissent le faire avec moi... bref tout ce que j'avais imaginé dans mon film allait se produire. J'étais à la fois fébrile et très calme, comme je le nomme dans la catégorie du « calme intérieur ». J'ai même pris mon temps, alors que je me trouvais devant 80 personnes qui devaient bien se demander ce qu'elles faisaient là.

En fait, je comprends maintenant que l'épreuve était déjà passée. Au moment où je me trouve au centre, faire le salut n'est plus qu'une formalité. Primordiale tout de même, car sans sa réalisation l'action transformatrice n'aura pas lieu dans son intégralité. Mais j'ai déjà fait tout ce qu'il fallait pour qu'elle puisse se réaliser. J'ai déjà effectué le passage de la maturation silencieuse à cette action.

Le passage a eu lieu au moment de la prise de conscience que je devais rendre hommage à Jean-Marc, lors de la vision du salut que je décris dans le deuxième entretien d'explicitation ou encore dans les innombrables fois où j'ai revu le scénario dans ma tête. Mais le passage entre mon monde intérieur et le monde extérieur, la traversé du mur qui allait déterminer si oui ou non cette action allait exister dans le visible, a eu lieu quand je me suis levé et que j'ai demandé à Jeanne-Marie si je pouvais saluer Jean-Marc. C'est à ce moment précis que j'ai déclenché la mise en action dans le réel. Le reste n'était que la mise en application presque à la lettre de ce que j'avais prévu de faire.

Mes entretiens d'explicitation s'arrêtent là. Je n'irais donc pas plus loin dans ce qui a eu lieu au symposium. Comme je l'expliquais dans le récit présent en introduction, après le salut, je suis simplement allé prendre Jean-Marc dans mes bras. En posant ma tête sur son épaule, j'ai eu pour la première fois de ma vie la sensation de poser ma tête sur l'épaule de mon père. Ce simple fait implique que je vis maintenant avec cette sensation et que je ne peux plus regarder mon histoire de la même manière, puisque je suis un Ludovic avec une toute nouvelle identité. Plus précisément, je ne peux plus regarder le lien avec un père de la même manière, puisque j'ai rendu hommage à un homme qui a pris cette place dans ma vie. J'ai même pu, l'espace d'une seconde, poser ma tête sur son épaule comme un fils. Ceci a certainement eu d'autant plus d'impact que je venais de revisiter mon histoire en émotions.

À travers l'analyse de ce troisième entretien d'explicitation, j'ai pu mettre en évidence l'importance à tous les niveaux de la marche de l'espace, de l'enjeu de prendre ma place, de la validation et le passage de la maturation intérieure et silencieuse à l'action dans

le monde extérieur. La prochaine partie va faire une synthèse de ce qui a traversé les trois entretiens d'explicitation, aux fins d'une analyse globale de mon expérience au symposium des histoires de vie.

5.4 SYNTHÈSE DES APPRENTISSAGES

L'analyse séparée des trois entretiens d'explicitation m'a permis de mieux comprendre ce qui s'est joué dans chacun d'eux. Je souhaite maintenant, à travers cette quatrième partie de mon chapitre d'analyse, faire une synthèse de ces apprentissages grâce à une lecture plus transversale de ces trois moments et ainsi, m'approcher le plus possible d'une explication de ce que j'appelle le passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice. Cela me permettra également d'introduire un dialogue avec des auteurs ayant déjà posé des réflexions en lien avec mon thème de maîtrise.

Les trois points précédents (6.1, 6.2 et 6.3 m'ont permis de répondre à mon premier objectif de recherche : explorer le moment au symposium des histoires de vie. Le point 6.4 me permettra de répondre plus précisément au deux autres objectifs, soit décrire le processus du passage de la maturation à l'action transformatrice et identifier les conditions facilitantes de ce passage.

5.4.1 Le déplacement dans l'espace et le temps au service de l'action

Le premier entretien d'explicitation, dans la chambre, a révélé que je marchais dans l'espace physique de la pièce, pour retrouver de l'espace à l'intérieur de ma poitrine. Il n'est pas difficile de faire des liens avec mon enjeu de prendre ma place. En marchant, cela a pour effet de me « forcer » à la prendre cette place. Le troisième entretien d'explicitation va dans ce sens. À deux reprises, je marche dans la salle, pour aller vers Jeanne-Marie puis vers le centre. Cela a une fonction très logique, d'aller du point A vers le point B. Mais ces déplacements m'aident à deux niveaux : dans ma décision de rendre hommage à Jean-Marc plutôt que de rester assis sur ma chaise et au moment de trouver ma place au centre de la

pièce juste avant de réaliser le geste du salut. La mise en action physique n'est donc pas anodine. Elle m'aide, inconsciemment, à ne pas rester figé dans des enjeux et sortir d'une immobilité éventuelle. La marche de l'espace est donc une condition majeure pour favoriser mon passage de la maturation à l'action.

Si dans le paragraphe précédent j'abordais l'espace physique, l'analyse du deuxième entretien d'explicitation m'a permis de voir qu'il y avait également un déplacement dans l'espace temporel. On l'a bien vu dans mes nombreux aller-retour entre la vision du futur et les réminiscences de mes souvenirs passés. Les déplacements entre ces différents points sur la ligne du temps ne suivaient aucune logique. Les vas-et-vient entre l'un et l'autre se faisaient au gré de ce que j'appelle le « flot ». Mon savoir-faire se résume à ce moment à me laisser guider par ce flot, sans trop comprendre ce qui se passe. Je n'ai plus l'intention d'aller chercher quoi que ce soit, simplement de laisser mon attention voguer avec ces sauts temporels. Pourtant, j'ai pu illustrer combien ce mouvement m'a permis d'accueillir la vision de l'hommage, puis de construire la visualisation de la séquence du geste. Le désordre n'était donc pas inutile, au contraire. C'est une autre condition facilitante et essentiel pour favoriser le passage. Les différents points de la ligne du temps que je visitais se nourrissaient mutuellement. Mais surtout, me nourrissait moi dans la préparation de ma mise en action.

Chacune de ces situations singulières (passé avec mon père, passé avec Jean-Marc, future avec le salut et présent avec Ludovic qui vit tout cela) entre en résonnances, ce qui effectue une production de sens par transduction : « La transduction désigne le transfert de sens d'une situation singulière à une autre, [...] sans faire appel aux lois ou principes généraux comme c'est le cas dans l'induction ou la déduction » (Galvani, 2008). Il n'y a pas de logique apparente à la production de sens et pourtant, il apparaît bel et bien, dans un mouvement « désordonné » entre tous les moments.

Pour un observateur extérieur, ma posture physique n'aurait ressemblé qu'à un jeune homme alternant entre écoute de la conférencière et mi-sommeil sur sa chaise, tête entre les genoux. De l'intérieur, il en était tout autre ! Les déplacements temporels, la charge émotionnelle causée par une revisite de mon histoire ou encore l'accueil de la vision de l'hommage traduisent une activité interne très intense.

5.4.2 Le temps et le renouvellement de l'identité

La notion de temps devient ici primordiale à préciser. Si j'ai parlé de ligne du temps plus haut, ce n'est que pour l'illustrer de manière claire et compréhensible, pour me le représenter schématiquement. Dans les faits, au moment où je vis tout cela au symposium des histoires de vie, cette ligne du temps n'existe pas. Le temps n'est plus diachronique, il est synchronique. Je vis et je suis tous ces moments simultanément. Comme le dit Bachelard : « La continuité psychique est, non pas une donnée, mais une œuvre » (Bachelard, 1950, VIII). Toute cette agitation intérieure fait que je suis en train de complètement revisiter mon passé tout en créant mon avenir et ainsi, renouveler mon identité. C'est ce que Bachelard appelle l'œuvre : « L'individu est l'expression, non d'une cause constante, mais d'une juxtaposition de souvenirs incessants fixés par la matière et dont la ligature n'est elle-même qu'une habitude chevauchant toutes les autres » (Roupnel cité dans Bachelard, 1932 p. 168).

Je deviens un nouvel individu, qui n'est pas dissocié de son passé et de son futur. En d'autres mots, un déclencheur⁸ m'a amené à avoir la vision d'un hommage à Jean-Marc, pour la place de père et de mentor qu'il a eue dans ma vie. C'est clairement l'intention derrière la vision, puisque dans le 3e entretien d'explicitation, je vois bien mon indifférence à l'hommage rendu au créateur du réseau des histoires de vie. Cette vision déclenche à la fois une volonté de rendre cet hommage, mais aussi une réminiscence de la raison de

⁸ Ce déclencheur a eu lieu lors d'une conférence le premier jour du symposium, je le sais pertinemment. Mais je ne l'ai pas exploré dans ma recherche, parce qu'il était trop apparent dans ma conscience. Je voulais pas investiguer ce qui n'était pas évident à première vue.

l'hommage, soit les difficultés avec mon père et la place de Jean-Marc. Le va-et-vient entre ces différents moments de la ligne du temps, couplé à l'intention de rendre hommage, m'amène à voir des liens transversaux entre mon passé et mon futur que je n'avais jamais conscientisé auparavant. Dans les faits, les moments passés n'ont pas changé, ils sont restés les mêmes. C'est mon rapport à eux et leur compréhension de ma part qui ont changé. Ce qui a pour effet de réactualiser ce que je suis au présent et donc d'aborder mon histoire et mon identité, mon individualité selon Roupnel, d'une manière totalement nouvelle.

Il faut bien comprendre que sans le salut hommage, il n'y a pas de revisite du passé de cette manière, avec autant de prise de conscience et de lien entre ces deux pans de ma vie. L'inverse est également vrai : mon histoire passée donne une teneur hautement symbolique à ce geste de salut, absente des centaines de fois que je l'ai pratiqué lors de mes cours d'arts martiaux. Ce n'est que parce qu'il représentait tout ce que je venais de revisiter qu'il fut aussi puissant et porteur de sens. Avoir fait ce salut dans l'intention de rendre hommage au créateur du réseau des histoires de vie se serait révélé bien plus sobre et anodin pour moi. C'est donc bien cette mise en lien par transduction de tous ces éléments qui me permet de créer cette action transformatrice (le salut) et de renouveler mon identité. Ou selon Galvani : « Le cerveau construit de la continuité à partir d'une discontinuité fondamentale » (Galvani, 2011). Je suis convaincu que j'aurais pu avoir la même lecture pour le troisième entretien d'explicitation, quand je réalise le salut avec le public. Je ne suis simplement pas allé assez loin dans ma collecte de donnée à ce niveau.

Je trouve cela extraordinaire et profondément relié au thème de l'apaisement du Chaos. Cette appellation, quelque peu romancée par mes soins, fait directement référence à ce que nomme Pascal Galvani dans l'idée de construire de la continuité à partir de la discontinuité fondamentale. Le chaos, dans le sens de désordre, venait du rapport difficile de l'histoire avec mon père. La réconciliation qui s'opérait de manière silencieuse dans mon lien avec Jean-Marc était là depuis de nombreuses années, mais peu dans ma conscience. Le fait d'avoir mis en lumière ces liens dans toute la séquence de l'hommage

m'a ainsi permis de revisiter ce chaos du lien paternel brisé, pour le réactualiser avec mes expériences nouvelles. En quelque sorte, de réorganiser d'une manière pour cohérente et harmonieuse ma vision et ma perception de ces événements. Ainsi, le chaos s'est apaisé, pour laisser place à une continuité plus congruente avec l'identité de Ludovic au moment du symposium des histoires de vie.

Je pense qu'il s'agit là de la clé du passage de la maturation à l'action transformatrice. C'est la fonction du passage, de construire cette continuité, d'une manière ou d'une autre. Ce qui m'est arrivé au symposium des histoires de vie n'est ainsi qu'un exemple de cette construction. Francis Lessourd parle de son côté de « savoir-passer » : « Ces savoirs – en un sens général qui renvoie aussi aux savoir-faire et aux savoir-être – désignent ce que le sujet effectue ou met en œuvre pour naviguer en situation d'incertitude existentielle et pour faire de cette incertitude, de cette désorientation, le creuset d'une (re)construction nécessairement provisoire de son identité » (Lessourd, 2011).

Cette dernière citation me permet de mettre en évidence deux mots : incertitude et désorientation. Deux termes qui décrivent très bien une partie de l'état dans lequel je me trouvais lors du deuxième entretien d'explicitation. Le savoir voguer, savoir se laisser emporter devient alors important pour ne pas succomber à une panique possible face à cette désorientation. Encore une fois, ce que j'appelle maintenant la marche de l'espace-temps m'a beaucoup servi pour rester attentif et présent dans ce qui m'arrivait. Ceci m'a permis de favoriser « la conscientisation et l'appropriation consciente de nouveaux éléments de l'expérience qui étaient restés préréfléchis ou déformés par l'intentionnalité qui peuvent ouvrir de nouvelles compréhensions » (Galvani, 2011).

5.4.3 Moment et entre-moment

Il reste étrange de constater que les événements avec Jean-Marc et mon père étaient déjà arrivés au moment du symposium des histoires de vie. Il n'y a pas eu particulièrement de moments intenses et nouveaux avec ces deux hommes, ou alors de manière peu

consciente, comme l'illustre le premier entretien d'explicitation, avec le brossage de dent. Alors pourquoi maintenant ? Pourquoi au symposium des histoires de vie et pas avant ? Pour répondre à ces questions, il me faut revenir encore une fois de plus sur des définitions du temps, des moments, des évènements et de la maturation.

Je vais m'inspirer de la tradition chinoise et de discussions avec Pascal Galvani, afin de poser quelques notions. La notion de temps en chinois est inverse à la vision des Occidentaux. En langue chinoise, il n'y a pas de mot pour la notion de temps, d'un point de vue linéaire. Il n'y a qu'un mot pour désigner des moments : shi. Afin de désigner le temps linéaire, les Chinois ont inventé « l'entre-moments ». Ceci indique que le temps s'écoule de manière immuable, suivant le fil du quotidien sans que l'on puisse réellement le saisir : « au fil du quotidien, on ne voit pas ses enfants grandir, pas plus qu'on ne se voit vieillir » (Galvani, 2011).

Le moment ou l'évènement est un fait très court et marquant, qui a pour effet de révéler ce que se passe de manière silencieuse dans « l'entre-moment ». L'évènement n'est qu'« affleurement » (Galvani, 2011) d'une réalité bien présente, mais cachée dans les habitudes de nos gestes de tous les jours. Si l'on reprend l'idée du vieillissement du paragraphe précédent : « Ce n'est que la discontinuité de l'évènement, d'une vieille photo retrouvée ou la rencontre d'un vieil ami perdu de vue depuis des années, que l'on constate avec surprise les changements advenus » (Galvani, 2011).

Il y a donc un flux du temps qui s'écoule, porteur d'une transformation silencieuse et pourtant bien en marche, qui se révèle à travers des moments ponctuels et suffisamment importants pour devenir des instants, des évènements. Ceci fait directement référence au Yin et au Yang, tel qu'ils sont vus dans la tradition chinoise « Yin et Yang cessent d'être ce à quoi on les réduit trop souvent, des qualités intrinsèques, des attributs immuables, pour retrouver leur fonction primordiale : être des repères dans l'incessant changement » (Javary, 2001, p.32). La sagesse pour la tradition chinoise devient alors de se laisser porter

par ce changement. « Il s'agit de vivre en phase avec le moment, ou comme le dit Montaigne, de vivre à propos » (Galvani, 2011, citant Jullien, 2001).

Si l'on pousse plus loin dans la tradition Chinoise et un de ses livres fondamentaux, le YI-Jing, ou livre des changements (littéralement : classique des changements), on en apprend plus sur cette notion d'instant et de changement. Une image que j'affectionne particulièrement est celle de l'emblème choisi pour représenter l'instant. En Chine, le hasard est « la matérialisation de la qualité particulière de l'instant » (Javary, 2001, p.54). Tout simplement parce que l'instant révèle, à un moment précis, la matérialisation du flux du changement. L'emblème pour représenter cela pourrait être une pièce de monnaie qu'on lance en l'air et qui tombe sur un côté. Un oiseau lui est préféré, le Lorient jaune, car plus représentatif de cette transformation silencieuse. Pourquoi un oiseau ? Parce que plus raffiné, mais aussi parce qu'il s'agit d'un des êtres vivants les moins soumis à la gravité et donc aux contraintes terrestres. Or, à propos du vol des ces oiseaux, Javary explique : « Parce que nous voyons les oiseaux volant où bon leur semble, nous pensons qu'ils se posent au hasard. Les Chinois ont une autre idée, ils pensent au contraire que, pouvant se poser n'importe où ils veulent, les oiseaux se posent là où ils doivent. Ils s'immobilisent à l'endroit le plus congruent avec l'ensemble de la situation » (Javary, 2001, p.55). Le vol de l'oiseau est ici pris comme une métaphore pour le flux du changement et l'atterrissage comme une expression de ce changement, non définitif puisque l'oiseau va finir par s'envoler vers d'autres cieux.

5.4.4 Maturation silencieuse et événement

Si j'ai pris un aussi long détour, c'est tout simplement parce que cette notion de transformation silencieuse et d'événement est en fait une autre manière d'expliquer ce que j'intitule dans mon titre la maturation silencieuse et l'action transformatrice.

La maturation est silencieuse, car elle se réalise dans les gestes de tous les jours, dans des habitudes, dans un quotidien que l'on parcourt naturellement, presque sur le pilote

automatique. Elle n'est pas réellement porteuse de sens à notre conscience, elle suit simplement son cours dans l'incessant changement dont je parlais plus tôt. L'action transformatrice vient créer un événement, un instant qui révèle cette maturation silencieuse et vient lui donner du sens par rapport à l'œuvre de l'identité. Cette maturation a toujours été présente, mais cachée, invisible, dans l'ombre. L'événement devient un marqueur, un repère qui permet de prendre acte de ce changement compte tenu d'une situation, pour l'intégrer à une identité et donc la renouveler. L'œuvre ne repart pas de zéro, elle se reconfigure, en fonction d'informations nouvelles ajustées à ce qui existait déjà.

L'illustration de ce phénomène, encore une fois dans la tradition chinoise, est le bambou. Chaque cercle représente l'instant où naît la nouvelle pousse, tandis que la partie entre les cercles illustre la maturation silencieuse et visible uniquement à l'arrivée de la nouvelle pousse, une fois par an⁹.

C'est exactement ce qui se passe dans ce que je décris au symposium des histoires de vie. La maturation silencieuse est l'histoire avec mon père et avec Jean-Marc, à laquelle j'ai accès grâce à mes souvenirs. Elle est mise en dialogue avec un avenir illustré par la vision, ce qui s'inscrit très bien dans une perspective d'intégration et de changement : comment faire mon salut (que l'on peut comparer à l'atterrissage de l'oiseau) en tenant compte de tout ce qui s'est passé dans mon histoire (le vol de l'oiseau). En faisant cela, je n'ai pas d'autres choix que de voir apparaître cette maturation silencieuse, de l'amener à ma conscience et donc de l'intégrer dans mon identité. Pour réaliser cela, les savoirs faire de la marche de l'espace-temps et de se laisser emporter ont été très importants, car ils m'ont permis, j'en suis convaincu, de devenir attentif à ce flux de changement sans tenter de l'influencer.

⁹ J'ai même appris que pendant 5 ans, le jeune bambou ne ressemble qu'à une petite tige hors de la terre, car il passe ce temps à créer ses racines dans le sol.

Je ne peux tout de même pas oublier que ce sont des événements qui ont révélé cette maturation silencieuse. À commencer par le brossage de dent dans le premier entretien d'explicitation. Je décris très bien comment un geste aussi anodin prend finalement son sens, car il révèle la complicité réelle entre Jean-Marc et moi, par rapport au souvenir avec mon père. Cet événement est tout de même imprévu et surprenant.

Il s'agit d'un Kairos au sens de Pascal Galvani : « un instant d'émergence, un moment créateur, l'émergence d'une mise en sens, d'une nouvelle forme » (Galvani, 2011). Kairos est le dieu grec du temps, dans le sens de moment créateur, concentré de sens, où tout se joue. Il est différencié de Chronos, désignant le temps linéaire et Aïon, celui de l'éternité. On voit, comme dans la tradition chinoise, la nécessité de différencier les niveaux du temps. Or la particularité des Kairos est de n'être perçu que grâce à « la suspension de la conscience intentionnelle discursive pour que ce déploie une attention non intentionnelle à chaque instant » (Galvani, 2011). Ceci implique que parfois, la personne ne se rend même pas compte qu'elle vient de vivre un Kairos, un moment hautement porteur de sens. Ce qui ne veut pas dire que cela n'a pas eu un impact dans le flux du changement, simplement qu'il n'est pas encore révélé à la conscience. C'est pour cela que Pascal Galvani a créé les ateliers de « Je me souviens » que je décris brièvement dans mon chapitre de méthodes de production de données.

Aller explorer ces Kairos dont je ne me souvenais plus du tout lors de la séquence du symposium a été la ligne directrice qui a conduit ma collecte de données. Car je voulais réellement sortir de ce qui était déjà présent à ma conscience, comme je l'ai décrit dans le chapitre sur ma problématique. J'ai ainsi pu découvrir que la transformation n'était pas uniquement le salut final - quoiqu'il porte un sens bien particulier, j'y reviendrais. Elle a eu lieu dans ce que Pascal Galvani appelle un chapelet de Kairos, qui a été très important dans le passage de la maturation vers l'action. Si on imagine la surface d'un lac, de totalement silencieuse et invisible au fond du lac, la maturation a commencé à remonter tranquillement vers la surface avec l'annonce du symposium, puis ce que je décris dans mes explicitations,

jusqu'à sortir complètement hors de l'eau avec le salut final. Toute cette évolution constitue le passage, qui est en fait une mise en action transformatrice, constituée de Kairos, de savoir marcher dans l'espace-temps et de se laisser emporter. Les Kairos ont fait émerger la maturation silencieuse parce que, dans le flux du changement, c'était prêt pour cela, c'était le plus congruent compte tenu de la situation. Voilà une première réponse à la question du « pourquoi maintenant ». Il y a également tout un contexte à prendre en compte, donc je vais parler maintenant.

5.4.5 Le passage : une ritualisation révélatrice du processus

Tout au long de l'analyse des entretiens d'explicitation, j'ai mis en évidence des aspects particuliers du symposium des histoires de vie en lien avec mon histoire. Je parle du thème principal de ce symposium : « Les rencontres trans - formatrices », des exposés marquant pour moi sur le thème du père, de l'hommage à Jean-Marc comme fondateur du réseau des histoires de vie ou encore de ce que ma conjointe appelait « mon week-end père-fils avec Jean-Marc ». Tout ceci a contribué à la mise en place d'un contexte favorable au passage en train de s'opérer, sans aller jusqu'à dire que ça en est la cause. Il s'agit plus d'une interinfluence entre mes compréhensions et les éléments extérieurs que d'un lien de cause à effet. Ou comme le dit Edgar Morin : une boucle de rétroaction entre les événements et mes interprétations. Plus je « comprends » et plus je perçois (ou actualise) dans l'environnement les événements, qui auraient pu rester potentiels et dormants. Ce contexte a grandement contribué à mettre en place les conditions nécessaires pour que ce passage ait lieu.

L'élément central reste pour moi le rituel du salut pour rendre hommage à Jean-Marc. Il est particulier, car j'ai pris le temps de le créer, certes à partir d'une vision qui elle était surprenante, mais tout de même, il y avait une grande part de moi qui a été active dans sa réalisation. Il ne s'agit donc pas d'un Kairos me surprenant, mais plutôt de la création d'un rituel dont tous les aspects ont amené ce passage de la maturation à l'action transformatrice. En fait, en y réfléchissant plus en détail, je pense que ce salut a eu une triple fonction.

La première est arrivée lors de l'apparition à ma conscience de ce salut (la vision) puis sa préparation (le deuxième entretien d'explicitation). Ceci a permis de révéler la maturation silencieuse qui s'opérait depuis de nombreuses années déjà dans ma vie et donc de réactualiser mon identité à partir d'une prise de conscience de cette maturation. J'ai déjà mis en évidence combien cette découverte a été un moteur essentiel pour créer ce rituel. Et inversement, dans une boucle de rétroaction, l'avancée de la création du rituel me permettait de continuer l'exploration de mon histoire. Donc en plus de révéler où en était la transformation, il a également mis en évidence le chemin parcouru.

La deuxième fonction a été lors de sa réalisation, soit le rituel du salut à proprement parler. Il m'a permis d'intégrer et d'imprégner le sens que je venais de découvrir, au posant un geste dans le monde extérieur, plutôt que de le garder uniquement dans mon monde intérieur. Autrement dit, en le réalisant avec autant de monde dans la salle, je n'ai pas eu d'autre choix que d'assumer ce sens nouveau et donc, de l'intégrer. La présence d'autres personnes devient donc extrêmement importante, pour me permettre cette expression dans le monde. Il a été le coup final pour achever toute cette séquence et imprimer, au moins pour un temps, le condensé de sens que je venais de découvrir à travers la préparation de l'hommage. Je devais le garder pour le dernier moment, pour le rituel final et c'est un peu pour cela, je pense, que j'ai tenu à garder le secret tout en faisant ce qu'il fallait pour trouver la place de le réaliser.

La dernière fonction a été de favoriser l'émergence de nouveaux Kairos (la foule qui me sert de guide alors que je ne peux plus parler et surtout la tête sur l'épaule de mon père adoptif). À ce moment-là, l'événement est tellement porteur de sens qu'il favorise l'émergence de nouvelles transformations directement conscientisées. Si l'on reprend la philosophie chinoise, ce n'est que l'illustration de flux de changement qui suit son cours. Mais le sens est si présent et la synthèse de l'histoire si fraîche que les prochains pas apparaissent immédiatement à la conscience. C'est ce qui se passe lorsque je

pose ma tête sur l'épaule de Jean-Marc et que dans mon identité renouvelée, s'intègre cette nouvelle sensation.

Comme je viens de le montrer, l'événement du salut est primordial, car il a un rôle révélateur dans la préparation, un rôle intégrateur dans sa réalisation et un rôle transformateur dans sa suite immédiate. Or la particularité de cet événement est d'être un rituel qui a été soigneusement préparé avant sa réalisation. Sans ce temps de préparation, cette plongée dans la maturation silencieuse et cette visite transversale de mon histoire, il n'y aura pas eu de passage entre la maturation et ce salut. Il agit ainsi comme une rupture dans ce flux de changement, tout en s'inscrivant dans la continuité de ce flux. On retrouve la tradition du Yin et du Yang, le rituel devenant bel et bien un repère dans l'incessant flux de changement. Ou comme le dit Yves de Champlain : « Cela revient à dire que chaque petit instant de la vie s'appuie sur des constructions préalables (micro-identités) tout en participant également à leur construction » (De Champlain, 2011). À la fois il révèle et donne du sens à la maturation silencieuse et à la fois, il participe à la continuité du changement présent dans cette maturation. Voici en quoi le rituel est une action transformatrice dans le visible, à l'opposé de la dimension invisible de la maturation silencieuse. Les deux participent tout de même à la transformation de l'identité, qui elle ne s'arrête jamais.

Pour illustrer l'évolution de ma pensée depuis le début de ma maîtrise, je replace la figure 2, suivi d'un nouveau schéma.

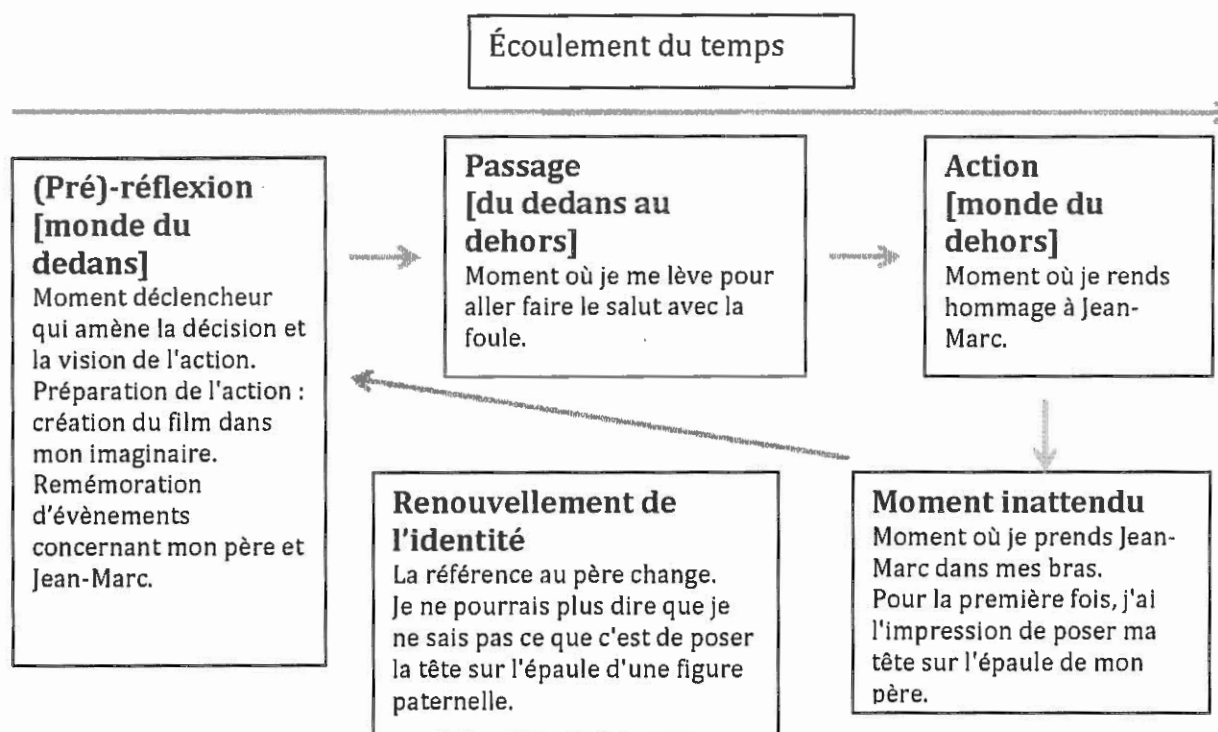


Figure 2 page 16 : Première explication de la structure diachronique de l'hommage

Deux ans après avoir réalisé le premier schéma, je réalise qu'il ne décrivait qu'une petite portion de ce qui s'est passé au symposium. Dans ce schéma, le passage ne commence qu'au moment où je me lève de ma chaise pour aller saluer. Ce que j'appelais à l'époque la pré-réflexion ne prenait pas encore beaucoup de place dans ma vision du processus. Il y a également un retour en arrière dans mon schéma, comme si je retournais à un niveau de pré-réflexion après le moment inattendu. Ceci ne marche pas très bien si l'on pense à un déroulement linéaire du temps. Mais c'est également partiellement faux, puisque si l'on y retourne bel et bien dans cet espace, c'est avec une identité réactualisée.

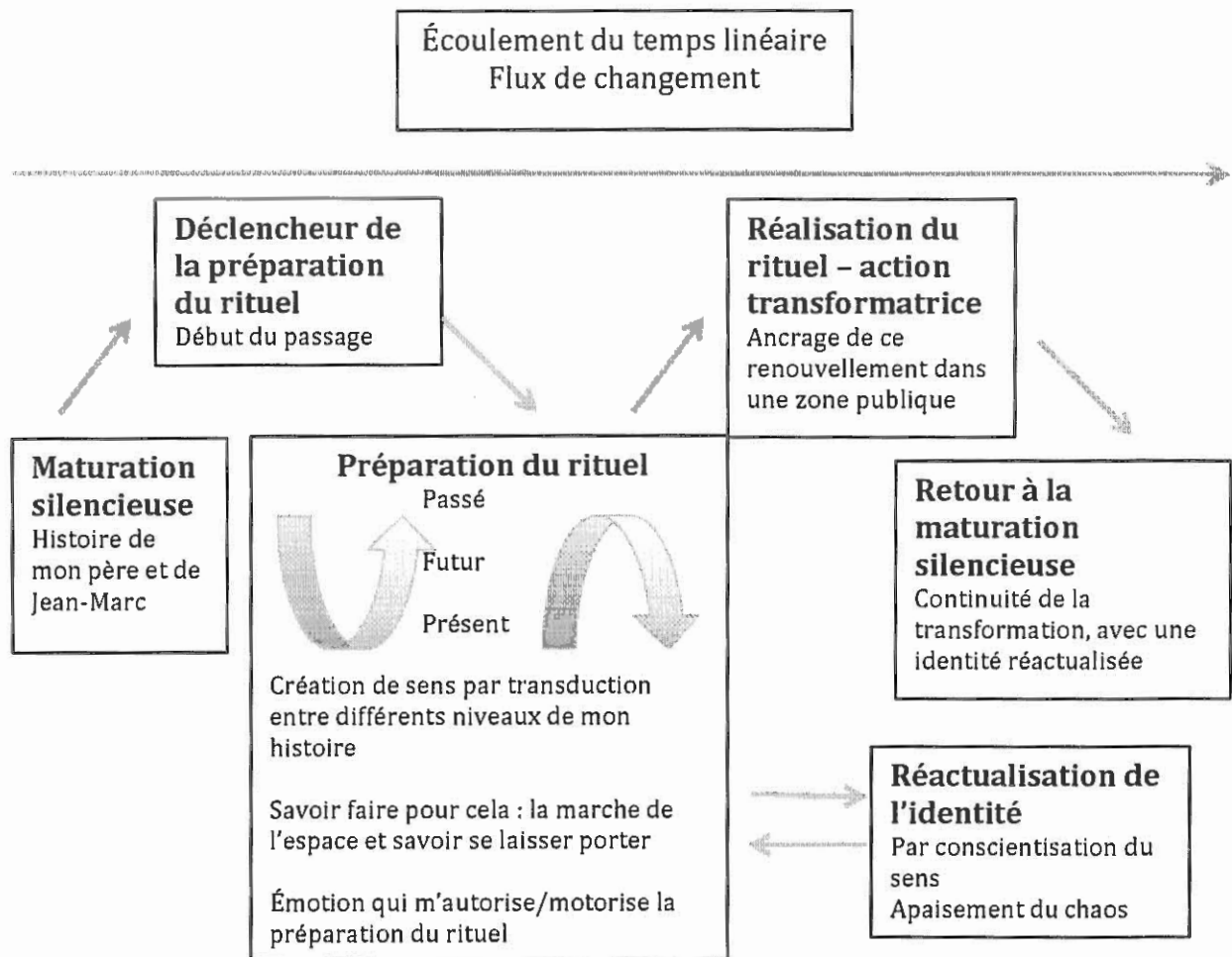


Figure 8 : Étapes du passage de la maturation à l'action

Avec la figure 8 décrivant le passage de la maturation à l'action, j'illustre combien cette « pré-réflexion » est en fait la partie cachée de l'iceberg qui contient l'essentiel du processus de passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice. J'ai rajouté à la ligne du temps linéaire le flux de changement, qui lui ne s'arrête jamais. Les étapes elles aussi sont, par rapport à ce flux de changement, linéaires. Mais, dans la préparation du rituel, il y a un rapport au temps psychique qui change, il n'est plus linéaire il est synchronique. Tout se passe en même temps, la revisite des souvenirs, la préparation du rituel, dans une transduction de sens favorisant la réactualisation de l'identité. Dans une boucle itérative, ce renouvellement vient alimenter la transduction. Le rituel, prétexte à ce

renouvellement d'identité, est intégré au flux de changement. Il est action transformatrice parce qu'il initie sa préparation, mais aussi parce qu'il fait partie du processus plus global de changement. Le fait de poser la tête sur l'épaule de Jean-Marc n'est en quelque sorte qu'un Kairos de plus. La tenue du rituel est plus favorable à sa réalisation et à sa conscientisation immédiate. Puis, il y a un retour à la maturation silencieuse, avec tout de même en conscience toute la réactualisation qui vient de s'opérer.

Le passage est donc la somme de toutes ces opérations, depuis la vision du salut jusqu'à sa réalisation. Il tient cependant dans un fait très simple et primordial : la tenue d'un événement, d'un rituel, dont la préparation va inexorablement pousser à la mise en évidence d'une maturation silencieuse. La révélation du sens contenu dans cette maturation, lors de la préparation et de la réalisation du rituel, va à la fois amener une réactualisation de l'identité, mais aussi une continuité dans le processus de transformation. L'apaisement du chaos est un effet direct de ce passage, le chaos étant un rapport difficile avec l'histoire passée et l'apaisement une modification de ce rapport par une réactualisation plus ajustée de l'identité.

Tout au long de ce chapitre, j'ai pu nommer de nombreux gestes et conditions favorisant ce passage. Le tableau 2 présente une synthèse de ces éléments.

Tableau 2 : Conditions facilitantes pour le passage

- Préparation, planification et réalisation d'un geste rituel ;
- La marche de l'espace, au niveau physique et au niveau temporel ;
- Savoir se laisser emporter par les informations ;
- Le rapport au temps qui devient synchronique et non linéaire ;
- Établir du sens par transduction entre les moments ;
- Visite de la maturation silencieuse à partir d'une volonté de rendre hommage ;
- Conscientisation de l'intelligence développée dans la maturation silencieuse.

On y retrouve l'importance du rituel comme trame de fond de toute cette démarche de mise en action. Lors de la préparation de ce rituel, la marche de l'espace et le savoir se laisser emporter permettent de revisiter la maturation silencieuse de manières différentes. Il y a alors un rapport au temps qui change, qui devient synchronique et non linéaire. Ceci favorise l'émergence de sens par transduction entre les moments revisités. Il est également important que l'intention de cette plongée dans la maturation silencieuse soit faite à partir d'un regard bienveillant, qui cherche à rendre hommage et à aller chercher l'intelligence présente en geste, mais non encore en conscience. Voici pourquoi il faut que cette intelligence soit portée à la conscience de la personne qui a posé ces gestes.

C'est ce qui m'est arrivé lors de tout le processus que j'ai traversé au symposium des histoires de vie, puisqu'en même temps que je préparais le rituel d'hommage, je prenais conscience de la réconciliation de l'histoire avec mon père. Mais qu'en est-il quand ce n'est pas la même personne qui prépare le rituel et revisite le passé ? Est-ce possible, en mettant en place les mêmes conditions facilitantes, de favoriser ce passage de la maturation à l'action transformatrice ? C'est ce que je souhaite explorer dans le prochain chapitre, qui s'attarde à ma pratique d'évaluateur de projet.

CHAPITRE 6

ÉVALUATION ET PASSAGE

Ce dernier chapitre de mon mémoire prend une place particulière. L'idée de l'écrire n'est arrivée que très tard dans mon parcours de maîtrise, dans les trois derniers mois en fait. Je voulais au départ ne réfléchir que sur les évènements survenus lors du symposium des histoires de vie et sur rien d'autre. Mais au fur et à mesure de l'avancée de mon analyse, j'ai bien vu avec mes professeurs la pertinence de faire des liens entre mes compréhensions nouvelles concernant mon savoir-faire du passage de la maturation à l'action transformatrice et le développement d'une nouvelle pratique professionnelle.

Dans les faits, j'ai amorcé ma scolarité de maîtrise en août 2011 alors que j'étais agent de liaison petite enfance pour la MRC de Rimouski-Neigette. Ce n'est qu'en octobre 2012 que j'ai commencé un nouvel emploi de consultant en évaluation. Je pense qu'il était normal de ne pas souhaiter parler de ma pratique professionnelle auparavant. Il me fallait probablement accumuler suffisamment d'expérience dans un premier temps.

Ce chapitre a donc pour but d'exposer les liens que je fais entre mon travail d'évaluateur et l'analyse présentée dans le chapitre précédent. Il ne s'agit donc pas de rentrer dans les détails techniques ou épistémologiques de l'évaluation, ce qui implique que je ne citerai pas d'auteurs dans ce domaine. J'ai également pris quelques raccourcis pour établir ces liens. Je me place davantage dans un mode d'analyse déductive à partir de ce que je comprenais du passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice que dans un nouveau processus d'analyse inductive. Il est d'ailleurs intéressant de noter que ce regard sur ma pratique d'évaluateur m'a permis de réaliser de nouvelles prises de conscience par rapport aux évènements du symposium des histoires de vie. Le postulat que je faisais au début de ma problématique, à savoir que la façon dont j'accompagne les groupes dans une mise en action est similaire à la façon dont je me mets en action dans ma vie personnelle, ne m'a jamais semblé aussi vrai qu'aujourd'hui.

Pour présenter ma pratique, j'ai décidé d'y aller le plus simplement du monde, par ordre chronologique en quatre étapes toujours présentes dans mes interventions comme évaluateur : l'établissement du plan d'évaluation, la collecte de données, l'analyse des données et la restitution des données. Une rapide mise en contexte présentera auparavant mon mandat comme évaluateur. Je finirai ce chapitre par un dialogue théorique avec la posture praxéologique en analyse de pratique. Ce texte sera tout de même appuyé par de courts récits de description phénoménologique (selon la technique d'autoexplicitation « Je me souviens») issus de moments forts de ma pratique, identifiés clairement dans le texte. Ces derniers ont été très utiles pour mettre en évidence les liens avec mon thème de maîtrise. Encore une fois, le cœur de l'analyse est issu de discussions avec mes professeurs de maîtrise, preuve de l'importance du dialogue comme moyen de prise de conscience lors de l'analyse de sa propre pratique.

6.1 MANDAT D'ÉVALUATEUR ET ÉTABLISSEMENT DU PLAN D'ÉVALUATION : L'ÉLÉMENT DÉCLENCHEUR

Mon mandat consiste à accompagner l'évaluation de projets mis en œuvre par des regroupements d'organisations. Ces projets visent le développement des jeunes et de leurs familles concernant la persévérance scolaire, l'entrée scolaire réussie et les saines habitudes de vie, à travers le Bas-Saint-Laurent. On peut penser par exemple à des ateliers d'aide au devoir dans des maisons des jeunes ou autres organisations externes au milieu scolaire, des sessions de groupe pour outiller les parents dans leur rôle ou encore des formations pour les intervenants. Mon rôle est donc d'encadrer à la fois le processus d'évaluation et d'en réaliser des aspects techniques, comme la création d'outils ou la collecte et l'analyse de données. Comme on vise un changement durable, les acteurs importants (porteurs, partenaires, intervenants) sont impliqués dès le départ de l'évaluation dans les décisions importantes. La démarche est donc participative et favorise à chaque étape l'appropriation du processus et des informations par les acteurs du projet.

Lors de ma prise de contact avec ces acteurs, le premier geste important est de leur présenter dans des termes simples la démarche d'évaluation et de discuter avec eux de leurs appréhensions. Même si le contrat est gagné d'avance, puisque l'évaluation est dans le cadre de ces projets « fortement recommandée » (pour ne pas dire obligatoire), cela me permet d'établir un contrat de travail ainsi qu'une relation de confiance avec eux. Ainsi, je présente l'évaluation comme une démarche structurée et rigoureuse de collecte de données facilitant les prises de décision par les acteurs concernés en vue d'orienter les actions, en tenant compte des effets de celles-ci.

Déjà là un premier lien apparaît avec ce que je nommais à la fin du chapitre précédent. Puisque l'évaluation est abordée ici comme une activité donc le but est de servir l'action, une collecte de données va être réalisée. Il faudra en effectuer une synthèse et une analyse qui, une fois présentées aux porteurs du projet, va leur permettre de mieux comprendre les effets engendrés par leurs actions, mais aussi, de possiblement les réajuster. On a donc, dans les intentions de l'évaluation telle que je les présente, les composants favorables à un passage de la maturation vers l'action transformatrice. Le tableau 3 établit un comparatif entre le symposium des histoires de vie et le processus d'évaluation. Il illustre bien les similitudes entre les deux démarches.

Dans le cas de l'évaluation, le rituel devient le moment de présentation des résultats, la préparation est en fait la collecte de données et l'analyse et le renouvellement de l'action survient dans les suites de la présentation des résultats (et parfois même pendant). La première rencontre de contractualisation devient même le déclencheur, tout comme le moment où apparaît la vision du salut au symposium.

Tableau 3 : Comparaison entre le processus du passage au RQPHV et en évaluation

Éléments du processus	Symposium des histoires de vie	Évaluation
Maturation silencieuse	Histoire avec mon père et Jean-Marc	Réalisation du projet
Déclencheur du rituel	Conférence de Marie le premier jour du symposium	Première rencontre pour contractualiser l'évaluation
Préparation du rituel	Aller-retour entre passé, futur et vision du salut révélant le sens contenu dans la maturation silencieuse	Collecte de données permettant de documenter ce qui a eu lieu dans la réalisation du projet,
Réalisation du rituel	Salut devant Jean-Marc	Présentation des résultats
Suite de la transformation	Sentiment de poser la tête sur l'épaule de mon père	Prise de décision d'actions à poser pour améliorer le projet

Avant d'aller concrètement sur le terrain, il convient d'établir un plan d'évaluation. Car évaluer, c'est répondre à des questions. Il suffit de trouver les bonnes questions ainsi que les meilleurs moyens pour y répondre. C'est très pragmatique. Les acteurs sont mis à contribution pour cela, puisque leur grande connaissance du projet leur permet d'être à même de déterminer les questions les plus pertinentes à poser, ainsi que les méthodes adéquates en fonction des sources d'information. Ils prennent une part active dans le pilotage de la démarche d'évaluation.

Je reste toujours surpris de la richesse de l'exercice de tempête d'idées partant d'une simple question de ma part : qu'est-ce que vous souhaitez évaluer ? Les personnes autour de la table, grâce à leur lien plus ou moins direct avec le projet, se mettent à nommer des questions très pertinentes, que je n'aurais pu trouver seul dans mon bureau. Je m'en sers

ensuite de balise pour les suites de l'évaluation. Une simple réorganisation de ces questions d'évaluation me permet d'établir une première ébauche de plan d'évaluation (quoi demander, à qui et comment ?) qui est validée par la suite avec les acteurs du projet. Là encore, leurs connaissances de leur action m'aident à établir ce qui est le plus pertinent comme méthode compte tenu des contraintes du terrain. Le tableau 4 présente les grandes lignes d'un plan d'évaluation.

Tableau 4 : Informations contenues dans un plan d'évaluation

Questions d'évaluation	Indicateurs	Collecte de données			Analyse des données
		Méthodologie	Quand	Par qui	

Le fait de les associer à cette étape de préparation a également une fonction de respecter leur expertise et en quelque sorte, de lui rendre hommage en la considérant à sa juste valeur. Je ne souhaite en aucun cas me croire mieux placé qu'eux pour prendre des décisions par rapport à leur projet. Ce serait dangereux, puisqu'une fois mon mandat terminé, je ne serais plus impliqué dans sa réalisation, alors que ces personnes le seront encore. Je reste tout de même un conseiller ayant une expérience avec l'évaluation, ce qui me permet de leur faire part de certains points à prendre en compte dans l'établissement du plan d'évaluation. À ce moment, j'explique clairement mon biais pour les méthodes de collectes de données qualitatives, soit les entretiens de groupe ou individuels. Cela convient généralement très bien aux porteurs du projet, trop intéressés à savoir comment l'action est vécue par ceux qui la vivent. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir recours à des méthodes quantitatives quand le projet le permet.

En soutien à cette démarche d'établissement du plan d'évaluation, je réalise également un cadre logique. C'est un tableau très simple qui présente de manière schématique les composantes essentielles du projet à prendre en compte pour l'évaluation, autant dans sa mise en œuvre (ce qui doit être fait) que dans ses effets (ce que l'action doit produire chez les personnes visées). On peut le voir dans le tableau 5.

Tableau 5 : Informations contenues dans un cadre logique

Évaluation du processus			Évaluation des effets		
Quelles sont les ressources requises ?	Quelles actions ces ressources doivent réaliser ?	Qu'est-ce que ces ressources « produiront » ?	Court terme	Moyen terme	Long terme

Je le crée à partir de documents traitant de ce qui était prévu dans la réalisation du projet (plan d'action, dépliant, cadre de référence...). Un cadre logique a deux effets : me permettre de valider ma compréhension du projet avec les acteurs, pour être certain que nous sommes sur la même longueur d'onde. Mais surtout, de mettre au même niveau les acteurs par rapport à leur compréhension de leur projet. Bien souvent, lors de la validation de ce cadre logique, les personnes redécouvrent quels étaient les objectifs de départ et les effets attendus. Réaliser la tempête d'idée autour des questions d'évaluation se révèle alors encore plus riche, puisque les aspects du projet sont encore frais à la mémoire des acteurs concernés. Maintenant que le cadre logique et le plan d'évaluation sont fins prêts, nous pouvons passer à la collecte de données.

6.2 LA COLLECTE DE DONNÉES : PREMIER CONTACT AVEC LA MATURATION SILENCIEUSE

De manière très pragmatique, grâce au plan d'évaluation, je n'ai qu'à suivre ce qui est écrit dans les colonnes, quoi, qui et quand pour réaliser cette étape. Dans les faits, il s'agit d'un exercice plus complexe et surtout d'une grande importance pour la suite du passage de la maturation à l'action transformatrice.

Quel que soit l'outil de collecte de données (entrevues, questionnaires, journaux de bord, observation, compilation de rapport...), l'objectif est de rassembler des informations sur « ce qui est réellement arrivé sur le terrain », en opposition avec ce qui est contenu dans le cadre logique, « ce qui devait arriver ».

Là encore, des liens apparaissent immédiatement, si j'apparente cette phase à la préparation du rituel dont je parlais dans le chapitre précédent. Le fait de rassembler des informations devient la mise en évidence et la documentation de la maturation silencieuse du projet. Elle se situe dans le vécu des personnes interpellées par les actions mises en place. Pour cela, je privilégie essentiellement des entretiens, individuels ou de groupe. Car ils me permettent de rassembler ces informations sous forme de discussions avec les personnes.

À travers des questions simples, je navigue littéralement à travers le vécu des personnes dans ce qui s'apparente à du récit de pratique. Je porte mon attention sur ce qui s'est passé pour elles, que ce soit en tant que receveur de service, d'intervenant, de coordonnateur, de planificateur ou tout autre rôle impliqué par le projet. Les questions sont très simples : comment avez-vous entendu parler de ce projet ? Qu'est-ce qui vous motive à y participer ? Quels apprentissages avez-vous faits ? Qu'est-ce qui est important pour vous dans l'intervention ? Je prends tout de même le temps de poser des questions plus spécifiques identifiées avec les porteurs du projet, pour ne pas passer à côté d'informations essentielles.

À travers mes questions, je cherche à leur permettre de construire le fil de leur expérience. Il s'agit la plupart du temps de la première fois qu'il en parle de cette manière, en établissant, grâce à la discussion avec moi, une cohérence entre différents aspects de leur implication. Je prends soin de toujours aller chercher des moments concrets, grâce à une question essentielle en entretien : pouvez-vous me donner un exemple d'une situation vécue ? Je m'assure ainsi que la personne parle de son expérience et non d'une idée qu'elle se fait de son vécu. Ces moments du quotidien peuvent paraître banals et pourtant, ils sont porteurs, sans qu'on le sache vraiment, de la maturation silencieuse qui s'opère pour chacune des personnes rencontrées, quel que soit leur rôle.

Par exemple, lors de l'évaluation d'un projet d'aide aux devoirs offert par une maison des jeunes pour des élèves de 4^e, 5^e et 6^e année, j'ai eu l'occasion de rencontrer individuellement un jeune. Lors de l'entrevue, je lui ai demandé de simplement me raconter si les sessions d'aide aux devoirs à la maison des jeunes avaient changé quelque chose dans sa manière de faire ses devoirs chez lui, dans sa chambre. Il m'a simplement dit que maintenant, quand il ne savait pas résoudre un exercice de mathématiques ou de français, il fermait les yeux et se mettait à penser fort à ce que madame Céline, une enseignante à la retraite qui participe aux sessions à la maison des jeunes, lui avait dit. Ce simple fait m'a permis de voir combien le lien créé entre ce jeune et madame Céline était important dans le déroulement du projet. Car c'est d'abord à cette dame que cet élève pense, et non aux astuces académiques.

En interrogeant l'équipe de la maison des jeunes, j'ai pu voir comment ce lien se créait petit à petit, à travers l'accueil des jeunes, la manière de les encadrer, de les installer aux tables, de gérer le groupe et la discipline, de leur donner accès aux activités du local... de nombreux gestes simples du quotidien des ateliers, qui mis ensemble favorisent la création d'une relation significative entre ces élèves et les adultes de la maison des jeunes.

Je les invite ainsi, en leur demandant différentes informations comme leurs motivations, leurs apprentissages, ce qui a changé et ce qui a permis ce changement, de réaliser une mise en intrigue d'événement, souvent temporellement disparate. Il n'est pas rare que, chronologiquement, les moments racontés ne se suivent pas du tout. Par contre, la personne suit sa propre logique, sa cohérence interne, dans une structure synchronique et non diachronique. Lors de l'entrevue, tout se vit en même temps, dans un ordre totalement cohérent pour la personne.

J'ai en tête l'exemple de ce groupe de parents, qui commence par me raconter leur sortie dans une auberge de luxe qui a été un moment marquant dans leur vie de groupe, pour ensuite revenir sur les ateliers les ayant aidés dans leur rôle parental. Ou encore, ces

deux animateurs, qui en 30 minutes, sont passés de l'idéal du déploiement de leur projet dans un milieu aux moyens qu'ils ont mis en place pour prendre contact avec des jeunes. Dans ce dernier exemple, en 1h30 je venais de revisiter avec eux six mois de travail de manière décousue chronologiquement, mais tout à fait cohérente du point de vue de leur pratique. L'histoire se tenait très bien.

Ainsi, en racontant l'histoire de leur rapport au projet, en réalisant cette mise en intrigue, les gens lui donnent du sens. Ils font de micro-moments du quotidien disparates des évènements cohérents entre eux, car inscrits dans un récit de leur pratique. Ce n'est pas la chronologie qui m'intéresse, c'est le sens que donne la personne à son histoire. Si parfois j'utilise des questions chronologiques, c'est simplement pour accompagner la personne dans sa remémoration et parfois mettre en évidence la logique de l'enchaînement des évènements. La collecte de donnée correspond essentiellement à ramasser ces fragments de sens. Chacun constitue une partie du film de ce que je m'amuse à appeler « la vie du projet ». Les personnes que j'interroge ont une partie du film, leur rôle, mais aucune n'a vu le film au complet.

À ce titre, je suis bien loin d'une évaluation se concentrant uniquement sur les effets quantitatifs d'une action. En effet, une grille de réponses chiffrées ne pourra jamais me livrer toute la richesse du récit des participants. Je me place plutôt dans une démarche dont l'intention est de respecter le parcours de ces personnes, tel qu'elles le nomment. Je reste frappé par la cohérence que les répondants me livrent au travers de leur récit. Par cette opportunité, souvent unique, de mise en récit, je souhaite rendre hommage au sens singulier du vécu des personnes et au sens singulier qu'il porte. D'une part en reconnaissant sa richesse et qu'il est porteur de sens, mais aussi en le laissant émerger dans le récit de l'acteur principal et non en le déduisant moi-même.

La prochaine étape consiste à reconstituer ce film, à passer de la vue partielle de chacune des cohérences internes à une vue globale me permettant d'avoir accès à une cohérence plus transversale. C'est la prochaine phase d'analyse.

6.3 L'ANALYSE : PLONGÉE DANS LA MATURATION SILENCIEUSE ET RÉVÉLATION DU SENS

Maintenant que j'ai réalisé les entrevues, accompagnées de toute sorte d'autre matériel (bilans, questionnaires quantitatifs, note d'observations des intervenants, etc.), il faut les utiliser pour les fins de l'évaluation. Commence alors une longue phase de préparation du matériel, que je taille comme si j'avais une pierre brute devant moi et que je commençais tranquillement à en dégager les parties pour la transformer petit à petit en sculpture. L'analogie avec la sculpture est intéressante. Car dans l'absolu, l'œuvre finale est contenue dans le bloc de pierre. Il convient à l'artiste de la révéler au grand jour.

Il en est de même selon moi avec l'analyse finale du matériel collecté. À travers toutes les entrevues, questionnaires et autres méthodes, il y a, quelque part, le sens recherché pour le bien du projet. Pour le moment, on n'a que des bouts éclatés de maturation silencieuse qui commence timidement à parler. Le travail maintenant est de relier ces éléments pour leur donner un sens commun. C'est la mise en intrigue propre à l'histoire de vie, qui est reprise ici pour l'analyse de pratique. Voici pourquoi je dis que j'étudie la vie du projet, à travers l'expérience de ceux qui ont vécu ce projet. J'écrivais dans un « je me souviens » sur l'analyse d'une entrevue :

Je me souviens de la lassitude de répéter la même opération. Je suis devant mon ordinateur. J'analyse le verbatim d'un jeune, en me collant rigoureusement à la transcription de son entrevue. C'est long et je ne sais pas où je vais avec cela. Je relis pour la énième fois un paragraphe, pour y trouver l'essentiel des informations livrées par ce jeune. Je pars dans mes pensées, sur un tout autre sujet, tout en ouvrant une page Internet vers un autre univers. Puis je réalise que des minutes ont passé et que je n'ai toujours pas avancé dans mon analyse. C'est long, je ne sais pas où je vais avec ça et je trouve qu'il y en a beaucoup trop. Je retourne lire

une fois de plus mon paragraphe, sans aucune surprise puisque j'ai réalisé l'entrevue, je l'ai réécoutée et j'en ai tapé la transcription (extrait d'un « je me souviens », 2014).

J'utilise l'analyse par théorisation ancrée, que j'expliquais dans mon chapitre de méthodologie, pour analyser le verbatim d'une entrevue. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le travail est long, fastidieux et usant intellectuellement. Les mêmes étapes de classification se suivent et se répètent, sans avoir réellement de signification pour le moment. Je ne fais que créer des codes, puis des catégories pour chacune entrevue, inlassablement. Heureusement que j'ai une idée de la pertinence du résultat grâce à mes expériences positives dans d'autres évaluations. Car à chaque fois que je suis passé par cette méthode, les résultats ont été grandement appréciés par les acteurs du projet. En attendant, je continue ma théorisation ancrée et c'est âpre.

L'avantage de cette méthode pour le passage de la maturation à l'action est de me permettre de rester collé au matériel, de rester ancré. Je plonge littéralement dedans, à force de l'écouter, de le lire, de le décortiquer. La lassitude vient autant de la longueur de ces opérations que de la nature des données. D'une certaine manière, je suis dans un entre-deux : d'une part je vois les micros-moments comme des événements saillants révélateurs de sens et d'autre part, je m'immerge tellement dans le volume imposant¹⁰ de ces micros-moments que j'entre moi aussi dans la maturation silencieuse.

N'oublions pas qu'il s'agit de fragments - certes mis en sens, donc plus digeste - du quotidien des personnes. Donc, c'est comme ci, pendant plusieurs jours, je me plongeais dans le quotidien de tous les participants à un projet. Ce qui d'habitude, se vit sans vraiment apparaître à la conscience, fait ici l'objet de toute mon attention. Je comprends donc pourquoi cela est aussi long et ardu. Je n'ai pas d'autre choix. Je dois me plonger, m'immerger dans cette maturation pour que lentement émerge le sens. Au même titre que

¹⁰ Souvent des dizaines de pages d'entrevues. Pour donner un exemple précis, une évaluation m'a demandé d'aller voir 27 personnes en tout, pour environ 120 pages de verbatim, interligne 1.

je me suis plongé, de manière moins proactive, dans l'histoire avec mon père et Jean-Marc. C'était de toute façon facile puisqu'il s'agissait de mon passé, alors que dans le cas de l'évaluation je parcours les histoires des autres. Savoir se laisser emporter est ici d'une aide précieuse, car je peux me laisser guider par les données et laisser le sens venir, plutôt que d'imposer aux données une grille prédéfinie. Ce qui est totalement cohérent avec la théorisation ancrée telle qu'elle a été inventée par Glasser et Strauss. Ce passage est selon moi absolument nécessaire pour que je m'imprègne de tout (voir que je m'y perds) pour qu'émerge progressivement une nouvelle compréhension issue des informations de ces micro-moments¹¹.

Petit à petit, des liens se créent entre ces multiples détails. Pris séparément, ils n'ont pas vraiment d'importance et sont donc fastidieux à identifier. Ce n'est qu'une fois rassemblés qu'ils montreront l'image d'ensemble, comme un casse-tête. La catégorisation transforme ces micro-gestes en évènements. D'anodins et noyés dans le flot du quotidien, ils deviennent des parties saillantes du film. Il ne reste alors qu'à reconstituer l'intrigue globale, la « vie du projet ».

Ceci constitue une étape très stimulante de mon travail d'analyse. Je me mets à « jouer » avec mes catégories, à les agencer jusqu'à trouver la manière la plus cohérente et porteuse de sens de présenter la synthèse de mes données. En fait, je crée la mise en intrigue finale qui va me permettre de restituer ces données aux acteurs impliqués dans le projet. Mais pas de n'importe quelle manière, en rendant hommage à tous les aspects du projet, du plus anodin au plus important vis-à-vis des objectifs. L'hommage vient du fait que je les montre, que je leur reste fidèle le plus possible et surtout que je les agence pour que le plus de sens possible soit mis en évidence pour les acteurs du projet. Je garde un

¹¹ C'est d'ailleurs le propre de la recherche à la troisième personne, à laquelle l'évaluation peut s'apparenter, qui doit se rapprocher de son objet de recherche pour le comprendre. L'inverse se produit pour la recherche à la première personne, à laquelle ma maîtrise s'inscrit, puisque le chercheur doit se décoller de son vécu, de ce qu'il porte intimement, pour mieux le comprendre.

grand respect à ce que les répondants m'ont transmis et la catégorisation finale a pour intention d'en révéler le plus de sens possible pour servir l'action.

Au sujet de l'agencement, j'ai une anecdote intéressante. Une ressource en évaluation¹² que je supervisais pour un des projets évalués m'a appelé après son analyse en disant ne plus du tout savoir comment avancer dans son travail. Nous nous sommes donc rencontrés pour voir comment débloquer cela. La stratégie a été très simple : grâce à des ciseaux, nous avons découpé les grandes catégories de son analyse, pour pouvoir les déplacer sur le sol. Le plancher faisait office de grand plan en deux dimensions. Ainsi, il a été possible, sans toucher au contenu des catégories, de les réorganiser pour mieux avoir accès à la vue d'ensemble de l'analyse du projet. En 1h30 le travail était fait et la ressource pouvait continuer seule. Cet exemple illustre la nécessité de manipuler les données, de les travailler et de les déplacer pour en dégager le sens. Il y a un jeu de création pour mettre en évidence cette cohérence transversale. Elle ne va pas de soi. Voici ce que j'en écrivais dans un autre « je me souviens » :

Depuis le début de la journée, je classais des informations dans des tableaux pour leur donner une cohérence et du sens. Je suis maintenant en train de placer ces informations dans le PowerPoint final de ma présentation. Il ne me reste que quelques diapositives à replacer et je réalise alors que j'ai réussi, pour une nouvelle fois, à donner une cohérence à tout cela. Il y a un début, un milieu et une fin à cette présentation. Et cela a du sens. Je suis satisfait et confiant. Je m'arrête une minute et je prends le temps de simplement regarder l'enchaînement de mes diapositives. Oui, j'ai terminé l'évaluation de ce projet. En 50 diapositives, l'essentiel des éléments du projet est là, de l'appréciation des directions d'écoles jusqu'aux apprentissages des jeunes (Extrait d'un « je me souviens », 2014).

Si je reviens à l'analyse du salut au symposium des histoires de vie, je suis donc en train de finaliser la mise en scène de mon rituel. Elle rend hommage au projet, en présentant de manière cohérente et révélatrice de sens tous les éléments du projet. Pour cela, je n'ai

¹² Dans le cadre de mes contrats en évaluation, il arrive que je m'associe avec d'autres évaluateurs pour réaliser la démarche complète. Ici, il s'agit d'une ressource en évaluation, qui devait réaliser des tâches comme la collecte de données, la transcription d'entrevues ou encore l'analyse.

pas eu d'autres choix que de me plonger dans la maturation silencieuse de chacune des personnes interrogées ayant participé au projet et d'en révéler le sens, d'abord individuel, puis collectif. La mise en intrigue de la vie du projet arrive à sa fin.

6.4 LA PRÉSENTATION DES DONNÉES : LE RITUEL DU PASSAGE DE LA MATURATION À L'ACTION TRANSFORMATRICE

Nous y voilà, après des semaines de collectes et d'analyse de données, à la présentation du résultat de mon travail. Cette étape est particulièrement importante, car pour le moment, je suis le seul à avoir accès à toute l'information et surtout au sens global révélé par l'analyse. Les acteurs à qui je présente ont parfois participé à la collecte de donnée, mais leur implication s'arrête là. Ils n'ont donc aucune idée de ce que je vais présenter. C'est une grande différence avec le moment au symposium des histoires de vie, puisque lors de la préparation du rituel, le fait de revisiter mon passé me permettait de faire sens immédiatement et de l'intégrer à mon identité. J'étais le premier impliqué.

À cette étape du processus d'évaluation, j'ai passé beaucoup de temps en solitaire à faire du sens à partir d'un projet pour en nourrir l'action. L'ensemble n'est connu que de moi seul, cela ne s'est pas encore rendu auprès des porteurs du projet. C'est là tout l'enjeu de cette étape de présentation des données : leur permettre de recevoir cette mise en intrigue pour que cela fasse du sens pour eux et vienne soutenir leur action. Cela renforce l'aspect « rituel » de la rencontre de présentation des résultats.

En s'attardant à la forme de cette rencontre, on retrouve facilement des éléments du rituel du symposium des histoires de vie. Des acteurs importants pour le projet sont réunis de manière exceptionnelle, dans l'attente de ces résultats et pour les plus impliqués (comme les intervenants), dans l'appréhension. La rencontre se passe sous la forme d'une prise de parole publique, appuyé par une présentation visuelle. Elle marque la fin d'un processus s'étalant souvent sur plusieurs mois. Cette rencontre est donc déjà un événement inhabituel

pour les acteurs concernés, puisque c'est rare qu'ils se rencontrent tous pour faire le bilan de leur projet. C'est est une condition facilitante pour l'accueil et l'ouverture au sens.

Une des caractéristiques de la présentation PowerPoint est de s'appuyer uniquement sur des données issues des entrevues (ou tout autre matériel). Mon ingénierie est réduite au minimum possible, à savoir aux catégories établies précédemment. Je ne peux malheureusement pas m'affranchir de grille ancrée dans mon regard de praticien. Je prends donc soin de justifier ces catégories par des données issues du matériel et non d'une pure interprétation de ma part. C'est ce à quoi conduit la théorisation ancrée de toute façon.

À chaque fois que je présente des données d'évaluation, j'ai toujours la crainte que mon travail ne soit finalement pas pertinent. J'ai l'impression que les acteurs sont déjà au courant de ce que je m'appête à présenter, que c'est trop banal pour être utile ou encore que je n'ai pas ciblé la bonne information. C'est que j'apporte un grand soin à inclure toutes les catégories trouvées et jugées pertinentes pour les objectifs de l'évaluation et pour la mise en intrigue. Je rappelle ainsi comment s'est créé le projet, quelles en sont les étapes charnières ou tout autre détail me paraissant intéressant dans l'histoire du projet. Concrètement, je ne dévoile pas uniquement les effets auprès des auprès des personnes visées par l'intervention. Je les mets en contexte grâce aux liens déployés avec les intervenants, comment ces jeunes ont entendu parlé du projet ou encore leur motivation à y participer. Ces informations satellites m'apparaissent souvent anodines et j'en arrive à douter de la pertinence de les présenter. Je pense également que je suis « engorgé » du sens du projet, vu que j'ai passé de nombreuses heures dans sa maturation silencieuse. Il est donc tellement évident qu'il ne me paraît plus intéressant de le présenter. Comme je le disais plus tôt, je suis le seul dans cette situation puisque personne d'autre n'a eu accès à mon analyse.

Présenter les données me rappelle à chaque fois combien ce qui devient évident pour moi sonne comme une révélation chez les acteurs du projet. Voici un extrait de « je me souviens » qui illustre bien cela :

Nous en sommes au tableau qui présente les réponses des parents aux questions : quand utilisez-vous le cartable et où le rangez-vous ? Lors de l'analyse, je ne voyais même pas comment ces informations pourraient être utiles. Puis, après avoir nommé que les parents l'utilisent souvent le soir et qu'ils le rangent dans la cuisine, la coordonnatrice dit : « Je trouve ça le fun de savoir ce que les parents en font, de savoir quand ils l'utilisent, où il vit le Sac d'école. J'aime ça ». Je réalise à cet instant que je n'ai aucune idée de l'information qui va être utile pour les personnes impliquées dans le projet (Extrait d'un « je me souviens », 2014).

Cette situation m'a beaucoup surpris, car je ne m'attendais pas du tout à ce que ce genre de données intéresse quelqu'un. Pourtant, cela a permis à la coordonnatrice d'avoir accès un peu plus à ce que je nomme encore une fois « la vie du projet ». Cela n'était pas banal pour elle, qui a passé autant de temps à le créer, mais qui n'a que peu d'information sur ce que les parents en font de ce cartable, une fois à la maison. C'est à son tour d'avoir accès à dans ce que je parcours depuis des semaines : le quotidien et la maturation silencieuse du projet.

Plus surprenant encore, cette réaction lors d'une autre présentation :

À chaque donnée que je dévoile, les intervenants sont très intéressés par ce que j'expose. Je leur parle de leur projet et ils ont l'air de grandement apprécier cela. Je suis surpris de cette réaction, qui ne m'est pourtant pas inconnue, puisque cela se produit à chaque fois que je présente des résultats. Sauf que cette fois-ci, plus des deux tiers des informations proviennent de ces intervenants, vu qu'il n'y avait pas beaucoup de personnes participant à la collecte de données. C'est comme-ci les intervenants redécouvraient, à travers mon écriture et mes explications les actions qu'ils ont posées dans ce projet. Cela leur permet de faire de nombreuses prises de conscience concernant l'accompagnement des jeunes,

leur modèle d'intervention ou tout simplement ce qui allait bien ou moins bien (extrait d'un « je me souviens », 2014).

On a ici la confirmation de ce que j'expliquais dans les deux parties précédentes. Malgré le fait que les intervenants de ce projet m'aient fourni les deux tiers des informations, ils redécouvraient leur façon de faire à travers ma présentation. En fait, l'entretien que j'avais réalisé leur a permis de faire une première mise en intrigue en me racontant l'histoire de leur pratique. Mais ce n'était pas suffisant pour tout faire apparaître à leur conscience et pour qu'ils identifient le film complet. Le fait d'avoir décortiqué et résumé cette pratique, grâce aux témoignages de tous les acteurs concernées (de le cas de ce projet les intervenants ayant posé les gestes de cette pratiques, les jeunes ayant reçu ces gestes et le personnel de l'école ayant été témoin de ces gestes), a permis de révéler de manière beaucoup plus précise la vie du projet. Ceci les a surpris, a confirmé beaucoup d'aspects qu'ils percevaient et leur a permis de mieux saisir la portée de leur intervention.

Dans la situation suivante, on retrouve l'hommage et l'avantage de rester fidèle aux données :

Lors de la collecte de données, nous avons facilement constaté combien les milieux trouvent que l'intervenante fait du bon travail. Il était important de le faire apparaître dans les résultats. Mais nous voulions le faire de manière juste, sans trop en mettre, ou pas assez. On arrive à cette partie, celle où sont listées toutes ses compétences en tant que coordonnatrice des loisirs. Il suffit de commencer à en nommer quelques-unes pour que je réalise l'effet que cela a sur elle : à la fois de la gêne et de la joie. J'entends de sa bouche : « je ne vais plus passer dans le cadre de porte », suivi d'un rire général. Dans ce qui est nommé, il n'y a rien en trop, rien qui ne vienne pas des milieux. Nous sommes allés dans un feed-back descriptif, et on dirait que cela a un poids immense pour elle : celui de rendre hommage à sa pratique et à son travail depuis deux ans. C'est ce qui m'étonne le plus, car nous ne faisons que nommer des choses qui existent déjà, puisqu'elle le fait tous les jours (extrait d'un « je me souviens », 2014).

Encore une fois, on retrouve l'illustration de la maturation silencieuse dans le quotidien et l'effet de faire apparaître le sens qu'elle contient. Mais pas de n'importe quelle façon. En s'appuyant et en respectant ce qui est présent dans ce quotidien uniquement, sans en rajouter. Ici, l'intervenante reçoit une reconnaissance des milieux pour lesquels elle travaille, simplement en recevant, à travers notre analyse, des gestes qu'elle fait au quotidien dans son travail. Il ne devrait y avoir rien de neuf, puisqu'elle en est la réalisatrice. Pourtant, c'est la première fois qu'elle recevait une rétroaction de cette nature. Ce n'est pas cité dans le « je me souviens », mais ses superviseurs étaient présents et en plus d'être tout à fait d'accord avec les retours positifs, ils sont également ravis d'avoir une liste des compétences nécessaires si jamais ils sont amenés à devoir la remplacer. On voit bien ici comment des gestes anodins catégorisés et transformés en événements ont un impact considérable sur les personnes qui reçoivent ces informations.

Je vois dans cet exemple une manière très humble de rendre hommage à ce qui se trame dans cette maturation silencieuse. Transformer de simples gestes du quotidien en événements porteurs de sens pour les personnes qui les réalisent est certainement l'une des plus belles manières que je connaisse de rendre hommage à la pratique humaine. J'y vois là l'une des clés les plus importantes du passage que je cherche tant à comprendre.

Voici un exemple d'action transformatrice issue de la présentation des résultats d'un projet :

Après 2h30 de présentations, ils sont plein d'informations, savent les effets du projet auprès des jeunes et ce qu'ils ont à améliorer. Je demande ce qu'ils souhaitent faire pour la suite. La coordonnatrice du projet nomme alors qu'elle est consciente de tous les changements devant être apportés au projet. Mais surtout, qu'elle a grandement apprécié la présence des personnes autour de la table aujourd'hui et qu'elle souhaite que ces rencontres continuent. Le comité devient alors officiellement un comité de suivi et de consultation pour l'avancée du projet Sac d'école. Nous ne l'avions pas du tout prévu, mais une des choses qui était pointée comme une amélioration nécessaire pour le projet est en train de se

produire devant nous : celle d'avoir une coordination régionale pour rassembler les gens autour du projet (extrait d'un « je me souviens », 2014).

Je venais d'assister à une action transformatrice, un Kairos immédiatement après la fin de la présentation des résultats. Une des recommandations que nous avons faite était de remobiliser une coordination régionale pour assurer une cohérence sur l'ensemble du territoire pour ce projet. Sans le vouloir, simplement en réalisant le rituel de la présentation des résultats, nous avons ouvert la porte pour que cela arrive. Ce fut certainement l'une des plus belles récompenses de ce mandat d'évaluation.

L'exemple ci-dessus est l'idéal dans l'aboutissement d'un projet d'évaluation. Sans aller jusque là à chaque fois, car la mise en action prend parfois plus de temps suite aux résultats - les acteurs ressentent souvent le besoin de les relire pour mieux se les approprier - il y a tout de même un effet que je constate régulièrement. Suite à ce rituel de présentation de l'ensemble des informations relatives au projet, les acteurs en saisissent mieux la cohérence. Ils ont pu avoir, en 2 heures, un condensé de la vie du projet, de ses grands objectifs à ses petits détails et surtout, selon le point de vue des personnes essentielles ayant vécu ce projet de l'intérieur.

Autrement dit, ils ont plongé, l'espace d'une rencontre, dans le chemin parcouru par le projet depuis sa création jusqu'à la fin de la collecte de donnée. En deux heures, ils vivent de manière totalement cohérente, mais pas forcément chronologique, l'ensemble de la vie du projet – voici un autre lien avec le chapitre précédent, l'aspect synchronique et non diachronique. La maturation silencieuse à laquelle ils participent sans la voir leur est maintenant révélée, ce qui leur permet d'avoir plus de sens avec leur projet. Ceci est selon moi un atout majeur leur permettant de mieux le poursuivre et de l'améliorer, en ayant maintenant totalement en conscience et en sens le projet tel qu'il se vit et non telle qu'il a été prévu. Voici une autre façon de rendre hommage à ce qui a été créé par le travail de ces personnes, combien même il fut invisible et microscopique au quotidien.

Je ne peux m'empêcher de faire des liens avec le lieu dont je parlais dans l'analyse de mon deuxième entretien d'explicitation. Je revisitais mon passé pour construire le salut à partir d'un lieu rempli de l'intention de rendre hommage à Jean-Marc. Cela a grandement influencé mon regard sur mon histoire et a donné la dimension particulière d'apaisement du chaos à la création de ce salut. Depuis le début de ce chapitre sur ma pratique de l'évaluation, je nomme combien il est important pour moi de rendre hommage, au savoir des acteurs du projet, au vécu des participants et au sens de ce vécu caché dans la maturation silencieuse.

Il ne fait aucun doute que la dimension de l'hommage est une partie importante de ma pratique. Elle teinte ma manière d'aborder mon travail d'évaluateur, en orientant le processus vers un passage entre la maturation silencieuse et l'action transformatrice. L'évaluation devient un accompagnement de l'action, dont la méthode s'appuie sur des fondements du récit et de l'analyse de pratique, comme nous allons le voir dans la partie suivante.

6.5 RENDRE HOMMAGE À L'INTELLIGENCE DE L'ACTION : LA POSTURE PRAXÉOLOGIQUE EN ANALYSE DE PRATIQUE

Lors de mon chapitre sur l'épistémologie de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales, je nommais la pertinence pour un praticien de devenir un praticien réflexif puis un praticien chercheur. Après l'analyse de mes données de recherche et les liens avec mon travail d'évaluateur, je comprends encore mieux cette pertinence et pourquoi l'analyse de pratique m'intéresse autant, d'un point de vue praxéologique.

Pour cela, il me faut introduire un peu la notion de praxéologie et le contexte dans lequel elle s'inscrit. Pour St-Arnaud et Lhotellier : « La praxéologie est une démarche construite d'autonomisation et de conscientisation de l'agir dans son histoire, dans ses pratiques quotidiennes, dans ses processus de changement et dans ses conséquences » (St-

Arnaud et Lhotellier, 1994). Cette démarche s'inscrit dans une posture initiée par Argyris et Schön dans les années 1970 à contre-courant de la manière dont le savoir est abordé par la science appliquée traditionnelle de l'époque.

La dominance du savoir théorique issu de la science appliquée sur l'action est mise en échec par ce que St-Arnaud appelle la loi d'Argyris et Schön, qui établit que « dans une situation difficile, il y a un écart systématique entre la théorie professée par l'acteur pour expliquer son comportement et la théorie qu'il pratique à son insu » (St-Arnaud, 1992, 53). Ou comme le dit Lhotellier : « La pratique ne résulte pas de la simple application d'un prêt à penser tout fait, ce n'est pas une simple exécution » (Lhotellier, 1995).

Autrement dit, les savoirs enseignés par les sciences appliquées ne sont pas suffisants pour rendre compte de « l'unique de chaque situation ; sa complexité irréductible, son instabilité, le degré inévitable d'incertitude et par les conflits de valeur. La pratique peut donc engendrer un savoir qui a lieu dans et durant l'action » (Pilon, 2009, citant Zuniga, 1994, p.90). Le praticien, en s'adaptant à chaque situation qu'il rencontre et en agissant de manière cohérente en fonction de milliers de facteurs, crée une nouvelle action à la fois cohérente en fonction de la situation et porteuse d'un savoir nouveau, présent en geste, mais pas forcément dans la conscience. Comme le dit Lhotellier : « La recherche du sens est interne à l'agir lui-même » (Lhotellier, 1995).

La praxéologie vise, non pas à s'inspirer des savoirs théoriques pour améliorer l'action, mais au contraire « à dégager le savoir compris dans l'action, ou le savoir à inventer dans l'action pour qu'elle soit plus performante » (St-Arnaud et Lhotellier, 1994). Il y donc un postulat que l'action contient bel et bien un savoir qui lui est propre : « l'action constitue une connaissance (un « savoir-faire ») autonome, dont la conceptualisation ne s'effectue que par prises de conscience ultérieures » (Galvani, 2013, citant Piaget, 1974). Permettre au praticien de s'attarder sur ce savoir pour le révéler est le geste profondément à contre-courant que proposent Argyris et Schön. Ce n'est plus la science appliquée qui

donne le sens et qui analyse les actes du praticien, c'est l'action sur le terrain qui révèle le sens. « C'est en analysant comment l'acteur constitue le sens de son agir et en précisant en quoi l'agir crée un acte personnel que la démarche praxéologique se précise » (St-Arnaud et Lhotellier, 1994). On y retrouve les fondements de la posture épistémologie choisie pour la maîtrise en étude des pratiques psychosociales.

Avec les propos tenus dans les trois paragraphes précédents, il est facile de faire des liens avec les étapes du passage de la maturation vers l'action transformatrice. Le but de ce passage est en fait, en vue de la réalisation d'un rituel (la présentation des résultats, ou la réalisation du salut), de se plonger et d'analyser le sens présent dans la maturation, certes silencieuse et invisible, mais bien ancrée dans les actions des personnes (que ce soit les miennes ou celle des gens participants aux projets évalués). Il y a donc une première similitude dans la méthode. Dans les deux cas, le savoir d'action est reconnue comme premier lieu d'apprentissage. Je trouve que c'est un très grand hommage rendu à l'intelligence de l'action et aux personnes qui les réalisent. Rien que le fait de s'attarder sur cette intelligence est déjà une petite révolution.

Selon St-Arnaud et Lhotellier (1994) l'intention de la praxéologie est également de permettre aux acteurs de poser des actions plus sensées : « une action est sensée (significative aux différents niveaux d'implication sociotemporelle) dans la mesure où l'acteur :

- prend en considération l'ensemble des données factuelles pertinentes à une situation ;
- met en œuvre un système de valeurs cohérent par rapport à la situation ;
- produit une action dans un espace-temps optimal » (St-Arnaud et Lhotellier, 1994).

Je retrouve ici ce que je nommais plus tôt au sujet du Lorient jaune, symbole du hasard dans le Yin King. Sans que ce soit apparent, l'action sensée prend en compte un nombre important de paramètres. Rendre cela plus conscient chez le praticien vise à rendre son

action plus efficace, puisque, « dans une démarche praxéologique, on veut d'une part, accélérer le processus d'acquisition progressive d'un savoir-faire de plus en plus efficace et d'autre part, lui donner un caractère plus précis » (St-Arnaud et Lhotellier, 1994). On retrouve l'idée d'action transformatrice présente dans mon thème de recherche.

La démarche praxéologique s'appuie pour cela sur trois principes méthodologiques selon St-Arnaud et Lhotellier (1994). Le premier est le principe de la connaissance par l'action, qui stipule que dans une démarche praxéologique, « on y considère l'acteur comme le premier interprète de son agir et on lui demande de ne jamais trahir le savoir implicite qu'il possède, surtout lorsque celui-ci ne cadre pas avec le savoir homologué ». À cela s'ajoute le principe de coopération dialogique, qui « vise à articuler ce dialogue (entre l'acteur et la situation), à lui donner une rigueur qui permettra la diffusion et l'enrichissement éventuels du savoir homologué ». Pour cela, la multiplication des visions et des points de vue sur ce qui s'est passé dans l'action est très aidant pour l'acteur, car « c'est en variant les discours que l'on peut créer du sens nouveau ». Enfin, le troisième principe d'autorégulation fait le lien entre les deux précédents, car il propose à l'acteur de retenir tout ce qui peut contribuer à la progression de l'action, que ce soit par une réflexion personnelle ou un dialogue issu d'autres personnes.

Je peux aisément faire des parallèles entre la démarche proposée en évaluation et ces trois principes méthodologiques. J'en parlais au début de cette partie, les acteurs du projet à évaluer sont invités à piloter l'évaluation, à en décider les aspects principaux. Par cela, je m'assure en quelque sorte qu'ils pourront accueillir et lire plus facilement les résultats. Comme je l'ai illustré lors de la présentation de ces résultats, le fait que ce soit une personne externe qui présente les informations (en l'occurrence moi) crée un effet dialogique avec les acteurs. Ils reçoivent ce qui est présent dans le quotidien de leur action, mais d'une manière différente, mise en valeur et mise en récit dans une forme totalement nouvelle pour eux.

Ceci a pour effet à la fois de leur permettre de conscientiser tout le contexte et l'intelligence de leur projet – et moi de lui rendre hommage en le présentant tels que ces aspects sont décrits par les personnes interrogées –, mais aussi de leur permettre d'identifier de nouveaux gestes à poser pour améliorer leurs actions. Ils peuvent venir de ma part, de leur part, ou des personnes interrogées dans la collecte de données. La source n'a en fait pas d'importance, du moment que les idées nouvelles permettent aux acteurs de rendre leur action plus sensée tel qu'entendu par St-Arnaud et Lhotellier. Je rappelle qu'en une seule rencontre de 2 heures, les acteurs impliqués dans le projet ont accès à toutes ses composantes identifiées lors de l'analyse (contexte, objectifs de départs, effets auprès de la population visée, etc.). C'est ce qui permet aux acteurs de tenir compte de ces informations tout en laissant suffisamment de place à la nouveauté : « entre l'idéalisme et la rigidité, une action sensée est à la fois réaliste et innovatrice » (St-Arnaud et Lhotellier, 1994).

À travers ce chapitre, je comprends mieux comment mettre en évidence ce savoir, invisible et caché dans le quotidien, est une manière de redonner ses lettres de noblesse au savoir-faire du praticien et honorer la « vie » d'un projet. Ces savoir-faire s'appuient sur « les conditions de l'action, sa logique propre : une situation unique, des circonstances particulières, un temps limité, une décision prise dans une conjoncture historique, avec des contraintes et des ressources données, des incertitudes et des risques, pour des projets et des enjeux, avec des conséquences imprévues » (Lhotellier, 1995). Rien que le fait de nommer explicitement certains de ces paramètres et la manière dont le praticien en a tenu compte pour agir est à mon sens un hommage à cette intelligence.

Si cet hommage peut lui permettre de réactualiser son identité de praticien en amenant à sa conscience ces savoirs nouveaux et enclencher de manière consciente le prochain pas de sa maturation silencieuse, c'est encore mieux. Il s'agit en fin de compte de réaliser que « la pratique ne vient pas après la mise en place des termes et de leur rapport, mais participe activement aux tracés des lignes, affronte les mêmes dangers et les mêmes variations qu'elles » (Lhotellier, 1995). Ce qui veut dire que « permettre à l'acteur

socioprofessionnel de s'approprier le pouvoir de réfléchir les multiples niveaux de son action afin de lui donner du sens » (Pineau, 2009), c'est aussi lui permettre de mieux définir les visées, les impacts, les modes de réalisations de son action et surtout, ce qu'il peut mettre en place pour rendre son action plus efficace, plus sensée et plus cohérente avec ce qu'il porte comme individu. La praxéologie est en définitive une recherche de l'harmonie entre l'identité du praticien et les actions qu'ils posent. C'est ce que je nomme apaisement du chaos.

Malgré les nombreux points communs que je viens d'énoncer, le parallèle entre l'évaluation et la praxéologie n'est pas si évident car la praxéologie travaille beaucoup avec les actions du praticien pour analyser sa pratique. Dans une démarche d'évaluation, ceci n'est pas le but premier, puisqu'il s'agit avant tout d'évaluer le projet et donc de trouver les informations nécessaires pour répondre aux objectifs de l'évaluation. Je reste tout de même conscient que sans les gestes quotidiens posés par les intervenants, les projets n'auraient aucun effet auprès des personnes visées. Il ne se passerait rien. Prendre le temps de bien analyser cette pratique est donc primordiale pour moi, car sans elle je peux difficilement établir des liens entre les effets constatés et ce qui a été réalisé. Voici pourquoi j'accorde une grande importance à nommer les pratiques de ceux qui oeuvrent dans les projets, ce que j'appelle l'évaluation de mise en œuvre. C'est de toute façon uniquement sur leurs gestes qu'ils ont du pouvoir, s'ils veulent améliorer leur intervention. Après avoir rédigé ce chapitre, je réalise combien l'analyse de pratique avec une posture praxéologique teinte ma manière d'aborder cette partie de mon travail d'évaluateur.

Cette manière d'aborder l'analyse de pratique se retrouve dans bien d'autres aspects de ma pratique. Je ne peux terminer cette partie sans citer la grande influence qu'a eue Jean-Marc sur elle. Cela fait maintenant cinq ans que je travaille avec lui, de près ou de loin. Nous sommes formateurs pour des agents de liaison dans le cadre de COSMOSS. Une formation où nous proposons de partir du partage de leur expérience pour leur permettre de se perfectionner dans leur rôle, mais aussi de pratiquer des ateliers de co-développement

selon la méthode d'Adrien Payette et Claude Champagne (2006). J'ai également l'occasion depuis quatre ans d'assister Jean-Marc dans le cours d'observation et d'animation des petits groupes, dans le cadre du baccalauréat en communication – relations humaines de l'Université du Québec à Rimouski. Dans ce cours, nous proposons à des étudiants de deuxième année d'apprendre le rôle et le savoir-faire d'animation en utilisant une méthode laboratoire, mélangeant présentation théorique, exercices pratiques et atelier de praxéologie. Les ingrédients sont réunis pour que les étudiants puissent simultanément développer et réfléchir leur pratique d'animation.

Jean-Marc joue également le rôle de superviseur dans le cadre de mon travail en évaluation au sein de COSMOSS. Sans lui, je n'aurais pas pu développer ce savoir-faire d'analyse profondément respectueux et ancré avec le terrain. Enfin, je n'oublie pas qu'il est mon directeur de recherche pour cette maîtrise. Au fil de ces années, il m'a transmis sa passion pour l'intelligence de l'agir et surtout, une méthode pour réussir à analyser des pratiques, que ce soit celle d'une personne en particulier, ou alors d'un ensemble de personnes en vue de réaliser un projet.

Il est d'ailleurs à la fois surprenant et cohérent pour moi de réaliser que les méthodes de production de données utilisées dans ma maîtrise sont les mêmes que j'utilise dans le cadre de mon travail, sans quelque intentionnalité de ma part. Cela me paraissait tout simplement plus logique et plus porteur de sens. Je comprends maintenant mieux pourquoi. Je découvre en fait comment exercer à mon tour l'analyse de pratique, à partir de mes couleurs, de mes intérêts et de mon savoir-faire. Et j'ai bien l'intuition que cette maîtrise et ce travail d'évaluateur n'en sont que le commencement.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au moment de mon inscription à la maîtrise, j'ai dû rédiger une lettre de motivation. En la relisant vers la fin de ma recherche, un passage particulier m'a frappé :

[...] pour moi, l'homme peut réaliser de grande chose, mais seulement s'il commence par ce qui est accessible pour lui. Et il y a énormément de choses accessibles pour nous, encore faut-il les voir et accepter de commencer par-là plutôt que de vouloir atteindre l'utopie tout de suite. J'ai l'impression qu'ainsi, dans cette accessibilité, les personnes peuvent utiliser leurs forces plutôt que d'être écrasées par le poids de l'impossible (extrait de ma lettre de motivation écrite dans le cadre de mon inscription à la maîtrise, 2011).

Relire cette phrase après trois ans de recherche a un effet particulier chez moi. Je réalise combien je portais l'intuition de la maturation silencieuse et l'importance d'aller l'explorer dès le commencement de mon projet de maîtrise. Cette volonté d'analyser le geste de tous les jours et l'intelligence qu'il porte a, au final, toujours été présente dans mes préoccupations. La démarche rigoureuse de problématisation, de choix de la méthodologie, de production de données et d'analyse m'a permis d'aller bien plus loin que ce que j'aurais pu l'imaginer en commençant ma scolarité.

Il est intéressant de voir que ma première volonté était de me concentrer uniquement sur l'hommage à Jean-Marc et donc à un aspect personnel de ma pratique. Jusqu'à quelques mois avant la fin de la rédaction finale de mon mémoire, je ne voulais pas aller du côté de ma pratique professionnelle. Puis mes professeurs m'ont convaincu et ce fut finalement d'une richesse insoupçonnée. J'avais certainement peur de tomber dans des technicités du travail et passer à côté de ce qui caractérisait ma pratique d'être humain. Voici pourquoi j'ai passé de nombreuses heures à décortiquer le processus d'hommage, pour ensuite établir des liens avec ma manière d'aborder l'évaluation.

J'y ai découvert comment la mise en place de ce rituel hommage m'a amené à revisiter le passé avec mon père et avec Jean-Marc, pour constater combien une réconciliation s'était opérée quasiment à mon insu, dans une maturation silencieuse qui ne demandait maintenant qu'à parler. Cela, je n'ai pu le saisir dans ma conscience que grâce à des conditions facilitantes comme un « savoir faire de me déplacer dans l'espace physique et temporel » ou encore un « savoir se laisser emporter dans ces déplacements ». Par transduction entre différents souvenirs revécus de manière non-linéaire, j'ai pu découvrir un sens nouveau à mon histoire et ainsi réactualiser mon identité. La réalisation du salut hommage a été le dernier geste pour marquer cette transformation de mon identité et terminer le passage de la maturation à l'action.

Cette émergence de sens, je la favorise également dans mon travail d'évaluateur. À travers des entrevues et des mises en récit des personnes impliquées dans le projet évalué (que ce soit ceux qui réalise l'action ou ceux qui la reçoivent), j'arrive à me plonger dans cette maturation silencieuse pour en dégager un sens porteur de l'intelligence des actions réalisées au quotidien. Prendre connaissance de ce sens permet aux porteurs du projet de mieux comprendre ce qu'ils font, mais aussi de s'ajuster si besoins. Il y a là aussi un processus qui favorise le passage de la maturation silencieuse à l'action transformatrice, cette fois-ci pour le bien d'un projet.

Dans les deux cas (l'hommage à Jean-Marc ou ma pratique d'évaluateur), les conditions pour favoriser ce passage restent les mêmes : la préparation d'un rituel, savoir marcher et se laisser emporter dans la visite de la maturation silencieuse, établir des liens par transduction entre les moments visités et y aller avec l'intention de rendre hommage à l'intelligence de l'agir.

Je constate avec grand étonnement des liens entre mon sujet de recherche – intime et très ancré dans une pertinence personnelle – et l'analyse de pratique de type praxéologique. Je n'avais pas réalisé combien cette approche me rejoignait dans ses

fondements, ses valeurs et ses méthodes. Des questions que je me pose depuis des années sur le geste y trouvent des réponses très éclairantes et porteuses de sens pour moi.

J'ai pu constater à travers mon analyse combien la reconnaissance, la prise en compte et la mise en sens de l'intelligence de l'agir « banal » du quotidien est un des fondements profonds de ma pratique psychosociale. La préparation d'un rituel est en fait le prétexte pour réaliser cette mise en sens. Mais le rituel fait également partie de la transformation qui opère dans la maturation silencieuse, il n'est pas en dehors du processus. Il y a donc une mise en évidence et une poursuite de la transformation de manière plus consciente et plus harmonieuse avec ce qui est porté par la personne. L'identité s'en trouve à la fois actualisée et transformée. C'est ce que je nomme l'apaisement du chaos et que je retrouve dans la recherche d'harmonie de la praxéologie.

L'aspect qui reste le plus ancré dans ma mémoire après toute cette démarche est celui de l'hommage. Il est tellement présent à tous les niveaux de ma recherche, que je ne peux constater l'importance qu'il prend dans ma pratique psychosociale. Pourtant, je le trouve discret. Il aurait même pu passer inaperçu dans mon analyse, si mes professeurs ne m'avaient pas aidé à le mettre plus en valeur. J'y vois là une particularité très intéressante dans le courant de l'analyse de pratique et ce pourrait être très stimulant de l'explorer davantage dans un projet futur, pour un doctorat par exemple. Si l'intelligence de l'agir n'en a pas besoin pour continuer de se développer, je suis convaincu que l'être humain en a besoin, de cet hommage, pour redonner sa juste place à cette intelligence développée dans les petits gestes accessibles et portés par tous.

BIBLIOGRAPHIE

ARGYRIS Chris, SCHÖN Donald. 1978. *Theory in practice : increasing professional effectiveness*. San Francisco : Jossey-Bass Inc.

BACHELARD Gaston. 1932. *L'intuition de l'instant*. Paris : Gauthier, 154 p.

BACHELARD Gaston. 1950. *La dialectique de la durée*. Paris : PUF, 168 p.

BERTAUX Daniel. 1997. *Les récits de vie*. Paris : Nathan Université, 127 p.

CRAIG Peter Erik. 1978. La méthode heuristique : une approche passionnée de la recherche en science humaine. Chapitre consacré à la méthodologie tiré de la thèse doctorale de l'auteur *The heart of the teacher, a heuristic study of the inner world of teaching*, Université de Boston. Texte traduit par A. Haramain, automne 1988. 61 p.

DE CHAMPLAIN Yves. 2011. Articuler son histoire de moment en moment : Psycho-phénoménologie des micro-moments. Article publié dans *Moments de formation et mise en sens de soi*, ouvrage coordonné par P. Galvani, D. Nolin, Y. de Champlain et G. Dubé. Paris : L'Harmattan. P. 97-110.

DESLAURIERS Jean-Pierre. 1991. *Recherche qualitative : guide pratique*. Montréal : McDrawHill, chapitre 5 L'analyse des données, p.79-105.

DROUARD Hervé. 2006. Chercheur et praticien ou Praticien-Chercheur ? *Revue Esprit critique*, Vol. 08, No. 01, 15 p.

GALVANI Pascal. 2006. L'exploration des moments d'autoformation : prise de conscience réflexive et compréhension dialogique. *Revue Éducation permanente*, No. 168 : L'autoformation actualité et perspectives. P 59-73.

GALVANI Pascal. 2008. Étudier sa pratique, une autoformation existentielle par la recherche. *Revue Présence*, Vol. 01, 11p.

GALVANI Pascal. 2011. Moments d'autoformation, kaïros de mise en forme et en sens de soi. Article publié dans *Moments de formation et mise en sens de soi*, ouvrage coordonné par P. Galvani, D. Nolin, Y. de Champlain et G. Dubé. Paris : L'Harmattan. P. 69-96.

GALVANI Pascal. 2013. Explorer les moments intenses de l'autoformation pratique, conscientiser l'intelligence de l'agir (titre provisoire). Article publié dans le *Manuel de maîtrise en étude des pratiques psychosociales* (ouvrage à paraître). 28 p.

GLASER G. Barney, STRAUSS A. Anselm. 2010. *La découverte de la théorisation ancrée*. Paris : Édition Armand Collin, 410 p. Texte de 1967 traduit de l'américain par Marc Henry Soulet et Kerralie Ouevray.

IN INISAN J-F (Dir.). 2004. *Analyse de pratiques et attitude réflexive en formation*. Reims : CRDP de Champagne-Ardenne, p. 11-32.

JAVARY Cyrille. 2009. *Les rouages du Yi Jing*. Arles : Philippe Picquier Poche. 169 p.

KAUFMANN Jean-Claude. 2004. *L'invention de soi : une théorie de l'identité*. Paris ; A.Collin, collection individu et société. 352p.

LEUZY Thierry. 2011. *Thure*. Montréal : Éditions de la bagnole. 165 p.

LESSOURD Francis. 2011. Instants-pivots et savoir-passer : une exploration des tournants de vie. Article publié dans *Moments de formation et mise en sens de soi*, ouvrage coordonné par P. Galvani, D. Nolin, Y. de Champlain et G. Dubé. Paris : L'Harmattan. P. 35-67.

LHOTELLIER Alexandre, ST-ARNAUD Yves. 1994. Pour une démarche praxéologique. *Revue Nouvelles pratiques sociales*. Vol. 7, No. 02, p. 93-109.

LHOTELLIER Alexandre. 1995. Action, praxéologie et autoformation. *Revue éducation permanente*. Vol. 01, No. 122, p. 233-242.

LUFT Joseph, INGHAM Harrington. 1955. *The Johari window : a graphic model for interpersonal relations*. University of California Western Training Lab.

MOUCHOT Claude. 2003. *Méthodologie économique*. Paris : éditions du Seuil. 576 p.

PAILLÉ Pierre. 1994. L'analyse par théorisation ancrée. Article paru dans *Les cahiers de recherche sociologique*. Vol. 23, p. 147-181.

PAYETTE Adrien, CHAMPAGNE Claude. 2006. *Le groupe de co-développement professionnel*. Québec : presses de l'Université du Québec. 211 p.

PERRENOUD Philippe. 2004. Adosser la pratique réflexive aux sciences sociales, conditions de la professionnalisation. Article paru dans *Analyse de pratique et attitude réflexive en formation*, ouvrage coordonné par IN INISAN J-F. Reims : CRDP de Champagne-Ardenne. P. 11-32.

PILON Jean-Marc. 2009. *Principes et méthodes de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales*. Revue *Présence*. Vol. 2, 41p.

PINEAU Gaston, Marie-Michèle. 1983. *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*. Paris : éditions Saint-Martin. 419 p.

PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis. 1993. *Les histoires de vie*. Paris : presses universitaires de France. 126 p.

PINEAU Gaston. 2009. Les réflexions sur les pratiques au cœur du tournant réflexif. Article publié dans *Pratiques réflexives en formation : ingéniosités et ingénieries émergentes*, ouvrage coordonné par C. Guillaumin, S. Pesce. N. Denoyel. Paris : L'Harmattan.

PINEAU Gaston. 2013. Les réflexions sur les pratiques au cœur du tournant réflexif. Revue *Éducation Permanente*, vol. 196, p. 9-24.

ROUSTANG François. 2003. *Il suffit d'un geste*. Paris : Odile Jacob. 178 p.

SLOTEDIJK Peter. 2002. *Trilogie Sphère : Tome 1 Bulles*. Paris : Pauvert. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, 1re édition en 1998.

SLOTEDIJK Peter. 2005. *Trilogie Sphère : Tome 3 Écumes*. Paris : Libella Maren Sell. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, 1re édition en 2004. 800 p.

SLOTEDIJK Peter. 2010. *Trilogie Sphère : Tome 2 Globes*. Paris : Libella Maren Sell. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, 1re édition en 1999. 720 p.

ST-ARNAUD Yves. 1992. *Connaître par l'action*. Montréal : presses de l'Université de Montréal. 112p.

VERMERSCH Pierre. 1997. La référence à l'expérience subjective. Revue *Phénoménologique Alter* numéro 5.

VERMERSCH Pierre. 2006. *L'entretien d'explicitation*. 5e édition. Issy-les-Moulineaux : ESF éditeur. 225 p.

VERMERSCH Pierre. 2012. *Explicitation et phénoménologie*. Paris : PUF. 457 p.

WEIL Simone. 1966. *Attente de Dieu*, lettres de janvier à mai 1942 au père J.-M Perrin. 2e édition. Paris : Fayard. 344 p.

<http://cosmoss.qc.ca/>

<http://www.larousse.fr/>

<http://www.rqphv.ca/>